

Aicardiana

2^e série — n° 32 — 31 décembre 2020

- *Jean Aicard en Belgique.* Dominique AMANN
- *Jean Aicard en Hollande.* Dominique AMANN
- *Visite en Hollande.* Jean AICARD

- *Émile Augier.* Dominique AMANN
- *Jules Clément.* Dominique AMANN

- *Visions de Noël.* Jean AICARD
- *Les crèches mécaniques.* Dominique AMANN

Notes et Documents

- *Anton van Hamel*
- *Gustave Revilliod*
- *Victor Du Bled*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 32

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Jean Aicard en Belgique.</i> Dominique AMANN	7
<i>Jean Aicard en Hollande.</i> Dominique AMANN	21
<i>Visite en Hollande.</i> Jean AICARD	35
<i>Émile Augier.</i> Dominique AMANN	131
<i>Jules Clément.</i> Dominique AMANN	159
<i>Visions de Noël.</i> Jean AICARD	231
<i>Les crèches mécaniques à Toulon.</i> Dominique AMANN	251
Notes et Documents	265
<i>Anton van Hamel</i>	267
<i>Gustave Revilliod</i>	275
<i>Victor Du Bled</i>	281

ÉDITORIAL

Les difficultés liées à la pandémie, — ayant entraîné, notamment, la fermeture des services d'archives et des bibliothèques, — ont quelque peu perturbé la rédaction de la revue, mais les trois numéros d'*Aicardiana* annoncés pour l'année 2020 ont pu être achevés.

L'année 2020 s'achève bien tristement pour nous, dans l'incertitude, le doute et parfois le découragement... comme l'année 1920 s'était déjà achevée bien tristement pour Jean Aicard : les progrès rapides de sa maladie multipliaient les contraintes ; le succès « de façade » de *Forbin de Solliès* en août avait, dans la réalité, mis notre écrivain dans une situation financière fort embarrassante et l'avait coupé de ses amis provençaux, de nombreux membres de l'académie du Var et des milieux félibréens¹... incontestablement « la pièce de trop », que l'on doit oublier d'autant plus opportunément aujourd'hui que Jean Aicard a laissé un grand nombre d'œuvres admirables.

Avec cette livraison, *Aicardiana* revient à la formule *varia* en proposant une série d'articles sur des sujets distincts.

À une époque où les transports n'étaient pas encore très rapides, Jean Aicard fit toutefois quelques voyages dans des pays frontaliers — Italie, Suisse, Belgique — ou très voisins comme

¹ Voir *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 8, octobre 2014, pages 177-198 et 199-204.

la Hollande. J'ai déjà traité longuement de ses voyages en Italie et en Suisse². Je parlerai ici de ses voyages en Belgique et aux Pays-Bas.

Les amis les plus attentionnés et les meilleurs soutiens de Jean Aicard seront également évoqués à travers deux personnages bien différents : l'académicien Émile Augier et le capitaine de frégate Jules Clément.

Enfin, et pour achever cette année morose sur une note plus joyeuse, la Provence nous apportera, une fois de plus, ses belles traditions de Noël, aussi bien au travers d'inattendues *visions* philosophiques développées par notre écrivain dans un texte magnifique mais quasiment inconnu, que des facéties populaires des crèches parlantes.

6

Chers amis fidèles lecteurs, *Sursum Corda* ! Abordons sereinement l'année qui vient, avec l'espérance de jours meilleurs !

Dominique AMANN

² Pour l'Italie, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016. Pour la Suisse, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017.

JEAN AICARD EN BELGIQUE

Dominique AMANN

En raison de la proximité de ce pays frontalier et de transports ferroviaires réguliers, Jean Aicard se rendit à plusieurs reprises en Belgique.

Mars 1880

Au début de l'année 1880, Jean Aicard fit paraître son grand poème *Miette et Noré*¹. Pour promouvoir cette œuvre nouvelle, l'auteur, tel un troubadour médiéval se portant de château en château pour y faire connaître ses productions, effectua des tournées, donnant des soirées littéraires.

Il lut des extraits de la première partie durant son voyage en Suisse en février/mars 1879 à Genève, Lausanne et Neuchâtel² ; puis des morceaux plus nombreux à Toulon le samedi 13 décembre 1879 au Cercle de l'Indépendance et devant l'académie du Var le lundi 22 décembre suivant, ainsi qu'au Cercle Artis-

7

¹ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. La première et la deuxième éditions ayant été enlevées en quelques jours, l'éditeur en produisit une troisième augmentée d'une préface et d'un épilogue (Paris, Georges Charpentier, avril 1880, in-18, xxxii-412 pages).

² Pour les voyages de Jean Aicard en Suisse, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et la Suisse », *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, pages 7-95.

tique de Marseille le mardi 13 janvier 1880. Enfin, la « première du livre » eut lieu dans les salons parisiens de Juliette Adam le vendredi 13 février : le poète y donna de très larges extraits de l'œuvre entière, assortis d'explications et de commentaires³.

C'est à la suite du voyage en Suisse que Jean Aicard fut invité à venir se produire en Belgique : « Jean vient de recevoir la visite d'un Monsieur qui vient le prier d'aller donner des conférences en Belgique, cet hiver.⁴ » Il s'y rendit effectivement dans la seconde quinzaine du mois de mars 1880, à l'invitation des différents cercles littéraires de Belgique qui s'étaient concertés pour lui organiser sa tournée. Il y produisit principalement sa nouvelle œuvre qui rencontra un brillant succès :

Marchienne-Monceau⁵

La soirée d'hier a été un dédommagement complet, son souvenir restera dans la pensée de tous ceux qui ont pu y assister, comme celui d'une des plus belles réunions du Cercle.

M. Jean Aicard, membre de l'Académie du Var, est un poète provençal de premier cru, qui récite ses poèmes avec verve et chaleur. Il n'est d'aucune école. Il a évité avec soin les excès du naturalisme. Il dépeint les mœurs patriarcales de son pays, de cette belle partie de la France méridionale, appelée Provence.

³ Le manuscrit autographe de l'intégralité de cette intervention se trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 28, pièce n° 162, « Miette et Noré. La première d'un livre », 35 pages, manuscrit autographe avec collages d'épreuves imprimées.

⁴ Lundi 12 mai 1879, lettre autographe signée de Jacqueline Lonclas à Amédée André, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 5, pièce 429-430.

⁵ *Journal de Charleroi*, samedi 20 mars 1880. Coupures de presse conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 24 « Miette et Noré », pages 108-109.

M. Jean Aicard est un vrai poète populaire. Ce qu'il chante dans ses poésies, c'est le robuste paysan provençal avec ses mœurs et ses préjugés. Et cela il le fait de main de maître. Ce n'est pas un poète phraseur, ce qu'il dit il le sent. On voit qu'il a vécu de la vie de ce peuple, dont il dépeint avec beaucoup d'art et de vérité les mœurs et les coutumes ; on sent qu'il a vécu au milieu de ces robustes et courageux travailleurs, dont il connaît le langage, et qu'il a écouté les contes des grand-mères et les joyeux propos des jeunes gens de sa terre natale.

Ses descriptions colorées des fêtes, des jeux et des superstitions populaires de la Provence, respirent un parfum d'honnêteté morale et d'enthousiasme vierge, qui fait bien par ce temps de réalisme littéraire. C'est comme un frais bouquet de fleurs printanières envoyé de cette belle partie de la France.

Parmi les coutumes antiques que le poète nous a décrites avec beaucoup de talent, citons, les ROMÉRAGES, fête champêtre qui est un mélange de divertissements profanes et d'exercices religieux. On se rend en troupe au lieu de la fête pour entendre la messe et les vêpres. Tout le reste du temps se passe en festins, en promenades, en danses et en exercices qui ont chacun une signification symbolique.

Il y a des aubades, des processions, des pèlerinages, qui sont un assemblage de sacré et de profane, de saints du paradis, de diables aux longues cornes, enfin une mascarade dans laquelle, suivant l'antique usage, figurent les autorités et le clergé.

M. Jean Aicard a montré tout cela dans les diverses poésies qu'il a dites avec un rare talent : la PREMIÈRE LECTURE, puis SAINT-NICOLAS et surtout dans son magnifique poème MIETTE ET NORÉ, une œuvre capitale, pleine de souffle et d'éloquence vraie, dont chacun des chapitres est un petit tableau vivant, un joyau, un bijou aux scintillantes facettes.

Le poète a été applaudi avec enthousiasme. Nous comptons revenir sur cette soirée charmante, qui fait honneur au Cercle de Marchienne-Monceau.

Les archives toulonnaises ne conservent guère de documents sur ce voyage, uniquement quelques extraits de presse⁶. La presse n'a guère retenu que son passage au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles⁷.

Pour l'anecdote, François Coppée ayant précédé de quelques jours notre poète, les journaux ne purent s'empêcher de comparer les deux talents :

M. Aicard a repris la manière des anciens troubadours — moins le luth et la toque à créneaux, définitivement passés de mode — : il s'en va, de par le monde, récitant ses vers. Il a fait son tour de Hollande ; il fait son tour de Belgique ; il reçoit partout un accueil chaleureux. Hier, nous l'entendions au *Cercle artistique* de Bruxelles. On s'attendait à une chose aimable. Je ne sais pas si le bourgeoisisme laiteux de M. Coppée — cet exciteur de petites pâmoisons admiratives chez les personnes délicates et modérément lettrées — avait bien disposé le public du *Cercle* à un second exercice de lecture en vers.

⁶ *Gazette de Charleroi*, vendredi 19 et dimanche 21 mars 1880 ; *Journal de Charleroi*, samedi 20 mars ; *Journal de Bruges*, samedi 20 et dimanche 28 mars ; *Journal de Gand*, dimanche 21 mars ; *L'Indépendance belge*, lundi 22 et samedi 27 mars ; *Le Précurseur d'Anvers*, mardi 23 mars ; *La Flandre libérale*, mardi 23 mars ; *Gazette de Bruxelles*, jeudi 25 mars ; *L'Écho de Bruxelles*, jeudi 25 mars ; *Journal de Liège*, vendredi 26 mars.

⁷ Voir, par exemple : *L'Indépendance belge*, lundi 22 mars 1880 ; *La Chronique*, jeudi 25 mars 1880 ; *Gazette de Bruxelles*, jeudi 25 mars 1880 ; *L'Écho de Bruxelles*, jeudi 25 mars 1880 ; *La Presse*, n° 85, vendredi 26 mars 1880, page 3, colonne 3 ; *L'Événement*, 9^e année, n° 2911, vendredi 26 mars 1880, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6 ; *L'Indépendance belge*, samedi 27 mars 1880.

Toujours est-il que cette poésie mâle, colorée, pleine de soleil, forte comme la terre qui l'inspira, eut bientôt fait de conquérir toutes les sympathies⁸.

Mars 1884

Jean Aicard retourna brièvement en Belgique, au début du mois de mars 1884, pour y parler de sa *Smilis* : « M. Jean Aicard rentre en ce moment de Belgique, où il a donné des conférences sur *Smilis*, avec un succès que constatent tous les journaux du pays, l'*Indépendance* en tête. Sa pièce sera jouée à Bruxelles le 30 de ce mois, et commencera par là sa tournée dans le petit royaume.⁹ »

La proximité des deux pays lui favorisa certainement d'autres excursions rapides qui n'ont pas laissé de traces dans les archives ou la presse.

Janvier-février 1893

Il y revint encore en janvier et février 1893 pour y faire connaître son nouveau roman *L'Ibis bleu* :

Jean Aicard vient de quitter La Garde, près de Toulon, pour se rendre en Belgique, où il doit donner une série de conférences. Son désir est de faire connaître à nos bons voisins un roman idéaliste encore inédit : *l'Ibis bleu*.¹⁰

⁸ *La Chronique*, jeudi 25 mars 1880.

⁹ *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1253, lundi 10 mars 1884, « Les représentations de *Smilis* », page 1 colonne 4 et page 2 colonne 1.

¹⁰ *Le Journal*, 2^e année, n° 118, lundi 23 janvier 1893, « Nos échos », page 1, colonne 2.

M. Jean Aicard a lu avec grand succès, au Cercle artistique et littéraire, des fragments de *l'Ibis bleu*, dont on attend la publication.

L'émotion provoquée dans l'auditoire, à diverses reprises, par cette lecture, a dû flatter singulièrement le conférencier. L'effet est assez rare. Les « personnes sensibles » elles-mêmes ont habituellement renoncé à paraître touchées en pareille circonstance. C'est donc un réel triomphe que vient de remporter l'auteur de *l'Ibis bleu*. Il y a déjà une douzaine d'années, d'ailleurs, que M. Jean Aicard a fait la conquête du public bruxellois avec *Miette et Noré*, le poème provençal dont il donna une lecture en ce même local du Cercle artistique ¹¹.

Première guerre mondiale

Durant la première guerre mondiale, Jean Aicard n'oublia pas la malheureuse Belgique écrasée par un envahisseur implacable et il célébra ses héros comme Albert I^{er} (1875-1934) devenu troisième roi des Belges le 23 décembre 1909, souverain modeste et loyal :

ALBERT ¹²

Calme comme à la promenade
Sous un ciel de guerre et d'effroi,
Quand il dit : « Bonjour, camarade ! »
Le soldat répond : « Bonjour, Roi ! »

¹¹ *Le Figaro*, 39^e année, 3^e série, n° 39, mercredi 8 février 1893, « Lettre de Belgique », page 4, colonne 1.

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », pièce n° 361 ; manuscrit autographe. Poème daté à la fin « 15 janvier 1915 ».

C'est Albert, le prince héroïque,
Le roi charmant, vraiment royal,
Aimé par une République,
Parce qu'il est simple et loyal.

Même, elle tresse une couronne
À ce roi qui souffrit pour nous
Et, fière en ployant les genoux,
La Muse en larmes la lui donne.

qui refusa de trahir la France :

LA BELGIQUE ¹³

La ville de Liège portera désormais, dans ses
armes, la croix française de la Légion
d'honneur.

Un aigle, épouvantail, sur son casque de fête,
Ouvre l'aile et le bec... L'ayant mis sur sa tête,
Guillaume se pencha vers Albert, et tout bas :
« Si cela, cher ami, ne vous dérange pas,
« Je ferai traverser par deux millions d'hommes

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, « Manuscrits XIII », pièce n° 361 ; dactylographie mise au net, 2 pages. Le Fonds offre également deux manuscrits autographes : carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », pièce n° 354 ; et carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV ». — Dans le dossier « Manuscrits XIV », note manuscrite au bas de la page 2 : « Les germains ne se sont pas contentés de violer la Belgique ; ils ont voulu montrer du premier coup comment ils comprennent la guerre infâme. » — Le 7 août 1914, le président de la république française, Raymond Poincaré, décerna la Légion d'honneur à la ville de Liège pour sa résistance héroïque à l'attaque allemande du 4 août.

« La Belgique... En quel temps lamentable nous sommes !...
 « Ils passeront sans trop troubler votre pays,
 « Vite. Alors les Français, brusquement envahis,
 « Me donneront un peu de tout ce qui me manque.
 « Je compte, en récompense, épargner votre banque,
 « Ne pas prendre Namur, ni saccager Louvain.
 « Ayant prié, je suis sûr du concours divin ;
 « Aidez-nous donc : le Ciel aime beaucoup qu'on l'aide.
 « La France est gangrenée ; il n'est plus qu'un remède
 « À ses vices sans nom qui font horreur à Dieu !
 « Il m'a dit : guéris-la par le fer et le feu.
 « Dès aujourd'hui, si vous m'aidez, je vous protège,
 « M'engageant à ne rien vous voler, ni dans Liège,
 « Ni dans Bruxelles, ni dans Louvain ou Namur.
 « J'ai tout examiné, pesé ; mon plan est mûr.
 « Songez que vous n'avez qu'un petit territoire,
 « Que vos caves ont de grands crus qu'on peut vous boire
 « Et que j'ai, moi, Kaiser, deux millions et plus
 « De voleurs bien armés, bien portants, résolus,
 « Abêtis par ma noble et rude discipline.
 « Concluez. Vous allez dire oui, j'imagine ?
 « À ce prix, restez roi : c'est être bien payé.
 « Sans doute je viole — et j'en suis ennuyé —
 « Votre neutralité, nos traités, mes promesses...
 « Que voulez-vous ! Paris vaut bien deux ou trois messes !
 « Je me tire toujours de tout à ma façon.
 « Allons, vous trahirez la France, en bon garçon ?
 « Entre rois, on se doit quelque chose, que diable !
 — Vous préméditez, Sire, une guerre effroyable,
 « Et votre empire est grand, mon royaume est petit
 « Mais, loyal, il saura combattre un plan maudit.
 « Vous ne ferez, si vous brûlez Liège ou Bruxelles,

« Qu'un beau rayonnement de gloire et d'étincelles !
 « Vous ne rendrez que plus fameux nos noms fameux.
 « Fils d'ancêtres vaillants, nous lutterons comme eux.
 « J'en suis fâché pour la grandeur impériale
 « Mais elle n'est pas plus courtoise que loyale :
 « Soyez donc criminel sans mon assentiment.
 « Et telle est ma réponse, empereur allemand !
 « Le pacte que l'on m'offre est lâche et sacrilège. »

Alors on entendit gronder les forts de Liège.

Le jour, sur l'horizon, saigne avant de mourir.
 Liège vit, ce soir-là, du ciel pourpre, accourir
 Celle qui reconnaît les siens et qui les venge,
 La Gloire !... Elle couvrit de ses ailes d'archange
 La ville et, sur ses toits, ses champs et ses chemins,
 Elle jetait des fleurs de France à pleines mains !

Il n'oublia pas le cardinal Mercier (1851-1926), archevêque de Malines, qui, durant tout le conflit, se dévoua de manière exemplaire pour ses concitoyens :

SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERCIER ¹⁴

Ô Malines, tes sœurs belges, que disent-elles,
 Ces villes dont les noms sont des noms de dentelles,
 Quand leurs pavés sentent peser le Germain lourd
 Sur l'ombre du musée et des clochers à jour ?
 Ô Belgique, sur tes dentelles, ton cœur saigne,
 Mais glorieusement Albert ouvre son règne,

¹⁴ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1649, dimanche 31 janvier 1915,
 « Les poètes de la guerre », page 160, colonne 3.

Et Malines, aux côtés de ce héros royal,
 Honore, autre héros, son noble cardinal
 Qui maudit l'Allemagne au nom du Fils de l'Homme,
 Et de son anathème a pris à témoin Rome,
 Proclamant que, depuis les bourreaux de la Croix,
 Nul, jamais, n'a mieux fait affront au roi des rois...
 Vous n'avez pas besoin de la louange humaine,
 Éminence. Dieu seul vous conseille et vous mène,
 Quand vous, prêtre, ayant vu le crime avec vos yeux,
 Vous dénoncez de vils soldats comme odieux
 À l'univers chrétien pleurant de vous entendre.
 Pourtant, leurs alliés ont paru vous surprendre
 Quand, pasteur qui songiez aux chemins du retour,
 Vous demandiez, en invoquant le Dieu d'amour,
 À l'empereur François-Joseph, vieillard tragique,
 De rentrer au plus tôt, par l'Autriche, en Belgique.
 On viole un pays neutre, et c'est un exploit ;
 Mais donner au prélat inoffensif le droit
 De voler au secours de ses tristes ouailles,
 En traversant la ligne où grondent les batailles,
 Ça, non. Le sauf-conduit ne fut pas délivré.
 Donc, François-Joseph, roi catholique, sacré,
 Refusa son secours au prélat charitable,
 À moins que, reniant un récit véritable,
 Il n'affirmât qu'en son pays les durs Germains
 Se sont montrés polis ou simplement humains.
 Vous avez dédaigné cette offense nouvelle
 Par où la vérité hautement se révèle.
 Rentrez donc par la France, ô noble cardinal !
 Et daignez abaisser votre anneau pastoral
 Vers la Muse au front pur qui s'incline et le baise,
 Ô prélat vénéré par toute âme française !

L'agression contre la Belgique apparut à notre poète comme les prémices de tous les crimes qui devaient être commis par un assaillant barbare qui avait renié l'idéal chrétien :

LA GRÂCE DANS LA BEAUTÉ ¹⁵

Comment peux-tu rêver que le Germain comprenne,
 Belgique de Memling, ta grâce souveraine ?
 Graves comme les bœufs qui nous semblent pensifs,
 Large dos, crâne épais, ces Allemands massifs,
 Dont l'éperon sanglant s'est pris dans ta dentelle,
 N'entendront jamais rien à ta grâce immortelle.

Goethe et Schiller, dont les portraits semblent pâlis,
 S'enfoncent, à Potsdam, en de vagues oublis ;
 L'un leur désigne en vain son beau spectre d'Hélène,
 L'autre n'a rien compris à la bonne Lorraine ;
 Henri Heine a raison, qui fit ce vers charmant :
 « Saucisse de Souabe, idéal allemand ! »
 Et ni le fier Strasbourg, dont la flèche ouvragée
 Par les obus prussiens fut jadis outragée ;
 Ni Cologne, en manteau de pierre aux longs plis droits,
 Où le soleil, qui le transperce par endroits,
 Transmue en astres d'or le vide des guipures ;
 Ni la couleur la plus suave, ou les plus pures
 Des nobles lignes, nul des chefs-d'œuvre immortels
 Que l'art met en couronne autour de nos autels,
 Rien n'entre en leur esprit des lueurs sidérales
 Qu'exsudent les murs noirs des vieilles cathédrales.

¹⁵ *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1653, dimanche 28 février 1915, « Les poètes de la guerre », page 291, colonne 1.

Ce qu'ils savent le moins, ô France ! tu le sais,
 C'est que l'art — l'art chrétien, devenu l'art français —
 Mêlé aux splendeurs du beau la beauté charitable ;
 L'art invite le riche et le pauvre à sa table ;
 Il libère du mal avec un mot rêveur ;
 Il est le Consolant, le Pur, l'autre Sauveur ;
 Fils du Ciel, il rachète, à son tour, l'âme humaine.

Tout édifice, au temps de la force romaine,
 Même beau, restait lourd. Qu'importait à César,
 Pourvu que l'édifice, étonnant le regard,
 Proclamât la grandeur d'une Rome imposante ?
 Oui, qu'importait qu'aux reins des maçons écrasante
 La matière tuât des hommes par milliers,
 Sous des blocs pleins, égaux, lourdement réguliers ?
 Les dos saignants craquaient sous ces fardeaux énormes !...
 Jésus sourit, tout est changé : l'âme — et les formes
 Des temples. Les moellons s'ajourent, gracieux ;
 Ils s'allègent aux mains des manœuvres joyeux ;
 L'ouvrier, en chantant des phrases de prière,
 Vers la rosace en fleurs dresse une fleur de pierre :
 L'art sacré qu'inspira le doux Crucifié
 Pour le ciel est hommage — et pour l'homme, pitié.

Paul Bachelay

À Toulon, Jean Aicard connaissait bien Paul Bachelay (1844-1932)¹⁶, très actif dans la cité, nommé en 1898 consul de Bel-

¹⁶ Voir sa notice biographique dans le *Dictionnaire biographique du Var*, pages 33-34 ; ou bien LAMATHIÈRE (T.), *Panthéon de la Légion d'honneur*, Paris, sd (DL 1903), page 304, colonnes 1-2.

gique pour la ville de Toulon et le département du Var. Engagé volontaire le 28 août 1870 pour la durée de la guerre, il poursuivit une carrière de réserviste dans les régiments territoriaux ; chef de bataillon au service d'état-major attaché au gouvernement militaire de Toulon, il présida la société de tir du 113^e régiment territorial de la ville, créa trois autres sociétés à Hyères, Brignoles et la Seyne, et fonda, en 1901, la Fédération des sociétés de tir du Sud-Est regroupant vingt-cinq sociétés de la région méditerranéenne.

Ingénieur à la Compagnie parisienne du gaz (1863-1880), puis à la Compagnie du gaz de Lyon (1880-1889), il dirigea ensuite la Compagnie d'éclairage de la ville de Toulon.

En 1894, il était administrateur de la Société de protection de l'enfance maltraitée dont Jean Aicard fut alors nommé président ; son épouse était présidente du comité des dames.

Au début du xx^e siècle, il était un des « oncles » du cabaret chatnoiresque *La Cheminée* et n'hésitait pas à s'y produire dans un répertoire de chansonnier.

Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 3 avril 1901 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre. Officier d'Académie.

Son fils Charles (1880-1910), ingénieur civil du gaz à Lyon pendant deux ans, se rendit, après son mariage avec Yvonne de Jouette célébré à La Seyne-sur-Mer le 6 janvier 1908, en Algérie pour y diriger les exploitations forestières de son oncle, M. Lavit, membre du conseil général de Constantine ; il y périt assassiné le 14 septembre 1910.



JEAN AICARD EN HOLLANDE

Dominique AMANN

Un premier voyage (1878)

Durant son premier voyage littéraire en Suisse, en avril 1878, Jean Aicard eut parmi ses auditeurs à Genève le professeur Anton-Gerard van Hamel qui, séduit par le jeune homme, l'invita officiellement, à la fin du mois de septembre¹, à venir donner une soirée littéraire en Hollande pour le compte de la Société hollandaise des sciences et des arts (*Hollandsche Maatschappij van fraaije kunsten en Wetenschappen*), section de Rotterdam. Il proposa trois dates (26 novembre 1878, 7 ou 21 janvier 1879) et Jean lui répondit dès le 2 octobre en choisissant la première. Van Hamel prévint alors les autres sociétés littéraires de Hollande en leur suggérant d'inviter le poète provençal.

De retour à Paris au début du mois d'octobre, Jean y reçut d'autres invitations :

— de la part d'Arnold Ising, vice-président de la *Letterkundig Genootschap Oefening Kweekt Kennis*, « Société littéraire L'exer-

¹ Lettre autographe signée d'Anton-Gerard Van Hamel à Jean Aicard, datée du lundi 23 septembre 1878, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 29). Cette lettre envoyée à l'adresse parisienne de notre poète, 16 rue des Saints-Pères, fut doublée par une carte envoyée à La Garde le même jour (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 26).

cice accroît les connaissances » de La Haye ; Jean répondit le 25 octobre acceptant une soirée fixée au 25 novembre².

— de la part de Samuel Essenius Greeff, secrétaire de la société *Diversa sed Una*, « Diverse mais Une », fondée à Dordrecht le 6 février 1816 et affiliée à la *Hollandsche Maatschappij van fraaije kunsten en Wetenschappen*, l'invitant à venir y donner une conférence le 19 novembre, date aussitôt acceptée³.

— de la part de L. van den Berch van Heemstede, secrétaire de la société *Doctrina* des étudiants de l'université de Leyde⁴.

Afin de lui faciliter ses démarches, Henry Havard, le spécialiste de l'art hollandais, lui remit deux recommandations, l'une adressée au colonel Knyght, administrateur du *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, quotidien libéral néerlandais fondé en 1844, premier journal hollandais à publier deux éditions quotidiennes à partir de 1877 ; l'autre au sénateur de Blussé à Dordrecht⁵.

À la mi-novembre, Anton-Gerard Van Hamel fit paraître dans le *Nouveau Courrier de Rotterdam* un article sur Jean Aicard pour annoncer sa venue.

² Lettre autographe signée d'Arnold Ising à Jean Aicard, datée du vendredi 18 octobre 1878, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance). Et lettre autographe signée d'Arnold Ising à Jean Aicard, en date du lundi 28 octobre 1878, 1 page (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance).

³ Lettre autographe signée de Samuel Essenius Greeff à Jean Aicard, datée du jeudi 31 octobre 1878, 1 page (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 118).

⁴ Lettre autographe signée de L. van den Berch van Heemstede à Jean Aicard, datée du vendredi 15 novembre 1878, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 677).

⁵ Voir les deux cartes de visite autographes signées de Henry Havard à la date du samedi 16 novembre 1878, l'une au colonel Knyght (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 63) et la seconde à Monsieur de Blussé (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 61-62).

Jean Aicard se rendit donc en Hollande à la fin de l'année et y donna une série de conférences consacrées à la lecture de ses propres œuvres — notamment *Othello*, *La Chanson de l'enfant*, *Miette et Noré* — mais aussi à celles d'autres poètes français.

Le voyage de Jean Aicard en Hollande est bien documenté par une abondante correspondance et quelques pièces d'archives ; en revanche, l'ouvrage *Visite en Hollande* n'est pas ici d'un grand secours, car la plupart des textes en prose et des poèmes y sont datés de manière approximative, voire contradictoire avec des documents objectifs comme les notes d'hôtel ou les dates des conférences... Il est donc difficile de le suivre très exactement au jour le jour et quelques imprécisions subsistent dans son emploi du temps, d'autant plus qu'il multiplia les pérégrinations, séjournant à plusieurs occasions dans chaque ville.

Notre écrivain quitta Paris par le train, traversa la Belgique via Anvers, franchit la frontière puis la Meuse et arriva à Dordrecht vers le 15 novembre. Il eut l'occasion d'y assister à une soirée donnée par Jan Willem Giltay (1851-1929), un inventif concepteur et fabricant d'instruments et appareils divers qui, après avoir produit les premiers téléphones de Hollande, juste après leur invention par Bell en 1876, venait présenter un phonographe selon le système développé par Edison en 1877. Jean donna sa première conférence le mercredi 19 en soirée à la société *Diversa sed Una* de Dordrecht.

Le lendemain, jeudi 20, il se rendit à Leyde. Le samedi 22 en soirée, il assista au spectacle donné par le *Grand Cirque Pierre Corty*⁶. Il séjourna dans la ville jusqu'au samedi 23 au matin.

⁶ Programme aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 71 « JA en Hollande ».

Il prit alors le train pour Amsterdam⁷. Dans la soirée du samedi, il alla au théâtre où la troupe jouait la *Déborah* de Salomon Hermann Mosenthal. Il y rencontra la très jeune actrice Joséphine de Groot qui débutait alors sa carrière dans le rôle-titre. Celle-ci lui proposa une rencontre et Jean la retrouva chez elle le dimanche 24 : en présence de son professeur, Georges Cabet directeur de l'Institut lyrique et dramatique, l'artiste offrit au poète différents échantillons de son talent.

Au sortir de cette réunion, Jean courut à la gare et arriva à La Haye en fin de soirée. Le lendemain, lundi 25, il y fit la conférence promise et, le mardi 26, fut accueilli par un nouveau public à Rotterdam. Durant ces trois jours, il descendit à l'*Hôtel de l'Europe* à La Haye⁸, qu'il eut le temps de visiter, ainsi que sa voisine Scheveningue.

Le mercredi 27 il partit pour Leyde et, le soir, parla devant les étudiants de la société *Doctrina*. Il demeura dans cette ville jusqu'au vendredi 29 au matin.

L'étape suivante le conduisit de nouveau à Amsterdam. Il y donna une conférence le samedi 30 novembre en soirée à la salle de l'Odéon. Dans la Capitale, il rencontra Charles Boissevain, J.-L. Wertheim et la jeune artiste-peintre Thérèse Schwartz. Il visita également le Rijksmuseum, « Musée d'État », où il contempla notamment la très célèbre *Ronde de nuit*. Il quitta la ville le lundi 2 décembre au matin⁹.

Après un séjour à Rotterdam, où il fut hébergé par la famille van Hamel, il fit un second passage à Dordrecht pour y assister

⁷ Facture du *Bible Hôtel* conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 71 « JA en Hollande ».

⁸ Facture conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 71 « JA en Hollande ». Cet établissement lui fut recommandé par Arnold Ising.

⁹ Facture du *Bible Hôtel* conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 71 « JA en Hollande ».

aux fêtes de la Saint-Nicolas le 6 décembre.

L'agent immobilier Jacq de Kanter l'ayant invité, par lettre du vendredi 29 novembre 1878, à venir donner une conférence à Middleburg (Zélande), Jean Aicard s'y rendit les 6, 7 et 8 décembre¹⁰.

Après un ultime passage à Amsterdam, Jean Aicard s'en retourna à Paris où il arriva vers le 15 décembre.

Ce voyage laissa à notre écrivain de nombreux loisirs qu'il mit à profit pour visiter le pays : « C'est ainsi que chemin faisant, M. Jean Aicard, dans l'intervalle de ses succès poétiques et oratoires, eut le plaisir d'admirer, en bonne et savante compagnie, Dordrecht et ses canaux ombragés de verdure, bordés de prairies, qui font songer à une Venise champêtre et bocagère ; — Leyde, la vieille cité universitaire, à la fois latine et batave, où les chambres à louer, sous les toits en pignons aigus, se recommandent aux étudiants par des écriteaux dignes d'attirer la docte attention d'un Scaliger, d'un Saumaise ou d'un Grotius : *Cubicula locanda* ; — Amsterdam, où Descartes s'exila volontairement, songeant que, pour philosopher à son aise, il trouverait toute la tranquillité désirable dans une ville exclusivement commerçante et trop occupée d'intérêts particuliers pour gêner le libre jeu des idées générales ; — Rotterdam, où l'on voit des navires s'amarrer aux anneaux de fer des maisons de brique et faire vivre côte à côte les marins hantés des visions étranges et les citadins occupés de besognes sédentaires ; — la Haye enfin, noble ville, élégamment aristocratique, souverainement paisible,

¹⁰ Lettre autographe signée de Jacq de Kanter à Jean Aicard, datée du vendredi 29 novembre 1878, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 3). — Facture de l'*Hotel de Abdij* (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 71 « JA en Hollande »).

disposée à souhait pour encadrer d'un harmonieux décor les entretiens des diplomates et les rêveries des artistes.¹¹ »

Il en fit un premier compte rendu dans des chroniques en prose ou des pièces de vers adressées au quotidien national *L'Événement*¹² qui les publia en première page ; à son retour en France, il rassembla toutes ses notes de voyage et les réunit dans un ouvrage publié à la fin février 1879 par la librairie parisienne Sandoz et Fischbacher, sous le titre *Visite en Hollande*¹³. Le succès du livre obligea l'éditeur à produire une seconde édition à la fin avril.

Dans ses proses et ses poésies, Jean Aicard se montre tout d'abord fin observateur : les paysages campagnards de ce début d'hiver, les villes avec leurs rues et leurs monuments, les habitants, les matelots, les servantes sont décrits avec un grand luxe de détails.

Il manifeste également une grande sensibilité à la lumière. Certes, il ne retrouve pas là le soleil du Midi, chaud et éclatant, mais, en embellissant peut-être un peu la réalité, il décrit toutefois « un clair matin [qui] répandait dans le ciel et sur la terre une lumière d'argent transparent ».

Il découvre la multitude des canaux et est amusé par le bétail regardant passer les bateaux dans les prés ; il est enchanté par

¹¹ *Le Temps*, 53^e année, n° 18905, mardi 8 avril 1913, « Variétés », page 3, colonne 6 ; article signé Gaston Deschamps.

¹² *L'Événement*, 7^e année, n° 2426, mercredi 27 novembre 1878 ; n° 2429, samedi 30 novembre ; n° 2439, mardi 10 décembre ; n° 2440, mercredi 11 décembre ; n° 2444, dimanche 15 décembre ; n° 2458, dimanche 29 décembre ; n° 2460, mardi 31 décembre ; 8^e année, n° 2461, mercredi 1^{er} janvier 1879 ; n° 2463, vendredi 3 janvier ; n° 2486, dimanche 26 janvier ; n° 2497, jeudi 6 février 1879.

¹³ AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, 1/ Paris, Sandoz et Fischbacher, février 1879, in-12, 142 pages. 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher, fin avril 1879, in-12, 142 pages.

les moulins, les trains et navires à vapeur, les maisons aux larges fenêtres sans volets ; il est impressionné par la lutte permanente contre le sable et l'eau qui voudraient tout envahir, par leur capacité à engloutir des navires entiers et à faire naître la mélancolie.

La relation de son voyage, intitulée *Visite en Hollande*, est bien difficilement trouvable aujourd'hui. C'est pourquoi elle est publiée intégralement ci-après dans une nouvelle édition corrigée et augmentée de notes. L'ouvrage est en deux parties, la première en prose et la seconde en vers ; il est précédé d'une dédicace à Gustave Revilliod et terminé par un envoi à Anton-Gerard van Hamel.

Index des personnes (en 1878)

Liste des personnes vivantes en 1878 citées dans le premier voyage et dans *Visite en Hollande*.

BOISSEVAIN (Charles). — Né le 28 octobre 1842, décédé le 5 mai 1927. Journaliste, éditeur, copropriétaire de l'*Algemeen Handelsblad*, rédacteur au journal littéraire *De Gids*.

BRINK (Jan ten). — Né à Appingedam (Pays-Bas) le 15 juin 1834, décédé à Leyde le 18 juillet 1901. Après avoir enseigné dans une école secondaire à La Haye, il devint en 1884 professeur de littérature néerlandaise à l'université de Leyde. Il a laissé une vingtaine de nouvelles et plusieurs ouvrages d'histoire de la littérature néerlandaise. Il a également écrit un livre sur Émile Zola.

DE GROOT JAMIN JR. (Joséphine, 1859-1931). — Actrice et chanteuse néerlandaise issue d'une grande famille ; sa sœur Jeanne suivit la même voie. La carrière de Joséphine fut courte et chaotique : formée comme chanteuse et tragédienne à

Bruxelles et à Paris, elle débuta le 20 novembre 1878, en interprétant le rôle de Deborah dans la pièce éponyme du dramaturge autrichien Salomon Hermann Mosenthal (1821-1877). Jusqu'en 1885, elle joua d'importants rôles au Koninklijke Reenaging Het Nederlandsch Tooneel (K.V.H.N.T.). Après son mariage avec Martin J. Rikoff, le couple s'installa en Angleterre.

ESSENIUS GREEFF (Samuel). — Né à La Haye le 8 mars 1832 et décédé à Arnhem le 14 mars 1885. Docteur en théologie, il fut pasteur de l'église réformée néerlandaise à Dordrecht ; il connut Vincent van Gogh et son frère Théo. En 1878 il était secrétaire de la société littéraire *Diversa sed Una*, « Diverse mais Une », de Dordrecht.

HARTOGH (Cornelis-Louis). — Né à Amsterdam le 12 mai 1843. Docteur en droit, il s'y installa comme avocat. Il s'établit ensuite à Paris, boulevard Pereire dans le 17^e arrondissement, où son fils Louis-Marie naquit le 4 août 1884. Sa première épouse, Louise-Clotilde Castillon, née à Paris (8^e) le 13 janvier 1859, étant décédée le 24 septembre 1891, il contacta une nouvelle union à Paris (17^e) le 8 mars 1894 avec Françoise-Marguerite-Alexandrine Bureau, née à Bordeaux le 6 septembre 1860. Il mourut à Paris (17^e) le 19 août 1925. — Son fils Louis-Marie (1884-1956), élève de l'École centrale ((1905-1908) fit carrière comme ingénieur des Ponts et Chaussées. Capitaine de réserve, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 11 juillet 1935 rendu sur le rapport du ministre de la Guerre.

HAVARD (Henry). — Né à Charolles (Saône-et-Loire) le 5 septembre 1838, décédé à Paris le 31 octobre 1921. Son père, Joseph-Louis Havard (1810-1891), exerça comme notaire puis vint à Paris et prit en 1846 la direction du *Journal du notariat* ; il quitta le journalisme après le coup d'État, entra dans l'industrie de la papeterie et devint en 1865 président de la chambre syndicale de cette corporation ; en 1867, il organisa un comité

central fédérant trente chambres syndicales. Ardent républicain, Henry débuta dans l'industrie papetière. Commandant dans la garde nationale parisienne pendant la Commune (1871), il s'exila ensuite aux Pays-Bas. Il s'adonna alors au journalisme et à la critique d'art, d'abord en Italie, puis en Belgique et surtout en Hollande. Il ne revint en France qu'après l'amnistie des Communards. Historien de l'art, spécialiste de l'art hollandais, critique d'art, il fut inspecteur général des beaux-arts de 1887 à 1917. Officier de la Légion d'honneur. Il a laissé de nombreux ouvrages d'esthétique et d'histoire de l'art.

ISING (Arnold-Paul-Constant, dit Nol) — Né à La Haye le 2 juillet 1857 et mort d'une insuffisance cardiaque lors d'une course en montagne à Partenkirchen le 24 juin 1904 ; il était fils de l'écrivain et critique littéraire Arnold-Leopold-Hendrik Ising. Il rejoignit en 1876 la nouvelle Société royale hollandaise *Tooneel* (*Koninklijke Vereeniging Het Nederlandsch Tooneel*), compagnie théâtrale fondée à Amsterdam et pour laquelle il joua toute sa vie. Il a également traduit divers ouvrages en néerlandais. En 1878 il était vice-président de la *Letterkundig Genootschap Oefening Kweekt Kennis*, « Société littéraire L'exercice accroît les connaissances » de La Haye.

LODER (Bernard-Cornelis-Johannes). — Né à Amsterdam en 1849. Après des études à l'université de Leyde où il devient docteur en droit en 1873, il s'établit avocat. Il fut nommé conseiller à la Haute-Cour des Pays-Bas à La Haye en 1909.

MONSELET (Charles). — Né à Nantes les 30 avril 1825, décédé à Paris le 19 mai 1888. Écrivain bon-vivant, l'un des premiers journalistes gastronomiques, mais aussi romancier, poète et dramaturge.

PISUISSE (Hendrik Lodewijk Frederik). — Né à Rotterdam le 22 octobre 1840, décédé à La Haye le 18 mai 1907 ; journaliste, rédacteur en chef du *Middelburgsche Courant*.

REVILLIOD (Gustave). — Voir sa notice dans les Notes et Documents, pages 275-281.

SCHWARTZE (Thérèse). — Née à Amsterdam le 20 décembre 1851, décédée dans sa ville natale le 23 décembre 1918. Fille du peintre Johan Georg Schwartz, elle étudia dans son pays puis à Munich et à Paris. Spécialiste du portrait. Elle épousa tardivement Anton C. G. Van Duyl (voir ci-après).

VAN DEN BERCH VAN HEEMSTEDE (Laurens). — Né à Leyde le 4 octobre 1856, décédé à La Haye le 4 mai 1918 ; secrétaire de la société *Doctrina* des étudiants de Leyde en 1878.

VAN DER HEIM (Antonie Johan). — Né le 18 mai 1859, décédé à Interlaken (Suisse) le 1^{er} septembre 1886 ; docteur en droit de l'université de Leyde en 1884.

VAN DUYL (Anton C. G.). — Homme de lettres néerlandais. Après des études de théologie qui ne le passionnèrent guère, il devint journaliste à la fin de l'année 1861 ; il termina sa carrière comme rédacteur en chef de l'*Algemeen Handelsblad*. Il épousa très tardivement, en 1906, la jeune artiste peintre-portraitiste Thérèse Schwartz (1851-1918) et mourut le 22 juillet 1918.

VAN HAMEL (Anton-Gerard). — Voir sa notice dans les Notes et Documents, pages 267-275.

VAN LIMBURG STIRUM (Otto Jan Herbert). — Né à Utrecht le 6 novembre 1855 et mort à Bonn (Allemagne) le 15 juillet 1909 ; personnalité politique néerlandaise, membre de la Deuxième Chambre. Après avoir été avocat, il parcourut les Indes néerlandaises durant quatre années et fut secrétaire du comité pour la culture gouvernementale du café. En 1878, il était président de la société *Doctrina* des étudiants de Leyde.

WERTHEIM (J.-L.). — Poète, spécialiste de la littérature française, domicilié à Amsterdam. Il a traduit en néerlandais des écrivains français.

Un second voyage (1897)

Jean Aicard retrouva la Hollande en mars 1897, à l'invitation des comités locaux de l'Alliance française¹⁴.

Il fut contacté en juin 1896 par C.-A. Hofman, secrétaire du comité de l'Alliance française de La Haye, parlant également au nom des comités de Rotterdam et d'Amsterdam¹⁵ ; demande confirmée quelques jours plus tard par M. Reepmaker, président de la section d'Amsterdam¹⁶. Jean Aicard s'empressa de leur répondre favorablement¹⁷.

Le voyage put alors s'organiser en désignant les villes et les dates des conférences¹⁸. En octobre, Arie-Johannes Brouwer, rédacteur chef du journal de Leeuwarden, proposa à Jean Aicard des conférences à Groningue, Utrecht et Leeuwarden ; puis, en novembre, à Arnhem, Groningue, Leeuwarden, Haarlem et

¹⁴ Concernant cette société de promotion de la langue française à l'étranger, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril 2015, pages 158-169.

¹⁵ Lettre autographe signée de C.-A. Hofman à Jean Aicard, du vendredi 19 juin 1896, 2 pages (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 125).

¹⁶ Lettre autographe signée de M. Reepmaker à Jean Aicard, du vendredi 17 juillet 1896, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 126).

¹⁷ Voir les lettres suivantes : lettre autographe signée de C.-A. Hofman à Jean Aicard, mercredi 22 juillet 1896, 1 page (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 111) ; lettre autographe signée de L. M. Baale à Jean Aicard, dimanche 2 août 1896, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 112).

¹⁸ Lettre autographe signée de C.-A. Hofman à Jean Aicard, dimanche 27 septembre 1896, 1 page (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 113). Lettre autographe signée de C.-A. Hofman à Jean Aicard, dimanche 8 novembre 1896, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 115). Lettre autographe signée de C.-A. Hofman à Jean Aicard, jeudi 12 novembre 1896, 3 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 117).

Utrecht¹⁹. Leendert-Marienus Baale, délégué de l'Alliance française à Amsterdam, lui proposa même une liste de dix comités régulièrement constitués — Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Leyde, Delft, Haarlem, Utrecht, Arnhem, Leeuwarden et Groningue — ainsi que de trois comités en cours de formation : Breda, Amersfoort et Nimègue²⁰.

Le calendrier final des manifestations fut arrêté par Arie-Johannes Brouwer et C.-A. Hofman²¹. Le peu de correspondance et le défaut complet de pièces d'archives ou d'articles de presse laisse ce voyage dans la pénombre. On peut seulement dire que Jean Aicard parla à Rotterdam le 18 mars, à La Haye le 19, à Amersfoort le 21 et à Amsterdam le 22. Il y présenta principalement son roman *L'Âme d'un enfant* qu'il était en train d'écrire.

Ses principaux correspondants furent :

BAALE (Leendert-Marienus). — Né à Velsen le 3 juin 1851 ; décédé à Haarlem le 20 août 1928 ; délégué de l'Alliance française à Amsterdam.

BRANTSMA (Gérard-Samuel). — Né à Ginneken en Bavel le 13 janvier 1863 dans une famille d'officiers et de juristes ;

¹⁹ Carte autographe signée de Arie-Johannes Brouwer à Jean Aicard, vendredi 16 octobre 1896 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 114). Lettre autographe signée de Arie-Johannes Brouwer à Jean Aicard, lundi 9 novembre 1896, 1 page (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 116).

²⁰ Lettre autographe signée de L. M. Baale à Jean Aicard, samedi 14 novembre 1896, 4 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 118).

²¹ Carte autographe signée de Arie-Johannes Brouwer à Jean Aicard, mercredi 18 novembre 1896 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 119). Lettre autographe signée de C.-A. Hofman à Jean Aicard, jeudi 19 novembre 1896, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 120).

décédé à Heemstede le 19 février 1940. Avocat et journaliste à Amsterdam.

BROUWER (A.-J.). — Né à Amsterdam le 7 octobre 1851 ; décédé à Leeuwarden le 18 août 1932. Secrétaire du comité de l'Alliance française de Leeuwarden ; rédacteur en chef du journal de Leeuwarden.

COLB (F.). — Trésorier du comité de l'Alliance française à Utrecht.

HOFMAN (C.-A.). — Secrétaire du comité de l'Alliance française de La Haye ; directeur de l'*Openbare School* de La Haye en 1896.

REEPMAKER. — Secrétaire du comité de l'Alliance française de Rotterdam.



Portrait de Jean Aicard par Félix Régamey
(*Visite en Hollande*, 1879)

VISITE EN HOLLANDE

PAR

JEAN AICARD

Ouvrage orné d'un portrait de l'auteur

PAR

FÉLIX RÉGAMEY

Aicardiana, 2^e série, n° 32, 31 décembre 2020.

Nouvelle édition

avec des notes par Dominique Amann.

DÉDICACE.

DÉDICACE
À M. GUSTAVE REVILLIOD
à Varembe, près de Genève.

Paris, 1^{er} janvier 1879.

Monsieur et ami,

Permettez-moi de vous dédier cet album d'un poète-voyageur.

C'est vous qui, le premier, après m'avoir entendu dans une soirée à Paris dire par fragments ma traduction d'Othello, m'en avez demandé des lectures publiques pour la ville de Genève.

Je fus, en Suisse, l'hôte de votre délicieuse villa de Varembe, d'où la vue, passant par-dessus le parc aux vastes pelouses onduleuses, plantées de bouquets d'arbres d'espace en espace, traverse encore le lac Léman (qui sait si bien refléter, trait pour trait, la barque aux voiles aiguës), et s'arrête à l'éternel mont Blanc¹.

J'eus d'abord dans votre maison, pour mon Othello et pour mes œuvres toutes personnelles, des publics d'élite qui restèrent fidèles à mes soirées successives. Ils me témoignèrent une telle sympathie que, sur leur parole, Lausanne et Neuchâtel me firent ensuite le meilleur accueil.

¹ Jean Aicard se rendit en Suisse en avril 1878 pour y faire connaître son *Othello*, dont la Comédie-Française avait donné un long fragment le 28 février précédent à l'occasion de la représentation en l'honneur de l'acteur Prosper Bressant qui prenait alors sa retraite. Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et la Suisse », *Aicardiana*, 2^e série, n° 20, 15 mars 2017, pages 7-95.

À Genève, à l'issue d'une de mes lectures, un inconnu vint à moi, visage fin et ouvert, ferme et rêveur à la fois : M. Van Hamel, de Rotterdam. Il me demanda si je consentirais à lire publiquement mes vers en Hollande comme j'avais fait en Suisse. — J'acceptai. — Il y a de cela dix mois. — J'arrive aujourd'hui de la Hollande. J'y ai rencontré de nouvelles sympathies. N'est-ce pas à vous que je les dois ?

Je vous remercie d'avoir été l'initiateur de ces voyages où, faisant écouter mes vers à une époque qu'on me disait sourde à la poésie, je vais, dans l'oubli des misères du réel, de ville en ville, reçu par les élites, vivant pour la Poésie et par elle, dans la vérité du Rêve.

Vous êtes d'ailleurs de ces heureux du monde qui savent aimer l'Art et lui être utile. Vous avez traduit en français des chefs-d'œuvre, plusieurs romans par exemple, de cet étrange génie à peu près inconnu en France, Sealsfield, dont certaines pages font songer à Shakespeare ; vous vous êtes fait l'éditeur d'admirables réimpressions exécutées par M. Fick, à Genève ; vous avez publié les dernières poésies de M^{me} Desbordes Valmore à l'heure où les éditeurs l'abandonnaient ; aujourd'hui, vous faites bâtir, pour votre chère ville natale, sur la colline de Varembe, un palais où vous enfermerez vos collections d'art². Ce sont là des titres à la reconnaissance de tout le monde.

Permettez à un poète français qui vous doit ses auditeurs en Suisse, et par là même en Hollande de vous offrir cette dé-

² Il s'agit du *Musée Ariana*, ainsi dénommé par le fondateur du prénom de sa mère décédée le 24 avril 1876. À sa mort, Revilliod, célibataire et sans descendance, le légua à la ville de Genève avec toutes ses collections.

dicace, à la manière de celles que nos écrivains adressaient aux grands seigneurs du siècle passé.

J'ajouterai seulement qu'il m'est doux d'avoir à payer une dette pareille à un citoyen de la libre Genève.

Recevez, je vous prie, Monsieur et ami, l'expression de mon respectueux et cordial attachement,

JEAN AICARD.

PREMIÈRE PARTIE

I

DORDRECHT

La Haye, 24 novembre 1878.

Quand j'ai quitté Anvers et passé la frontière, un clair matin répandait dans le ciel et sur la terre une lumière d'argent transparent. Les plaines fuyaient au loin sous une gaze frémissante et pailletée ; vastes plaines vertes, coupées d'innombrables canaux petits et grands ; plantées çà et là de pins maritimes qui tiennent bon dans le sol de sable auquel leurs aiguilles tombées fournissent l'*humus* nécessaire aux cultures du lendemain.

Salut, pins maritimes ! Je vous connais. Frères de ceux qui poussent dans les pierres inébranlables de ma France méridionale, vous vous enracinez ici dans le sable mouvant et infécond. Vous semblez là-bas l'arbre et le symbole de l'aridité ; vous êtes ici des travailleurs, vous préparez l'avenir. Là-bas, le soleil vous aime ; ici, vous acceptez la brume presque éternelle.

Donc, vastes plaines vertes sillonnées de canaux ; pins maritimes de tout âge, par massifs, et d'où s'envolent des oiseaux en bande ; çà et là une voile qui sort de terre, comme si l'on se promenait en bateau dans cette campagne ; partout un moulin ; c'est la Hollande.

Hurrah ! nous passons la Meuse, large comme une mer, sur un pont gigantesque, tout résonnant de fer, et, sous le train, passe un grand bateau soufflant la fumée. Vapeur sur vapeur. C'est le siècle. L'eau vaincue : c'est la Hollande.

Quand on se mit à bâtir ce pont, les énormes assises d'une

première pile étant posées, l'ingénieur, un matin, n'en trouva plus trace, non seulement sur le point où il les avait établies, mais nulle part ailleurs. Le fond de sable les avait dévorées dans une nuit.

Nous arrivons à Dordrecht. La vieille ville, par ce vif soleil, a mille sourires. J'ai vu Venise, et le voyage de Chioggia à Venise est resté la plus délicieuse impression de ma vie dans la nature, comme la chapelle des Médicis, à Florence, ma plus profonde impression dans l'art ; eh bien, sans vain rapprochement de mots, Dordrecht est une Venise. On le dit plus souvent d'Amsterdam ; la vérité est que toute ville hollandaise est bâtie sur l'eau : un coup de soleil, et c'est une Italie, moins vigoureuse en couleur, mais non moins gaie et plus active.

Et comme ces petites maisons, toutes basses, où habite une seule famille (ainsi la plupart des maisons de notre Bordeaux), expriment l'amour de l'intérieur et (quoi qu'on en ait dit) de la lumière. Les maisons hollandaises, ce sont des fenêtres avec un peu de muraille autour, très peu. Les vitres, lavées sans cesse, appelant et lançant la clarté, sont transparentes comme la plus pure fontaine de Castalie ou d'Hippocrène, et permettraient si bien de voir du dehors au dedans, que les Hollandais s'abritent à l'intérieur d'un écran de gaze à travers quoi ils peuvent voir sans être vus. Assise près de sa fenêtre, la dame hollandaise regarde paisiblement derrière ses vitres le double petit miroir oblique, accroché à la façade et dans lequel se reflète la rue. Délicieux sujet de tableau elle-même, elle regarde un tableau mouvant, pourtant paisible, son miroir. Le miroir ne veut plus dire ici coquetterie, mais curiosité... D'ailleurs, peu de très jolies femmes, mais de très jolies. J'ai reconnu des Rubens, et, — chose remarquable, — des Velasquez...

De ma fenêtre d'hôtel, vue sur l'eau. Spectacle sans cesse varié. Les bateaux, d'un roux ardent, chassent l'onde plutôt qu'ils

ne la fendent, avec un large poitrail de chevaux marins. Ils ont la structure première de l'oiseau aquatique, modèle du premier navire. Les mariniers manœuvrent avec une prestesse infinie. À droite, un canal tout azuré ; à gauche, tout grisâtre. La lumière a des jeux et des contrastes exquis. Les arbres se découpent fins, très fins sur l'horizon. Et partout du bétail ; à terre et sur l'eau, veaux, vaches et bœufs. Les bacs les portent, les reportent, abaissent leurs pont-levis, et les troupeaux sautent à l'eau, gagnent les berges, faisant rejaillir autour d'eux mille gouttes étincelantes, et tout est noyé dans une lumière de gaze d'argent, fine et blanche comme les filigranes de Gênes.

Tout reluit en Hollande ; tout est prêt à recevoir la moindre parcelle de soleil, comme au pays du soleil torride tout est prêt à recevoir la moindre goutte d'eau. Là-bas, sous les zones chaudes, tout est puits et citernes ; ici, tout est rond, rebondi et frotté pour reluire. Que les nuages s'écartent, c'est une symphonie de lumière. Parais, soleil, Rembrandt t'attend au fond des musées, et la servante hollandaise au fond de sa cuisine t'a préparé ses bassines bien alignées, et le marchand de lait ses énormes bouteilles de cuivre poli.

La propreté hollandaise, c'est l'accueil au soleil.

Voici les rues aux trottoirs interdits, chaque maison ayant pour propriété son trottoir qu'elle barre de grilles. Voici les façades de briques, rouge vif comme la brique de Marseille ; façades au fronton aigu, où la brique est sculptée en corniches. Voici les portes des caves, au rez-de-chaussée, calfeutrées de sparterie et de paille, et au-dessus le mot magique : BORDEAUX.

La Hollande a horreur de l'eau et pour cause. Et si elle fume tant, c'est par amour du feu. Elle fume comme on entretenait le feu sacré. Tout est de l'eau ici : la terre, les villes et l'air. Patrie des grands ingénieurs, si la Hollande a des digues contre l'EAU, ce n'est pas pour en boire !

Premier luxe : la cave. Et quelles caves ! L'hospitalité hollandaise, si complète, si gracieuse, je dirai si caressante, m'a permis de juger de ses caves, ô Monselet, et dans l'eau et sur l'eau et sous l'eau, — j'ai bu plus de soleil qu'en Provence !

La Hollande aime la France, patrie des vins généreux. « Nos habitudes sont peut-être allemandes ; nos sympathies sont françaises. » Les étudiants de Leyde, avec qui je soupai l'autre soir, m'ont dit spontanément, en élevant leur verres : « À la santé de Victor Hugo ! »

II

LEYDE

Leyde, 20 novembre 1878.

J'ai fait une seconde visite à Leyde. J'espère retourner aussi une seconde fois à Dordrecht, y assister à la Saint-Nicolas, la fête des enfants hollandais, leur Noël ou leur jour de l'an.

Dordrecht ! j'y pense souvent à cette gracieuse ville, qui accueille les arrivants du côté de la France. Comme elle m'a ri d'un air de familiarité !

La plus vieille de la Hollande (avec Leyde), et si caractéristique d'un pays que j'ignorais, elle ne m'a pourtant pas étonné, tant elle avait de lumière et de politesse cordiale, deux éléments universels... En regardant un rayon pétillant sur les vitres, je me disais hier : C'est pourtant le même qui brille sur les diverses patries ! Cette clarté sur nos têtes, n'est-ce pas la patrie commune de tous les regards humains ?... et sans frontières ! Vienne un dernier progrès dans la science, — la direction des ballons, que sais-je — et la face des sociétés sera changée. La paix future, l'unité du monde est là, dans la lumière, dans l'espace, symbole positif.

En attendant, — le territoire commun aux nations diverses, c'est la pensée et c'est l'art. Au nom de la poésie, la Hollande m'accueille comme un vieil ami... Et la poésie ne serait pas un art légitime, immortel ? Allons donc ! — Seulement, j'apprends pour toujours ici une chose que je savais : dans notre art, tout devient aisément puéril qui n'exprime pas un sentiment ou une idée communs à tous les peuples, à tous les hommes.

Artiste, j'emporterai d'ici une foi plus tranquille dans la poésie. Citoyen de France, les étudiants de Leyde, avec leur jeunesse généreuse, studieuse et gaie, ont exalté mon espoir en l'avenir, car ils aiment la liberté et la France, ils en parlent très bien, et ils saluent la République. Tel, de fière et fine race aristocratique, prononce avec amour le beau nom de liberté.

Hier, j'ai vu le dessus de porte du « Burcht » où est sculpté un lion tenant une pique au bout de laquelle le chapeau de la liberté, qui date du ^{xvi}e siècle³, — « On rit quelquefois chez vous de notre chapeau, m'a dit finement un étudiant, mais il est plus vieux que le vôtre ! »

Sans parler des libertés sociales, la jeunesse des écoles a ici, vis-à-vis de l'Université, une franchise d'allures très remarquable.

L'étudiant hollandais n'a point pour premier but d'user et d'abuser de sa liberté. Elle n'est pas pour lui un bonheur nouveau, inespéré, car il n'a pas connu la geôle des collèges. Il borne ses plaisirs, connus de tous, et dont on parle avec un sourire. L'idée de la femme traverse les rêves et les chansons de l'étudiant, voire sa vie ; mais ses cafés n'ont point d'étudiantes. Il n'en reçoit pas à ses tables, dans ses cercles, ni dans ses réunions. J'ai cru en avoir reconnu deux ou trois dans le café où j'ai dîné l'autre soir ; on m'assure que j'ai dû me tromper.

Dans ce café, à mon grand étonnement, je n'ai vu boire que de l'eau. Question de bourse, sans doute ! Me rappelant les recommandations du docteur, j'ai demandé une bouteille de bordeaux. Le petit garçon m'a regardé longtemps avant de com-

³ La porte De Burcht donne accès au Burgsteeg, le quartier le plus élevé de Leyde. Cette porte est couronnée par un lion debout brandissant une épée : ses pattes avant reposent sur un socle montrant d'un côté les armes de la ville et, de l'autre, un petit lion tenant une pique surmontée d'un très haut chapeau.

prendre, puis il a emporté mon verre je ne sais où, — à la cave, je pense, — et me l'a rapporté plein, très tranquillement, en prenant bien garde de répandre le précieux liquide. Et chaque fois que j'ai voulu boire il a recommencé sa disparition singulière ; car rien n'est plaisant comme les quiproquos de deux sourds ou de deux hommes qui parlent chacun sa langue sans se comprendre. On se regarde d'un œil qui s'efforce de briller du feu de l'intelligence ; mais en vain ! et ce qu'on éprouve est pénible et comique. Je ne puis, en pareil cas, m'empêcher de songer à ces histoires de métamorphoses des *Mille et une Nuits*. Pris tout à coup, par enchantement, dans un corps de chien, on regarderait les hommes avec cet œil derrière lequel s'agite une pensée impuissante à s'exprimer. On croit parler et l'on jappe ! ... Horreur ! — « Garçon, une confiture ! » Il m'apporte une omelette... Et je songe aux théories de Figaro. — « Une confiture, garçon ! » Mais lui alors, d'un coup de fourchette, éventre l'omelette d'or, qui laisse échapper un flot de délicieuse groseille. Cette fois, j'étais compris !

Avant sept heures, le café était devenu vide, absolument vide d'étudiants. De quoi avaient-ils causé ? Je puis le supposer par analogie, ayant dîné depuis, comme invité, à d'autres tables d'étudiants. Ils causent de leurs diverses associations, de l'escrime et du cheval, de la Haye ou de Paris, de leurs chasses, de leurs amusements ou de leurs études.

Les étudiants forment un Corps. Tout étudiant appartient au Corps. Il faut en être pour faire partie du Cercle. Le Cercle est un vrai palais, en briques rouges et en pierre d'Allemagne, que se sont bâti les étudiants pour être chez eux. On y boit, on y mange, on y lit les journaux. Dans les salles supérieures, on peut écrire et avoir des livres, ou bien l'on écoute des orateurs appelés quelquefois à grands frais. Le Cercle est ouvert toute la nuit. Quelques-uns y veillent jusqu'à sept ou huit heures du

matin. À ce moment, il est fermé pour le nettoyage, deux heures durant. La grande salle d'en bas, aux vastes fenêtres à cintres surbaissés, très haut voûtée pour que la fumée n'y soit pas incommode, est peuplée de tables bruyantes. Ici l'on joue, ici l'on cause ; plus loin retentit le chant des étudiants :

*Io vivat, io vivat
Nostrorum sanitas !
Hoc est amoris poculum,
Doloris est antidotum ;
Io vivat, io vivat
Nostrorum sanitas !*

*Io vivat, io vivat
Nostrorum sanitas !
Nos jungit amicitia,
Et vinum praebebat gaudia.
Io vivat, io vivat
Nostrorum sanitas !*

*Io vivat, io vivat
Nostrorum sanitas !
Osores nostri pereant,
Amici semper floreat !
Io vivat, io vivat !...⁴*

⁴ Que vive, que vive / Notre santé / Voilà la coupe de l'amour / L'antidote de la douleur / Que vive, que vive / Notre santé. — Que vive, que vive / Notre santé / L'amitié nous unit / Et le vin nous réjouit / Que vive, que vive / Notre santé. — Que vive, que vive / Notre santé / Que nos ennemis périssent / Que nos amis prospèrent toujours / Que vive, que vive / Notre santé ! (traduction Dominique Amann).

Là-bas, le président distribue des prix aux vainqueurs du jeu de billard... On entend les boules s'entrechoquer dans l'autre salle... Voyez les joueurs à travers les hautes colonnes et les larges rideaux. Des garçons en livrée circulent de toutes parts au moindre appel de « *Recevez !* » mot qui se prononce en hollandais, pour la grande joie des étudiants, à peu près comme : « *Animal !* »

Là-haut, le long de la corniche, des médaillons qui représentent les divinités protectrices des étudiants : Hébé, Vénus, Apollon, Minerve (qui donne son nom au cercle même), Bacchus et Jupiter !

Je ne comprends pas bien Jupiter, — ni Hébé surtout, représentée seulement dans la vie réelle de l'étudiant par le domestique en livrée, qu'on appelle : « *Animal !* »

Cà et là, sur les murs, sont peintes en lettres gothiques des inscriptions tirées d'anciens poètes hollandais.

Voici ces inscriptions ; on me les traduit :

« *Quoique les buveurs d'eau se posent en régents du monde, nous avons encore bien des gens qui savent boire avec esprit.* »

« *Amusez-vous durant que la jeunesse est là.* »

« *Chantez en joie les gloires de Pallas.* »

« *Eh ! sagesse, va-t'en ! j'en ai assez de toi ! Adieu... à demain !* »

Qu'elle est jolie, celle-là !
Et encore :

« *Chaque chose a son heure ; il convient à un honnête homme d'être habile en son métier... et joyeux devant le piot⁵.* »

⁵ Piot : appellation populaire, voire argotique, du vin ordinaire servi dans les tavernes. Terme attesté par le *Dictionnaire de l'Académie française* dès sa première édition (1694). De l'ancien français *pier* « boire ».

Et au-dessus de la porte de sortie :

« Ah ! comme c'est à contre-cœur que nous nous quittons ! »

L'Université, que j'ai visitée en détail, est aussi couverte d'inscriptions. Les peintres n'y sont pour rien : ce sont les étudiants eux-mêmes qui se chargent d'illustrer les murs. De temps en temps, on fait passer sur toutes ces fantaisies un badigeon réglementaire ; mais personne ne se fâche, ni les professeurs, ni les huissiers de service. On a même respecté, dans l'escalier, une vaste grisaille murale exécutée par un étudiant en gaieté. Voici ce qu'elle représente :

PANNEAU : Un étudiant au seuil de la vie d'Université... INSCRIPTION : « Seigneur, ne le menez pas à Leyde ! » En, hollandais, le même mot signifie Leyde et Souffrance !

Puis, l'étudiant assis — comme Hercule, mais vêtu d'un frac — entre la Volupté et la Vertu. Laquelle suivra-t-il ? À cette question que je pose, un étudiant me répond : « Toutes les deux ! » Je passe nombre de figures allégoriques, et je vous avertis qu'en hollandais OURS et DETTE se prononcent de même. Suivez-moi : voici l'étudiant de retour dans sa famille, l'enfant prodigue ! Son père, sa mère, sa sœur lui tendent des bras impatients. Oh ! le ventre du bonhomme ! Quelles majestueuses entrailles de père ! L'étudiant, en vain retenu par le bec-de-corbin d'une canne d'ami, accourt, docteur de la veille... mais suivi de plusieurs OURS grondants !... Pauvre famille ! elle sera dévorée !

Voilà l'escalier qui mène à la grave salle d'examen, dans laquelle sont les nombreux portraits des professeurs depuis trois cents ans ! Là est Boerhaave⁶, qui a aussi une statue à Leyde.

⁶ Herman Boerhaaven, né à Woorhout, près de Leyde, le 31 décembre 1668, décédé à Leyde le 23 septembre 1738. Botaniste, médecin et chimiste, il fit de l'université de Leyde un important centre d'enseignement de la médecine.

Au-dessus de la porte du cabinet où les étudiants attendent l'heure de se rendre à l'examen, je relève l'inscription : « *Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate*⁷. » À droite et gauche de la porte, deux figures : l'ÉTUDIANT REÇU (glandeur naturelle). Il s'en va joyeux. Des poings, qui appartiennent à des corps invisibles, écrasent son chapeau !... L'ÉTUDIANT REFUSÉ ; assis, consterné, pétrifié. Et, à l'intérieur, sur les murs, au crayon, la formule mille fois répétée : « *Hic sudavit ornatissimus N, sed meherclè non frustrà* !⁸ »

Ainsi la gaieté des étudiants parle d'une façon libre dans le temple même de l'Université, et le travail n'y perd rien du tout.

J'ai assisté hier à une séance de la *Société Hippophile*. Une séance à cheval, par conséquent. Savez-vous le symbole de la société ? Eh bien, c'est Pégase. Ainsi, dans ses plaisirs, l'étudiant n'oublie pas l'Esprit. Et quand il boit, c'est le vin de Rabalais, un vin plein de pensée.

⁷ « Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir ».

⁸ « Ici se donna de la peine N..., très distingué, mais, par Hercule, ce ne fut pas en vain ! »

III

AMSTERDAM

Amsterdam, 2 décembre 1878.

Amsterdam ! la capitale. On arrive. Le train, ralentissant sa marche, vous laisse voir à droite une armée de moulins aux grands bras qui gesticulent ; à gauche, une armée de mâtures et d'agrès ; la ville, entre ces deux horizons, se dresse dentelée avec ses frontons de maisons en pointe, ses cheminées fumantes, ses clochers qui dominent et où dorment les carillons (réveillés de quart d'heure en quart d'heure), tout cela sur un ciel d'opale aux nuages orangés, ciel léger que viennent chercher des peintres, ciel calme en ses ardeurs mêmes, délicat et lointain, ciel de Hollande.

Les mille canaux le reflètent que traversent mille ponts. Dans la ville vieille, les derrières des maisons n'ont point de porte et fuient sans aucun seuil jusque dans l'eau. Des fenêtres, les seaux des servantes à chaque instant montent et descendent. Les édiles modernes veulent donner aux habitants un trottoir de ce côté, un quai. Les vieilles maisons protestent contre un tel progrès, pour leur commodité. Tant mieux pour le pittoresque.

Amsterdam, Venise, Marseille, reines des mers !... Venise découronnée ! Au cœur des villes maritimes, sur les quais comme dans les rues centrales, on ne pourrait oublier l'autre bout de la terre. Tout en parle, les passants et les choses, les boutiques, la voiture chargée de poteries de Chine ou de denrées indiennes, le marin au cabaret, et, dans l'échancrure d'une rue ou d'un

canal, ces mâts agités, ces navires entrevus, ces voiles prêtes à fuir la patrie, poussées par le vent qui vient d'elle !

Un porteur prend mon bagage. Nous circulons dans Amsterdam. Tout à coup un homme, au détour d'une rue, se précipite sur mon commissionnaire. Ils s'arrachent ma valise. J'attends, tranquille, la fin du débat. C'est affaire entre eux... Le vol est ici inconnu. On me l'a assuré. J'ai été surpris (Amsterdam étant une capitale, et tout, semble-t-il, devant s'y rencontrer), mais le trait caractéristique m'est certifié par un homme d'esprit et digne de foi. Ma valise reste à mon porteur légitime, qui m'explique longuement l'aventure. « Très bien, mon ami, je ne comprends pas, et cela suffit. »

Il est une heure. Un samedi. Les servantes lavent les seuils à grande eau. Les seaux ruissellent ; les éponges frottent ; les linges sont tordus ; les trottoirs inondés. Je regarde. Les servantes rient. L'une d'elles me salue en hollandais, d'un air avenant. Je la remercie en italien, pour parler du moins une langue qui me soit étrangère.

L'hôtel étant choisi, j'en ressors au plus tôt. Il est deux heures. Les servantes lavent, frottent, épongent, rient. Elles se ressemblent toutes, toutes en robe fond blanc à raies fines, ou pointillée, en tablier blanc, bonnet posé en couronne, manches retroussées, bras roses qui expliquent Rubens, joues rebondies, taille épaisse ; les bas seuls diffèrent. Il y en a de rouges, de bleus, de gris, de verts, et tous ces bas se démènent..., il faut voir ! c'est samedi ! — Frottons, mes sœurs ! — Sur les perrons des belles demeures ; dans les sous-sols (dont les vitres apparaissent brusquement au fond d'une trappe au milieu des trottoirs), et sur l'appui des fenêtres des hauts étages, les servantes frottent, lavent, tordent les linges. Avec leur uniforme clair, elles donnent l'idée d'un régiment, d'une corporation chargée du nettoyage urbain. Il est trois heures. Elles frottent toujours.

Je me promène au hasard. Voici le palais de l'Industrie, tout fer et vitres. Voici le large Sarphatistraat et les riches maisons nouvelles à la plupart desquelles est pourtant accroché le double miroir extérieur. Je vais voir là M. Wertheim, le traducteur de plusieurs drames français.

Je reviens du Sarphatistraat ; il est quatre heures. Les servantes lavent toujours. Voici la rue la plus populeuse d'Amsterdam, Kalverstraat, aux boutiques en fête, grands étalages pour la Saint-Nicolas, jour des enfants. Paris et Vienne reluisent sous les vitrines. Les badauds s'écrasent pour voir. Je fais comme eux.

Voici le *Dam*, la place par excellence d'Amsterdam. Là est le Palais-Royal, tout en fenêtres. Là aussi la Bourse, un péristyle. On dit du palais : « Maison sans porte », et de la Bourse : « Porte sans maison ». Le Palais-Royal a pourtant sept portes, en l'honneur des sept provinces, mais petites ; de porte royale, point.

Et que de marchands de tabac !

Comment cela peut-il vivre, depuis l'humble boutique où, lorsque vous demandez un cigare de trois sous, il vous est honnêtement répondu : « Nous n'en avons pas de si chers ! » jusqu'au spacieux magasin illuminé, étageant ses boîtes de havanes parmi les pipes d'écume et d'ambre sculptées, Barbedienne⁹ de l'art de fumer !

Je rentre dans ma rue de la vieille ville. Amsterdam dîne à cinq heures. Il en est six. Des servantes lavent encore ! — Le temps est doux, très doux. Je vais et viens dans la rue, curieux.

Point de persiennes aux fenêtres, ni surtout de volets pleins. Que cela est gai ! Les façades ne dorment pas ici avant les habi-

⁹ Ferdinand Barbedienne, né à Saint-Martin-de-Fresnay le 6 août 1810 ; décédé à Paris le 21 mars 1892. Industriel français, spécialiste de la reproduction d'œuvres d'art, notamment en bronze.

tants. Les vitres laissent voir les blancheurs joyeuses des rideaux tant qu'on veille, et l'on veille tard. Les écrans légers des fenêtres se découpent sur la lumière intérieure. Toutes ces vitres semblent rire avec des regards amis au passant qui reçoit des intérieurs un fil de lumière, un éclat de voix, un son de piano. Point de persiennes : c'est une caractéristique importante des villes de Hollande. La nuit, au lieu de s'attrister pour la rue, les maisons s'égayent plus encore. Au lieu de se fermer à l'ombre, elles lui envoient des clartés. Et les vitres sont grandes, dans les nervures fines de leurs cadres, et si bien lavées ! du cristal de roche !

Il est sept heures. Les servantes lavent toujours. Un peu de commérage commence pourtant. D'un seuil à l'autre, elles se lancent le mot qui fait rire. Un garçon passe, un ouvrier aux mains noires, un batteur de morue ; il avise une des bavardes, il l'attaque d'un mot ; on réplique. Elle court, il l'atteint, et parmi les passants voilà un couple de kermesse, et, de force, le baiser pris.

Je raconte cela à mon voisin de table, au café. « Eh ! me dit-il, c'est ici l'usage ! Une servante embrassée par un galant inconnu, je vois cela dix fois par jour. Hier passait un marchand avec sa petite charrette à deux roues, vous savez, sous laquelle un chien harnaché tire allègrement pour sa part. Une servante parut, en bonnet blanc, en robe claire, comme elles sont toutes, ses manches retroussées montrant ses bras roses, et jolie ! C'était sur un pont. L'homme planta là sa charrette, étant pris d'une idée subite et courut embrasser la fille. Elle cria. On rit. Et l'homme, satisfait, se remit de meilleur cœur à pousser son caisson à roues. C'est dans l'usage. » — « Bon ! »

- « Garçon, un petit verre de genièvre.
- Monsieur, il est minuit ; impossible.
- Bon. Autre chose, alors. »

Je suis dans l'arrière-café ; mais la partie qui est immédiatement derrière les vitres sur la rue, est séparée du café proprement dit par un rideau qui tombe du plafond et tient toute la largeur de la salle, comme un rideau de théâtre. Cela fait une sorte de vestibule obscur, crépusculaire, où se tiennent volontiers certains habitués. On est là discrètement, et presque invisible soi-même on voit dans la rue sans *espion* (nom hollandais du miroir).

Ce système de rideau est aussi celui des petits cabarets des rues vieilles. Seulement, ici, personne dans l'ombre devant le rideau. Et, derrière, bourdonnent les gros rires, les chants d'homme et de femme, tous les bruits classiques d'un cabaret, mais dominés par des crincrins un peu mélancoliques, des plaintes de violon, une musique dansante qui, je ne sais pourquoi, m'a paru triste, quelque chose comme l'adieu d'un marin buvant l'oubli à la veille d'un départ plein de mauvais présages. Là, devant le piot et les bouteilles à col droit, rondes comme des melons, le marinier hollandais fume sa pipe à toute vapeur.

J'ai vu, au fond d'une ruelle étroite, la buvette où les messieurs, au sortir de la Bourse, viennent, par tradition, boire, debout, le curaçao ou le cognac dans des verres séculaires et casser un biscuit. En plein jour, la chandelle de suif brûle, piquant de points d'or, vifs comme des prunelles, la rondeur des bouteilles noires sur les étagères et le cuivre des quinquets anciens. Les vieux verres semblent des corolles de lys, et, au-dessus de la porte d'entrée, un vieux tableau sert d'enseigne, où je distingue avec peine une sorte d'Hercule nu, la massue au poing.

Quant à la *Ronde de nuit*¹⁰, à Van Dyck, à J. Steen, je les ai

¹⁰ *La Ronde de nuit* — titre officiel : *De Compagnie van kapitein Frans Banninck Cocq en luitenant Willem van Ruytenburgh maakt zich gereed*

salués, avec quelle émotion !... Le Musée est bien obscur, mais Amsterdam s'en bâtit un autre ¹¹.

om uit te marcheren, La Compagnie de Frans Banning Cocq et Willem van Ruytenburch. Portrait de groupe peint par Rembrandt en 1642 et représentant une compagnie de la milice bourgeoise des mousquetaires d'Amsterdam du capitaine Frans Banninck. Ce tableau très célèbre est conservé au Rijksmuseum d'Amsterdam.

¹¹ Jean Aicard visita en effet l'ancien Rijksmuseum, alors hébergé dans la Trippenhuis, bâtiment datant du XVII^e siècle. L'accroissement des collections nécessita une nouvelle installation : un nouveau musée — le musée actuel, — mis en chantier le 1^{er} octobre 1876, ouvrit le 13 juillet 1885. Il connut ensuite différentes augmentations jusqu'à sa grande rénovation en 2003-2013.

IV

AMSTERDAM — LA HAYE

10 décembre 1878.

À Amsterdam, un soir, j'allai visiter le théâtre. On jouait *Déborah*, pièce hollandaise. Je n'y ai rien compris, sinon que la jeune tragédienne, Mlle Groots, qui paraissait pour la seconde fois seulement sur la scène, est une remarquable débutante. La vivacité du regard noir, le pli d'une bouche puissante, bien mobile, à la lèvre facilement dédaigneuse, l'air haut qui fait oublier la taille moyenne, le bas du visage large et ferme qui prouve la volonté, — sans laquelle il n'est pas d'artistes, — et qui fait songer aux héroïnes ; un masque sculpté, en un mot ; le teint très blanc et le front sur lequel s'appliquent deux masses de cheveux épais, mats, légèrement ondulés, voilà Mlle Groots. Le geste est sobre, assuré déjà, essentiellement noble ; la voix nette, mordante et pleine, excellente. Quand je dis n'avoir rien compris à la pièce, sinon le talent de Mlle Groots, j'ai tort. Ce talent m'a éclairé. Le jeu m'a expliqué la parole ; les intonations m'ont révélé le sens. C'a été une tragique pantomime à laquelle j'ai assisté, et à la fin, comme la salle entière, j'ai applaudi et rappelé.

Bouquets et cadeaux, ce sont des ovations qu'Amsterdam fait à Mlle Groots.

Me trouvant sur la scène dans un entracte (je visitais les curieux dessous d'un théâtre hollandais, sans profondeur à cause de l'eau ; à peine l'acteur y peut-il descendre par la trappe clas-

sique), j'ai rencontré la jeune tragédienne. Je venais de voir Déborah passionnée, je rencontrais une enfant. À mes félicitations, Mlle Groots répondit dans un français d'accent pur dont je fus frappé.

Quelques jours plus tard, invité passer la matinée chez elle, j'y trouvai son professeur, M. Georges Cabet, directeur de l'Institut lyrique et dramatique fondé par S. M. le roi des Pays-Bas. Il la pria de nous dire une scène de drame italien. Mlle Groots le fit avec un plein succès, au point d'amener l'émotion. Elle nous joua ensuite la scène de *Phèdre* :

Ah ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

où Rachel mettait tant de rêverie et d'infinie langueur. Il y eut quelques intonations un peu étranges, dont il serait certainement bien facile à Mlle Groots de se défaire dans la déclamation, puisqu'on ne les retrouve pas sur ses lèvres dans la causerie ; — mais la scène fut enlevée. Rien de beau comme cette enfant transformée sous nos yeux et se haussant à la tragique passion de *Phèdre*.

Et il faut voir avec quelle grâce espiègle la jeune artiste, grande artiste de demain, quitte les royales allures brusquement, et, légère, d'un pas de pensionnaire échappée, s'en va reprendre place à côté de son professeur, fier à bon droit, à qui elle reporte les applaudissements.

Nous verrons, j'espère, un de ces jours Mlle Groots à Paris. Je sais qu'on lui conseille d'y venir. Souhaitons qu'elle se laisse tenter.

Je dus quitter Déborah et *Phèdre* pour courir à la gare : je partais pour la Haye, où j'arrivai la nuit.

Une nuit noire. Vent et bruine. Un vent sans force, mourant et froid. Je ne sais pourquoi la Haye me parut si obscure ; c'est que je traversai d'abord des quartiers peut-être inhabités, en

tout cas sans boutiques. J'allais le long de quais solitaires, de canaux sans barques. Dans des lointains seulement une lanterne tremblait. Déjà le crépuscule, au sortir d'une après-midi tout en clarté, dans la beauté des choses de l'art, m'avait serré le cœur. — Oh ! les crépuscules de Hollande !... Quand les nuées, les brumes, s'amoncellent, — le jour morne, livide, commence à deux heures. Tous ces canaux, entrevus par la vitre du wagon, ont l'air d'affluents du Styx. L'âme désolée y voltige, en se lamentant, avec les oiseaux noirs que fait à tout instant s'envoler par bandes le train sonore et fumant.

À l'hôtel, je demandai un guide. On m'amena un personnage trop bien mis, et tellement plein de courtoisie que j'eusse été tenté de lui faire des excuses s'il m'avait marché sur le pied. Ce monsieur me fut présenté cérémonieusement. Nous nous saluâmes.

Je lui expliquai ce que j'attendais de lui. En voiture on ne voit rien. Je le préférerais à un fiacre, et désirais me rendre *Binnensingel*, 42. Ce gentilhomme me salua, m'assura qu'il m'était parfaitement acquis, me pria de le suivre, et nous sortîmes. Il me conduisit avec assurance sur un quai désert, noir, silencieux, s'arrêta devant une porte, me salua et me dit : « C'est là ». Non sans timidité, je lui fis observer que nous étions devant un 31 et que je cherchais un 42. Il me salua, m'assura que mon observation lui semblait d'une justesse absolue, et me pria de le suivre. Nous marchâmes encore, toujours. De temps à autre il s'arrêtait sur un quai, devant une porte, et me disait : « C'est là ! » ; la porte s'ouvrait ; des servantes parlaient, et nous reparitions !

Je n'invente rien, non, en vérité. Je n'oserais pas inventer un guide si invraisemblable. Les dieux vous gardent de ses pareils !

« Pourquoi n'avez-vous pas un *Guide* sur vous ? — Je suis guide moi-même. — On me l'a dit ; mais un livre pour vous

guider vous-même ? — J'en ai un ; il est trop lourd ! »

Cette odyssée m'amusait pourtant, parce qu'elle nous fit pénétrer dans des cours, dans des boutiques, dans des arrière-magasins où je surprenais mille détails particuliers : les petites balances dont les plateaux (le mot plateau devient impropre) semblent des chaudrons ; les boîtes de cuivre, espacées et nettes, des boutiques d'épiciers qui rappellent nos pharmacies ; les batteurs de morue frappant à trois, en cadence, sur un billot, comme des forgerons, une seule morue sèche qui se dépouille, s'ouvre et s'aplatit sous le marteau : ici un Teniers, là un Rembrandt en nature.

À la fin, mon guide accepta de se laisser guider par un pâtissier, et nous arrivâmes au point cherché. Au seuil de la maison, je saluai sa Seigneurie ; nous nous saluâmes. Je lui dis qu'elle trouverait à l'hôtel ce que je crus devoir appeler ses « honoraires » et lui donnai un éternel adieu. La porte se referma sur mon très courtois compagnon et sur l'obscurité désolante. Il n'aura jamais pu s'y retrouver ! Je n'ai plus eu de ses nouvelles.

Une servante m'introduisit. Le corridor étroit et blanc, sur lequel donnent les diverses portes (les maisons hollandaises sont toutes à peu près construites sur le même plan), me mena au salon, où le maître du lieu, son fils et sa femme causaient sous la lampe.

On apporta les cigares ; on parla des guides, de la nuit si noire, de M^{lle} Groots, de l'art dramatique et de la peinture, des Rembrandt que je devais voir le lendemain, de la poésie hollandaise, qui a ses chefs-d'œuvre et dont j'essayerai de rendre quelque chose en vers français. Le poêle répandait une douce chaleur. Le samowar faisait son susurrement familier, et le thé fut notre compagnon jusqu'à l'heure de dormir.

V

LA HAYE — SCHEVENINGUE

15 décembre 1878.

J'avais vu *la Ronde de nuit* à Amsterdam ; je vis à La Haye *la Leçon d'anatomie*¹². Ce dernier tableau a une beauté double, deux lumières : celle du rayon qui vient frapper les visages, celle de l'âme qui en rayonne. Le professeur, tranquille et la main assurée ; les disciples attentifs, ont des regards d'une profondeur, d'une vie, d'une humanité extraordinaires. Ils disent tout, ils pensent à tout. ILS PENSENT. Le contraste est frappant avec ce cadavre, sujet de leur étude. La vie, la mort, tout est là, et la fermeté de l'homme à les approfondir. C'est le génie du peintre exprimant le *génie* universel. Toutes les hautes idées viennent au spectateur, la fierté d'être, le courage et la patience ; tout cela se dégage de cette peinture simple, magistrale, d'une irréprochable composition, et qui se trouve enfermer le sublime comme un vase de forme parfaite porte une flamme sacrée. « Salut, maître ! » Et j'ôtai mon chapeau. Notre ami Henner m'avait dit à mon départ de Paris : « Vous saluerez pour moi Rembrandt et Van Dyck. » Et je le faisais, à la lettre, avec le geste, en méridional.

Un gardien, vieux, son ruban de soie jaune et vert autour du cou, s'approcha.

¹² *La Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, peinture à l'huile sur toile, 1632. Célèbre portrait de groupe peint par Rembrandt où le professeur Nicolaes Tulp effectue la dissection d'un bras.

« Excusez-moi, monsieur ; pourquoi avez-vous ôté votre chapeau ?

— J'ai salué Rembrandt.

— Oh ! fit le vieux gardien, j'ai vu aussi un Anglais saluer ainsi notre grand homme. Que cela est touchant ! »

C'était mon tour d'être touché.

L'excellent homme passe son temps, quand les salles sont vides de visiteurs, à dessiner. Il copie les chefs-d'œuvre sur son album, qu'il tira de sa poche. Il m'y fit voir *la Jeune Ménagère* de Gérard Dou¹³. « Elle me désespère, monsieur ! » Et m'entraînant devant l'original, il m'offrit une loupe. — « Regardez, dit-il. » Je regardai. — « Quels yeux ! » poursuivait le gardien enthousiasmé, debout derrière moi, « quels yeux ! La loupe y montre un fini plus parfait ; ils vivent. C'est un vrai regard ! » Je reconnus, en effet, purs et vivants, les yeux hollandais, perles d'eau, lumière nageante, paix limpide. « On admire les autres tableaux, on aime celui-ci, » disait le gardien, et je n'ai pas cherché d'autre critique.

Je vis près de là le *Siméon* de Rembrandt¹⁴, si grand dans un petit cadre. Toujours un rayon qui entre dans un intérieur d'ombre ; un rayon perçant la brume obscure ; c'est-à-dire toute la Hollande, c'est-à-dire tout Rembrandt.

Le Siméon ! Une nef ténébreuse où se perdent des groupes entrevus. Au milieu, le groupe principal éclairé par un resplendissement sublime. Là encore, la lumière est à la fois reçue et

¹³ Gérard Dou [Gerrit Dou ou Dow], né à Leyde le 7 avril 1613 et décédé le 9 février 1675. Artiste-peintre, spécialiste de la miniature. Son tableau *La Jeune ménagère* (ca 1660), huile sur bois, est aujourd'hui conservé à la Gemäldegalerie à Berlin.

¹⁴ *Siméon au Temple*, huile sur toile, dernier tableau peint par Rembrandt et trouvé inachevé sur le chevalet de son atelier lors de sa mort en 1669.

renvoyée. Aussi je ne comprends point certaines critiques. On a trouvé froide l'attitude de la Vierge et sans grâce la figure de l'Enfant. Il s'agit bien de cela ! Nous devons perdre de vue les traits et l'expression de l'un et de l'autre, précisément parce que le centre idéal du tableau, c'est cette lumière qui rayonne de l'Enfant et qui enveloppe la mère. La lumière, c'est leur expression divine et celle, par excellence, de la peinture.

Je vis Ruysdaël, cette vue de Haarlem à l'horizon¹⁵, une toile minuscule dans laquelle tiennent des lieues de prés. On regarde, et l'on se sent pris de lassitude ; on se croit piéton dans la plaine. Oh ! arriverai-je jamais là-bas, à la ville, au gîte ?...

Quoi encore ? Eh ! tout, pas à pas, Rubens, Paul Potter, Van Dyck et Murillo. Dans la galerie des portraits, j'ai pris plaisir à considérer pour lui-même l'amiral Ruyter, un de la race des Jean-Bart, des Suffren, des Puget et des Corneille. Oh ! la large face puissante ! Voilà un homme, comme disait Napoléon, parlant de Goethe.

Plusieurs personnes entrèrent dans le Musée. C'était l'oncle du roi de Hollande, avec des dames, accompagnant le duc de Mecklembourg. Je l'appris dehors, ayant rencontré les voitures de la cour. On me dit que la *Maison d'Orange* serait close une heure plus tard pour la visite du duc. J'y courus. Merveilleuses tentures, présent de l'empereur de Chine. Une salle qui est un dédale de peintures achevées. Il faudrait y habiter pour bien voir.

La route qui mène à la Maison d'Orange est charmante. Parc clos et peuplé de biches qui errent sur les pelouses ondoyantes ; arbres élancés, ruisseaux traversés par des ponts légers. L'été, que cela doit être admirable !

¹⁵ Jacob van Ruisdael, né à Haarlem vers 1628 et décédé à Amsterdam le 10 mars 1682, peintre et graveur, est considéré comme le peintre paysagiste néerlandais le plus réputé.

Le bois de La Haye est célèbre dans le monde. Ce n'est pas le bois de Boulogne, comme on l'a dit ; c'est un morceau de Fontainebleau.

La voiture m'emporta, à travers les arbres et les maisons de plaisance, vers Scheveningue..., je n'avais jamais vu la mer du Nord.

Nous sortons des arbres. Nous entrons dans le village spacieux. Les maisons sont basses. Un vent de mer vient à notre rencontre. La voie est large, courbe au-devant de nous.

Au bout, un monticule jaune, fade, morne. Cela fait rêver à quelque tumulus de champ de bataille. Du sable, du sable ; les dunes ! La mer jette un désert montueux sur les bords de la plate Hollande. Ce sol des dunes, c'est un flot de sable, encore mobile au vent comme l'eau qui l'entassa là. On y plante des joncs dont les racines l'affermissent, l'empêchent de voler avec l'ouragan. Des corbeaux par centaines sèment de taches noires ces monticules funèbres. Un ciel terne se voûte au-dessus de ces vastes tertres.... Entre deux mamelons, la mer ! grise, terreuse, chargée de matériaux pour de nouvelles dunes qu'elle lance au rivage ; la mer houleuse, bombée, affaissée, çà et là arrachée en lambeaux d'écume par l'âpre vent, la mer couleur du ciel terreux, et c'est l'heure où elle monte. À l'horizon, rien ; des vagues. Sur la plage, déjà prise par le flot, d'épais, lourds navires de pêcheurs se soulèvent, penchent, s'immobilisent encore, à demi ensablés, pour se mouvoir tout à l'heure de nouveau à la grosse lame. On dirait les soubresauts d'agonie de cétacés gigantesques. Les oiseaux de tempête passent en gémissant. Deux de ces navires, en mauvais état, n'iront pas à la mer aujourd'hui ; ils sont plats et posés sur des rouleaux. Vingt chevaux attelés, excités par le fouet et les cris haletants, les tirent vers l'intérieur, pour les dérober à la mer — qui monte, les suit et vient lécher féroce la carène. Les hommes crient, les

chevaux tirent enlisés. Vite ! la mer gagne ! Les oiseaux tournoient. Vite, vite, en avant ! La mer retentissante rugit...

Et sur les vagues j'aperçois toute une cargaison de chaussures, une flottille de sabots perdus. D'où viennent-ils ? Je ne sais. Cela éveille une idée d'inondation, de paysans noyés par villages.

Oh ! grande, grande mer ! Rembrandt m'a donné la fierté d'être homme ; la mer en donne le souci et l'épouvante. Les questions terribles se posent. On interroge comme les prophètes. On se dit involontairement : « Pourquoi ? Comment ? Où vais-je ? Que dit le vent ? Que dis-tu, mer ? » Et selon le mot de Henri Heine, le vent continue à souffler, la mer à retentir... et un sot attend une réponse.

À Scheveningue¹⁶, voici ce qu'on me raconte. Quelques jours auparavant, un vaisseau s'est perdu en vue de la plage. La mer, après l'avoir longtemps ballotté, s'est levée, l'a recouvert et l'a englouti ; puis, sous l'eau, il a trouvé l'ouragan de sable, et le fond de la mer, à son tour, l'a recouvert et englouti ! À peine noyé, le navire a été enseveli, avec son équipage, dans un désert de sable, par-dessus lequel il y a l'Océan.

¹⁶ Scheveningen.

VI

ROTTERDAM

20 décembre 1878.

J'ai vu plusieurs villages hollandais ; ils éveillent l'idée des habitations rustiques d'un parc seigneurial. La propreté hollandaise, qui est une nécessité de climat, — car l'humidité aurait tôt fait de ternir toute chose et de faire naître, sur les métaux et les bois, mille efflorescences malades, — cette propreté arrive à ennoblir singulièrement les rues, les maisons, l'aspect général de la Hollande. Une mesure a l'air d'un retrait princier ; le cuivre y devient or et la vitre diamant. Les rues des villages sont des façons d'avenues ; les arbres avec soin y sont taillés en écran devant les plus humbles fenêtres, et j'ai ouvert la porte d'une étable où des vaches rumaient sur une litière aussi pure que les moissons.

« Tiens ! une noce ! dit un de mes compagnons.

— Où cela ?

— Voyez ce drapeau qui domine ce toit, la hampe surmontée d'un bouquet. C'est l'habitation d'un marié ou d'une mariée. Il doit y avoir quelque part, dans le village, une autre maison pavoisée de même. »

En effet, nous aperçûmes bientôt, au-dessus d'une autre chaumière, le drapeau néerlandais, bleu, blanc, rouge, tricolore transversalement, flottant au haut d'une perche, et au bout de la hampe le bouquet consacré, épanoui sur le ciel pâle, comme une grande seule fleur.

Une charrette passa. Pour la forme on eût dit une barque plate posée sur un char. Elle était sculptée et peinte. C'est la charrette du paysan hollandais. On dirait une fantaisie de gentilhomme campagnard. Les paysans y font voyager légumes et porcs.

Dans les églises de village, les aumônières en forme de filet à papillon avec un long manche, sont munies d'une sonnette à l'extrémité du sac. — « Pourquoi ? » — « Pour éveiller, me répondit-on, les paysans qui dorment au prêche. » Je l'ai cru.

C'est peut-être à Rotterdam que j'ai le mieux compris la beauté des grandes eaux intérieures, des canaux au centre des villes, des vaisseaux à l'ancre sur des places publiques d'eau, debout, immobiles, ailes fermées, captifs dans le cadre des quais, pressés les uns contre les autres, se racontant, dans le murmure de la brise, les souvenirs de la traversée, des tempêtes, des pêches et des trafics lointains, au milieu du va-et-vient des passants, dans un cercle de petites boutiques où le Hollandais sédentaire les a espérés durant des années.

Beaucoup de rues des villes hollandaises sont des digues ; telle, à Rotterdam, la rue Haute. Le Rotterdam nouveau est entre cette rue et la Meuse. Le fleuve vaincu recule toujours. À la marée haute, il s'élève à trois mètres au-dessus du niveau habituel. Qu'importe ? La nouvelle ville protège l'ancienne qui, basse, pourrait être facilement inondée.

À chaque instant, quand on vague par la ville, il faut passer un pont. Parfois il se divise et se soulève juste au moment où vous pensiez traverser ; sur ce point, la circulation est interrompue, et cent personnes suspendent leur course, saluant au passage un navire qui longe les rues. Ceux du plus fort tonnage peuvent pénétrer au cœur de la ville, devant les entrepôts.

Des ponts étonnants qui traversent la Meuse à Rotterdam, quel horizon d'eau et de ciel ! Les ouvrages des hommes m'y

apparaissent avec une majesté extraordinaire. Et la poupe noire d'ombre des navires, l'avant tourné vers le large, roux par lui-même et doré du couchant qui illumine tout le ciel et toute l'eau, cela fait rêver d'un départ glorieux pour l'infini.

Malgré la séduction d'un tel embarquement, je montai un matin dans le wagon qui m'emmena tout simplement à Dordrecht où j'allais fêter la Saint-Nicolas.

VII

LA SAINT-NICOLAS

20 décembre 1878.

Je revis avec satisfaction mon Dordrecht. J'aperçus d'un cœur joyeux ses jardins potagers, ses moulins en activité, scieries, conducteurs d'eau ou broyeurs de grains, et les mille toits si allègrement rouges de ses maisons.

La Saint-Nicolas¹⁷ est la fête des enfants hollandais. Saint Nicolas apporte les cadeaux ou les verges ; il est le bon magicien et le Croquemitaine.

Les bébés ne prononcent son nom qu'avec passion ; les grandes personnes aussi, qui échangent des cadeaux anonymes dont il faut deviner le donateur. De là mille méprises.

Le soir de la Saint-Nicolas, les enfants impatients ne dînent pas tranquilles. Les oreilles au guet cherchent à surprendre un pas dans la rue, un frémissement de sonnette, un frôlement qui annoncent l'entrée de saint Nicolas !

Je sais telle petite fille qui l'attendait, l'appelait, qui en reçut bien des poupées, et qui pâlistait à l'idée de le voir en personne.

Chut ! on a sonné. En effet. Et l'on court. On ouvre. Qui est-ce ? — Un personnage en manteau, en capuchon, qui remet une boîte et s'enfuit... Voyons vite ! que d'enveloppes ! Au bout du compte, — vingt papiers dépliés, — on trouve un rien, une attrape, ou un beau présent.

¹⁷ En néerlandais, *Sinterklaas*. La fête a lieu aujourd'hui le 6 décembre mais les traditions ont varié au cours des siècles.

Je reçus divers envois de saint Nicolas, entre autres une cigale de carton qui se trouvait être une boîte et renfermait un fin trident d'argent dont le manche se termine en petit poisson. C'est un des mille jolis instruments de table que la Hollande se plaît et excelle à fabriquer... Mais une cigale ! en Hollande ! — Je me rappelai qu'un visiteur, la veille, m'avait fort interrogé sur l'insecte hellénique ; j'avais répondu sans rien prévoir de ses intentions ; et c'est d'après mes renseignements que saint Nicolas m'envoyait un portrait de cigale, — fort ressemblant, ma foi.

Souvent, en guise d'adresse, le paquet anonyme ne porte rien que deux lettres initiales fabriquées par le pâtissier ; de quoi rendre les petits enfants gourmands de l'alphabet.

Il arrive enfin que saint Nicolas fait une apparition éclatante. Un ami, un voisin, un père se déguise. Il prend la longue barbe grise et le bâton voyageur, les cadeaux sous le bras. Il entre. Les enfants ouvrent de grands yeux stupéfaits, se serrent contre la mère. Les plus poltrons ne pleurent pas. Le saisissement est le maître.

« Je suis saint Nicolas. Je viens porter ce paquet de verges à ce méchant enfant... ces bonbons pour tout le monde ! »

Et gravement, saint Nicolas jette par poignées une pluie de dragées. Plus de terreur. Les enfants roulent les uns sur les autres, se disputant les friandises ; et le grand saint disparaît, pour rentrer tout à l'heure sous sa forme de personne naturelle.

J'ai vu les enfants pauvres de Dordrecht se disputer ainsi les bonbons de la Saint-Nicolas.

Dans une salle aux vastes fenêtres, à la porte vitrée donnant sur les quais, et par laquelle on voyait les bateaux passant, une troupe d'enfants, filles et garçons, était rassemblée, ceux qui dans l'année ont le mieux suivi l'école.

D'élégantes jeunes filles, — qui ont pour ce moment revêtu le haut tablier à plastron, — à mesure qu'on appelle les enfants, leur préparent un paquet ainsi composé : un costume complet, un petit pain blanc et un jouet dont la valeur est en rapport avec le degré de sagesse de l'enfant sage.

Les parents, autrefois reçus à ces fêtes, étaient trop bruyants, point sages du tout ; aussi n'y peuvent-ils plus assister. Et, tenez, regardez là-bas, derrière la vitre de la porte, sur le fond de ciel et de bateaux, cette haie de gens qui attendent. Voyez cette figure de femme collée à la vitre. La pauvrese semble à la porte du paradis et elle y plonge un regard de joie à vous arracher des larmes. C'est qu'en ce moment sa fillette, pour n'avoir jamais manqué l'école, reçoit sa récompense : une belle robe, le petit pain blanc (dont on ne mange jamais dans la chaumière) et un jouet !

Ah ! ce jouet ! qu'il m'a touché ! — Une grande voiture dans laquelle on avait mis le pain et la belle robe, et que l'enfant traînait vers la porte où l'attendait sa mère. Un si beau jouet à une si pauvre enfant, quelle délicatesse de charité ! quelle ruse affectueuse pour attirer l'écolière à l'école. On ne lui dit pas : « Tu es pauvre ; tu es condamnée aux cadeaux utiles ! » Non, certes, on lui dit : « Tu as été sage ; amuse-toi ! » — La mère riait à la belle robe, mais l'enfant ne voyait que la belle voiture, et la tirant toujours, marchant à reculons pour l'admirer, elle disparut par la porte vitrée, au milieu des joyeuses commères dont le groupe en rumeur s'agitait sur le ciel clair, au-dessous des voiles errantes des navires.

VIII

LUCTOR ET EMERGO¹⁸

20 décembre 1878.

Le lendemain je roulais vers Middelburg¹⁹, par cette superbe voie ferrée posée sur une digue ; un chemin de fer jeté sur un archipel.

Je traversai en moins d'une heure un coup de neige et un coup de soleil du soir dont l'impression fut bien singulière et vive.

J'étais en Zélande.

Aux deux côtés du visage des paysannes, je revis ces sortes de tire-bouchons d'or (auxquels elles suspendent parfois tout un arsenal de breloques), spirales à bout aigu, et destinées sans doute à les garder du baiser des kermesses. Ces parures en Zélande sont plus petites qu'aux environs de Dordrecht. Ailleurs, les ornements de coiffure sont d'autre forme. Ainsi à Scheveningue on dirait de petits drapeaux de métal ; à Amsterdam ce sont de grandes coques polies qui cuirassent la tête.

Et bien d'autres détails me seraient agréables à raconter, mais je n'ai pas la prétention de faire un tableau de la Hollande ; j'écris seulement une série de tableaux hollandais, au hasard

¹⁸ « Je lutte et j'émerge des eaux », devise de la Zélande, province du sud de la Hollande.

¹⁹ Middelburg, chef-lieu de la province de Zélande.

de l'occasion, fuyant volontiers les sujets qui sont la proie facile de tout le monde.

Hals ou le vieil Érasme²⁰, combien de noms illustres je n'ai pas même cités ! Je n'ai pas raconté non plus ma visite aux cigognes de la Haye entretenues aux frais de la ville, qui a la cigogne dans ses armes. Elles sont là errantes à travers le marché au poisson, un peu rêveuses, regrettant les cigognes libres parties, un matin d'hiver, en bande, vers l'horizon !...

Et tenez, voici qu'au sujet le moins important de ceux auxquels je n'ai point touché, volontiers je donnerais la plus grande place.

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir ainsi obéi à ma seule fantaisie ; pour moi, je voudrais surtout que ces notes de voyage fussent plus étendues : cela serait sans doute la marque d'une plus longue visite en Hollande.

Je n'ai fait que traverser le pays, — sans voir Haarlem, Utrecht, Delft, ni le Helder, — prenant, où je me trouvais, la fleur des choses. Puisse le lecteur trouver un parfum encore entre les pages de l'album où j'ai voulu la conserver.

Plein de regrets, je dus songer au retour, et après un dernier coup d'œil à la mer, un dernier regard à ce lion de Zélande qui nage si fièrement, — tête haute, au-dessus des flots, — avec la devise : LUCTOR ET EMERGO, je partis vers Paris emportant dans ma tête une impression de vie calme et normale, de menue patience et de simple grandeur.

²⁰ Frans Hals, né ca 1580-83, décédé à Haarlem le 26 août 1666, un des principaux peintres hollandais, grand maître du portrait. — Didier Érasme ou Érasme de Rotterdam, né à Rotterdam en octobre 1466-69, décédé à Bâle (Suisse) le 12 juillet 1536. Homme d'Église et théologien, il a laissé de nombreux essais et traités relatifs aux préoccupations de son époque. Il est considéré comme « le prince des humanistes ».

Quel peuple, celui qui, si petit, a maintenu ! Canaux, pilotis, digues ; villes et villages par--dessus. JE MAINTIENDRAI²¹, dit fièrement ce peuple héroïque. La mer l'assaille ; il lui construit des falaises artificielles : « *Tu n'iras pas plus loin !* » Mieux encore, il lui dit : « Recule ! » et demain il desséchera le Zuyder-zée. Les fleuves débordent : il charge le vent de les renvoyer dans leur lit ou dans les canaux, — et le vent obéit ; et le moulin tourne, fouettant l'eau plus utilement que Xerxès. L'eau insiste, pénètre en brouillard, tombe en pluie, ternit et salit : ils font frotter et vernir sans repos. La plaine est monotone, triste ; la plage morne, l'horizon effrayant : ils se créent des intérieurs bien clos, bien blancs, pleins de confort et de joie. Un rayon perce-t-il la brume : ils inventent le clair-obscur et donnent au monde Rembrandt. Leur langue est peu répandue : ils en parlent trois couramment. Leur territoire est trop petit : ils ont les Indes, et vivent en bateau, sur l'immensité même, sur cette eau qui était pour les submerger, et dont ils ont fait le moyen, la raison d'être, l'esclave, la défense et la gloire de leur nation.

²¹ Devise du royaume des Pays-Bas depuis 1815, reprise de Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau qui mena son pays à l'indépendance après en avoir chassé les Espagnols.

SECONDE PARTIE

I

LE SOLEIL D'ARGENT

À M. C.-L. Hartogh ²²

11 décembre 1878,

C'est le soleil d'argent, celui de la Hollande ;
Votre soleil du Nord, qui, du haut d'un ciel frais,
Épand ses clairs rayons sur la neige et la lande,
Et sur la brume pâle accrochée aux forêts.

Votre soleil d'argent à la lumière grise
Mûrit de blancs épis et des fleurs de houblons,
Et pose sur les fronts d'une candeur exquise
Une cendre légère avec des cheveux blonds.

Il est calme et discret ; une éternelle aurore,
Vierge blanche, écartant les nuages neigeux,
Pure et timide enfant que sa pudeur décore
Et qui ne connaît pas la grâce de ses jeux.

Soleil d'argent, soleil des longs amours sans fièvre,
Il luit pour vous donner le bien de la clarté,

²² Plusieurs dédicataires des poèmes de la seconde partie me sont restés inconnus. Il s'agit généralement de personnes ayant reçu ou hébergé Jean Aicard durant son séjour, ou ayant organisé ses séances littéraires.

Et non pour mettre au cœur, non plus que sur la lèvre,
Le mal des désirs fous et de la puberté.

Il revêt de reflets pareils à des cuirasses
Les rondeurs des bateaux, des arbres, des moulins ;
D'un réseau transparent couvre les plaines grasses,
Et surnage sans plis sur les canaux trop pleins ;

Sur les canaux polis, plats, froids comme des lames,
Qui traversent les prés animés de bétail,
Votre soleil d'argent, calme et doux, parle aux âmes
D'un bonheur régulier dans la paix du travail.

Il rit au laboureur dont l'attelage double
Tire un soc qui reluit dans les luisants sillons ;
Il rit dans le brouillard humide où rien ne trouble
Les hérons assoupis debout sur leurs pieds longs.

Oh ! le soleil d'argent ! qu'il est gai sur la Meuse !
Sur la Meuse et l'Escaut au flanc des bons voiliers !
Il paillette ton voile, ô Zélande brumeuse ;
Il fait un blanc tapis aux seuils hospitaliers.

Sous la vitre, parmi la nue en mousseline,
Quand tu parais, tranquille et blanc, soir ou matin,
La voix des carillons, musique cristalline,
Semble ta voix divine, ô soleil argentin !

Et loin de réchauffer le fleuve ou la rivière,
Dans leur tranquille cours baignant et reflété,
Tu remplis de fraîcheur ton urne et ta lumière,
L'urne d'argent d'où sort ta source de clarté.

II

LA ZÉLANDE

À MM. Jac de Kanter et P.-L. de Bruyne

10 décembre 1878.

Le train court à travers l'eau, la brume et la lande,
Sautant d'une île à l'autre en ébranlant les ponts ;
Le jour baisse et soudain nous nous enveloppons
De vent, de neige, et c'est l'hiver et la Zélande.

Le wagon sans lumière est triste, et le dehors
Plus triste à chaque instant de neige et de rafales ;
Les prés et les canaux se font voilés et pâles...
L'air même est un linceul flottant. Je songe aux morts.

La neige, sous un vent plein d'aigreur qui la pousse,
S'envole horizontale, et mes yeux ne voient plus,
Si ce n'est à deux pas, au versant du talus,
Un mouton qui s'effare, oublieux de la mousse.

Et l'ouragan de neige, horizontal et froid,
Fuit, toujours épaissi sous l'âpre et rude bise...
Où courons-nous, chassés par la vitesse acquise,
Dans quel morne océan nous engouffrer tout droit ?

Au dehors la terreur ; ma vitre n'est qu'un voile ;
 Mais mon cigare rouge heureusement me luit
 Comme au Petit-Poucet le feu qui l'a conduit...
 Ô le feu consolant, lueur, chimère, étoile !

Tout à coup, comme on sort des lisières d'un bois,
 Voilà que nous sortons de la neige oubliée ;
 Ici, pas un flocon ; j'ai l'âme émerveillée ;
 Salut, oiseaux, prés verts, soleil que je revois !

Ô Rembrandt, ô Ruysdaël ! voilà votre lumière !
 Les arbres sont légers, le soleil est d'argent,
 Et les rayons du soir, dans les canaux nageant,
 Reflètent les moulins, les bateaux, la chaumière.

Il cuirasse de feux, ce soleil argenté,
 Tout ce qui lui présente une surface ronde ;
 Et dans les fins clochers au loin doublés par l'onde,
 Chantent les carillons gais comme un pur matin.

III

LA MER DU NORD

À M.M. A.-C. et J.-L. Wertheim

Scheveningue, 25 novembre 1878.

Pour la première fois, mer du Nord, eau livide,
 J'ai senti ton rivage enfoncer sous mes pas...
 Oh ! comme ils ont crié dans mon cœur plein de vide,
 Tes flots, troupeau damné qui hurle et tord ses bras !

Je t'ai vue irritée ; et ta dune mouvante,
 Où vingt chevaux tiraient deux barques à l'abri,
 Semblait sous le vent froid tournoyer d'épouvante,
 Et sable, homme et corbeaux, tout fuyait dans un cri !

Ô mer couleur de tombe, ô flots couleur de terre,
 Désert fluide et lourd comme le plomb fondu,
 Toi que rien ne fait taire et qui peux faire taire,
 Que veux-tu de ce cœur dans ta grandeur perdu !

Pourquoi nous attirer, homme, barques et dune ?
 Pourquoi nous repousser loin de toi tour à tour ?
 Que veut de nous ta plainte, ô sinistre importune ?
 Es-tu l'Esprit de Dieu ? n'es-tu rien que l'amour !...

... Et pourtant je te cherche, immensité sublime !
 Linceul aux plis d'horreur, déchiré par les vents,
 Où j'entrevois des morts tout pâles de l'abîme
 Et si désespérés qu'on dirait des vivants !

IV

LES DUNES

À MM. Van der Noordaa et E.-F. Van Vloten

4 janvier 1879.

La mer aux vastes cris en gémissant travaille,
Et construit sur le bord ces grands tertres, pareils
Aux tombeaux d'un désert qui fut champ de bataille :
La dune, œuvre sans fin des vagues sans sommeils !

Sur ses flexibles reins, l'Océan vert charrie
Du sable à flots massifs ; puis, par monceaux mouvants
L'entasse sur la plage où la mouette crie ;
Puis repart, poursuivi par la fureur des vents !

Et parfois, sous la nue effroyable qui crève,
Et sous le fouet d'éclairs des cieux incendiés,
On a vu des bateaux, là, devant cette grève,
Sombrer dans la mer glauque avec deux cents noyés

Et l'on a su que là le fond de l'eau profonde,
Le sable, autre océan, tourmenté par les eaux,
À son tour entr'ouvert, fluide comme l'onde,
Sépulcre sous la mer, engloutit les vaisseaux !

... L'âme de l'ouvrier passe dans ses ouvrages,
Et l'Océan construit les dunes sur ses bords
Avec ce sable horrible où dorment des naufrages,
En forme de tombeaux pour que l'on pense aux morts.

V

L'HEURE MORNE

À M. Arnold Ising.

20 décembre 1878.

Rien n'est encore obscur ; déjà, plus rien n'est clair.
Aussi fatalement que l'angoisse d'un rêve,
Tandis que le flux monte et dévore la grève,
L'heure morne s'en vient vers nous comme la mer !

Regardez l'horizon froid et crépusculaire ;
On ne sait de quel point vient le flot de la nuit !
Où donc est l'Occident ? l'ombre pâle, sans bruit,
Monte comme la mer qui monte avec colère.

Où donc est l'Orient ? de quel point d'horizon
Nous reviendront demain la lumière et la joie ?
L'ombre est une marée où mon âme se noie ;
Le deuil du crépuscule envahit la maison.

Par la fenêtre close et sous la vitre blême
Je vois de grands oiseaux noirs et silencieux
Qui sur la mer blafarde et sous les tristes cieux
Vaguent, esprits de mort échappés de moi-même.

Ce n'est pourtant pas l'heure où le soleil s'endort ;
Il est là quelque part baissant sous les nuées...

Ah ! les âmes se font vides et dénuées,
Quand la nuit n'est pas née encor, ni le jour mort.

L'heure trouble m'assaille et le néant m'opprime ;
Je sens venir en moi le mystère montant ;
Ainsi, trop loin du bord qu'elle entrevoit pourtant,
Dans l'orage et le flux une barque en détresse.

Qu'elle est longue, cette heure, aux régions du Nord !
Bien avant d'expirer la lumière est ternie ;
Le soir furtif lui fait une lente agonie,
Et longtemps remplit l'air de présages de morts !

Vienne du moins la nuit dérober l'étendue !
Mais non ; le crépuscule a creusé les lointains ;
Les flots sont plus profonds, les périls plus certains,
Et j'ai l'effroi croissant de la barque perdue !

Double, ô double Océan ! quelle terreur me suit ?
La mer monte en criant, folle et désespérée !
Est-ce que c'est la nuit qui pleure, ou la marée ?
Est-ce que c'est le flot qui nous couvre de nuit ?

... S'il ne reculait plus ! Si, noyant les campagnes
Jusqu'aux monts, aux pays les mieux aimés du jour,
Le déluge de l'ombre allait avoir son tour ?...
Nuit montante et marée ! ô sinistres compagnes !

Et, voyageur plus seul, plus perdu qu'un banni,
Par degrés seulement je me sentis renaître
Quand je vis ma lumière et, devant la fenêtre,
Mon léger rideau blanc me cacher l'infini.

VI

L'INTÉRIEUR

À M. Jan ten Brink

11 décembre 1878.

Le vent hurle dans la lande
Et, bouleversant les eaux,
Il en chasse les oiseaux,
Et tord l'herbe et les roseaux !...
Que la plaine est triste et grande !
Que les hommes sont petits !...
Vite, compagnon, bâtis
Ma hutte sur pilotis.

L'oiseau de tempête, en bande,
Seul, sur les canaux gonflés,
Pousse des cris désolés...
L'eau couvre les jeunes blés...
Que la mer est triste et grande,
Et que les hivers sont froids !
Vite, compagnon, du bois !...
C'est bien. Je fume et je bois.

L'enfant dort-il, mon aimée ?
A-t-il pris le bon thé chaud ?...
Quand l'hiver parle si haut,
C'est du skiedam * qu'il me faut !...
Que ma hutte est bien fermée !
— Et maintenant, frappe fort :
On n'ouvre pas, vent, du Nord !
— Couchons-nous... Le petit dort.

[* Alcool de genièvre.

VII

IO VIVAT !

TOAST AUX ÉTUDIANTS DE LEYDE

10 décembre 1878.

Io vivat ! À la santé
De votre belle jeunesse !
On trouve l'amour dans l'ivresse,
L'oubli des maux et la gaité...

Io vivat ! À la santé.
De votre belle jeunesse !

Io vivat ! Toujours unis,
Le bon vin vous réjouisse !
Que l'ennemi vive ou périsse,
Buvez l'oubli des ennemis !

Io vivat ! Toujours unis,
Le bon vin vous réjouisse !

Io vivat ! Vins généreux,
Bons vins et bière fameuse !
L'Océan peut boire la Meuse,
Et les fleuves se boire entre eux...

Io vivat ! Vins généreux,
Bons vins et bière fameuse !

Io vivat ! L'ingénieur
Qui sait construire des digues !

Pour prix de ses longues fatigues
Qu'il boive longtemps du meilleur !
Io vivat ! L'ingénieur
Qui sait construire des digues !

Io vivat ! Vos grands bateaux,
Ventre rond, poupe dorée,
Qui domptent l'eau, vents et marée,
Pour rapporter ce vieux bordeaux !
Io vivat ! Vos grands bateaux,
Ventre rond, poupe dorée !

Io vivat ! En ses combats
Votre lion de Zélande,
Qui va nageant dans l'eau si grande
Le front si haut qu'il n'y boit pas !
Io vivat ! En ses combats
Votre lion de Zélande !

Io vivat ! À vos boissons
Mêlez toujours la pensée,
Et de main en main soit passée
La coupe pleine de chansons !
Io vivat ! À vos boissons
Mêlez toujours la pensée !

Io vivat ! Buvez en paix,
Vous qui buvez à la France !
Je bois la joie et l'espérance
Aux Étudiants hollandais !
Io vivat ! Buvez en paix,
Vous qui buvez à la France !

VIII

LES BATEAUX

À MM. O. Van Limburg Stirum,
L. Van den Berch, A.-J. Van der Heim,
J.-J. Henry et L.-A.-C. Gevers

11 décembre 1878.

La mer te les prend tous, ô tranquille Hollande,
Tes bateaux que l'on voit, flancs bombés et dorés,
Sur tes mille canaux passer à travers prés...
Elle te les prends tous, la mer sinistre et grande !

Ils passent dans les prés où broute le bétail ;
Le bœuf les suit de l'œil, son muflle à la barrière ;
Ils passent lentement, voile au vent, vent arrière,
Leur pilote qui fume assis au gouvernail.

Et leur proue est charnue et semble la poitrine
D'un taureau hollandais ou d'un cheval marin,
Et tels, silencieux, sur le canal serein,
Ils voguent fendant l'eau, la brume et la bruine.

Ils entrent dans la ville aux cent canaux profonds,
Et traversent, mirés aux vitres des boutiques,
Les marchés populeux et les places publiques...
Dordrecht et Rotterdam, Amsterdam, haut les ponts !

Rasant berges et quais, ils vont, cherchant la grève !
Leurs fins mâts pavoisés dépassent les maisons,
Et le moulin actif, sur tous les horizons,
Mêle sa voile étroite aux leurs qu'un vent soulève !

La mer ! la voilà donc qui devant eux s'étend,
Immense, grise, lourde et pleine de mystères !
Les marins sont partis pour regretter les terres
Et les lourds ponts levés que tout un peuple attend.

Et chassés par le vent qui vient de la patrie,
Ils la perdent de vue en songeant au retour ;
Heureux les bons marins qui reviendront un jour
Dans la maison paisible où la grand'mère prie !

Ils vont. L'océan large et terrible les prend
Et les dresse, houleux, sur son échine ronde
Pour les mieux rejeter dans les gouffres de l'onde !...
Au large ! aux Indes ! — Dieu !... que l'océan est grand !

Et la Hollande au loin, entre deux mers serrée,
Songe aux bateaux, du fond de ses intérieurs
Où le thé, la musique et les enfants rieurs
Couvrent de leur doux bruit les cris de la marée !

IX

MATELOT HOLLANDAIS

À M. H.-L.-F. Pisuisse

13 décembre 1878.

Mon beau navire à large proue,
Tu m'obéis comme un enfant,
Et le vent, grand bavard, s'enroue
À commander quand on défend.
Je gouverne assis sur la barre,
Dans les canaux, à travers prés ;
Les bœufs boivent aux flots moirés,
Et je fume, — pipe ou cigare, —
En regardant les flots moirés.

Je passe à travers les villages
Et les villes haussant leurs ponts,
Et j'aime à voir les blancs visages
De nos filles en clairs jupons ;
Plus d'une rit de bonne grâce,
Car les marins sont remarqués
Quand ils passent le long des quais...
Mais, Kathy, pour que l'on t'embrasse,
Il faudrait passer sur les quais.

Amsterdam est la capitale,
Le bon endroit des cabarets ;
Là, pour tout un soir je m'installe ;
On fume, on boit ; je me distrais.
Bière ou skiedam, cela dissipe ;
Et les filles dansent... Allons,
Grincez, messieurs les violons.
Et je fume, — cigare ou pipe, —
En écoutant les violons.

Un beau jour au grand mâât j'arbore
Le pavillon de Pays-Bas,
Transversalement tricolore...
On est riche, aux Indes, là-bas.
L'ouragan fait sauter la brume ;
Ah ! ce vent, violon d'enfer !
Nous dansons dans la haute mer ;
Mais moi, voyez-vous, quand je fume,
Je me moque bien de la mer !

X

LES HEURES

À M. Kleine

I

SONNERIE FRANÇAISE

La Haye, 24 novembre 1878.

102

Le fleuve du temps coule avec un grand silence
Et sans voix pour gémir de la fuite des jours,
Mais nous avons posé sur nos plus hautes tours
Des cloches d'où chaque heure en se plaignant s'élance.

La gaine de l'horloge où la mort se balance
Semble un étroit cercueil menaçant aux amours,
Et visant tous les points du cercle en ses retours,
L'aiguille a l'air d'un glaive ou d'une fine lance.

Ainsi, mortels au cœur de terreurs ulcéré,
Nous nous interdisons l'oubli tant désiré
Par la forme ou la voix prêtés au temps qui pleure ;

Et c'est triste d'ouïr le marteau sur l'airain
Dans vingt clochers frapper tour à tour la même heure
Qui nous fait plusieurs fois sentir un seul chagrin !

II

SONNERIE HOLLANDAISE

La Hollande parfois s'ennuie en plein hiver,
Quand la cigogne a fui vers les chaudes patries,
À voir, près des moulins, à travers les prairies,
Les voiles des bateaux passer, rêvant la mer !

Et les villes, sur l'eau, sous le ciel gris de fer,
Sont mornes, et les cœurs pleins de choses flétries,
Quand soudain l'heure éclate en vives sonneries,
Fleurs joyeuses du son qui s'effeuillent dans l'air.

Et le temps qui naguère était lourd et morose,
S'épanouit en bruits légers, couleur de rose,
Et chante comme avril, le beau mois souriant...

Oh ! voyez donc là-haut flotter, haut dans l'espace,
Dentelle voltigeante au gré du vent qui passe,
Les carillons brodés d'un éclat d'Orient !

103

XI

LA DERNIÈRE HEURE

À M. A.-G.-C. Van Duyl.

Rotterdam, 1^{er} décembre 1878.

Aux lueurs des flambeaux, en silence, cœur fort,
Le père, — il me l’a dit avec l’accent qui touche, —
Seul, pâle, était courbé sur la petite couche
Où l’enfant se mourait paisible, comme on dort.

Doux être ! il frémissait parfois, mais sans effort,
Comme l’oiseau blessé frissonne plus farouche ;
Blanche, l’âme au départ souriait sur sa bouche...
L’heure longue sonna. — Minuit. — L’enfant est mort.

Ils chantent, les clochers, gaîment dans ta patrie ;
Tes clochers hollandais n’ont pas pour sonnerie
Nos glas qui dans le ciel roulent comme des pleurs...

Minuit tinta longtemps, gai, varié, sonore,
Et l’heure de l’adieu chanta comme une aurore
Où volent des oiseaux et des âmes de fleurs !

XII

PORTRAIT

MADemoiselle Marie Van ***

Amsterdam, 30 novembre 1878.

À côté de sa mère au front lisse et tranquille,
Parmi trois jeunes sœurs et le frère écolier,
Dans le petit salon candide et familial,
Sur un quai d’Amsterdam et dans la vieille ville,

Elle habite. Elle est là, dans le paisible asile,
Gaie à causer, à rire, heureuse à travailler,
Et jusque sur le sein monte son tablier
Qui raconte au rêveur la vertu d’être utile.

Déjà serrant la taille, encor montant au cou...
— Pourquoi vous détourner et rougir tout à coup ? —
Ce tablier d’enfant promet la ménagère ;

Blanc visage, cheveux au calme et brun bandeau,
Et pour la soif d’amour d’un qui plaise à sa mère
Des yeux de source, frais, lumineux, des yeux d’eau.

XIII

LA COURONNE

À M. Charles Boissevain.

Rotterdam, 3 décembre 1878.

L'intérieur bien clos, bien chaud, clair, presque blanc,
Et le dîner s'achève, exquis, et scintillant
D'un éclat excessif de table hollandaise,
Et les fronts et les cœurs aussi rayonnent d'aise.
À ma gauche, nerveuse et fine, et ses grands yeux
Où l'art met sa splendeur, ses yeux grands, curieux,
Toujours quêtant le trait, et l'ombre et la lumière,
THÉRÈSE SCHWARTZE, un peintre, âme inquiète et fière
Ayant peur d'elle-même, et disant par orgueil :
« Je ne suis rien ! » avec ce regard dans cet œil !
— « Je songe... (ô notre chère artiste, il faut vous taire)
Au portrait simple et beau, d'un mâle caractère,
Que dans votre atelier j'admirais justement.
L'Art exige un cœur fort, un cœur de diamant,
Ô femme ! le dégoût passe, et l'on se relève.
Vous voyez l'Idéal... poursuivez votre rêve ! »

À ma droite, superbe, et ses cheveux tordus,
Noirs, — sur le dos, l'épaule et le col répandus ;
Son front de dix-huit ans aussi blanc que son âme,
Ses yeux de flamme et d'ombre, humides sous la flamme,
L'enfant dont le sourcil délicat, pour un rien
Se fronce d'un grand air, vraiment olympien,

Qui m'excite à parler avec plus de malice,
Cependant qu'à son tour la lèvre aussi se plisse ;
La jeune fille au nom qu'on ne doit pas savoir,
Qu'on admire et qu'on quitte à jamais — en un soir,
Mais à qui l'esprit garde un souvenir fidèle...
« Voilà, Thérèse Schwartz, un merveilleux modèle ! »

Enfin, entre le père et la mère charmés,
Voici les sept enfants du lieu, les bien-aimés ;
Tous (sauf trois beaux garçons, d'un âge respectable
Déjà) n'ont qu'au dessert pris leur place à la table ;
Or ces trois fils aînés sont maintenant debout,
Et c'est une guirlande ayant à chaque bout
Les plus petites fleurs, les dernières écloses,
Les plus frêles, les plus mignonnes, les plus roses ;
Et la mère et le père ont chacun près de soi,
L'une le roi régnant, l'autre le vice-roi !
Et les fillettes sont suaves, gorge nue,
Nœuds roses, cols brodés ; et — gauchement tenue,
La cuillère d'argent dans leurs petites mains
Semble un sceptre d'éclairs à dompter les humains !
Et tandis que leurs cris, leurs larmes et leur rire
Font un bruit si royal qu'on ne sait plus que dire,
Les trois garçons très fiers, vêtus de noir velours,
Ne disant pas un mot, me regardent toujours,
Avec des yeux profonds, surpris, pleins d'étincelles,
Et Van Dyck n'a pas fait de peintures si belles !

Ô table couronnée et joyeuse d'enfants !
Enfants, fronts couronnés, ô tyrans triomphants !
Talents qui seyez mieux au front qu'une couronne,
Beauté pure, Idéal ! royauté que Dieu donne,
Vous fîtes ce festin somptueux et charmant,
Et je vous porte envie à tous également.

XIV

SAINT NICOLAS

À M. Picard.

14 décembre 1878.

Il fait noir dehors ; il neige, il bruine ;
La bise de nuit tourmente les eaux.
Et saint Nicolas qui dans l'air chemine !...
— Comment dormiront en mer les vaisseaux
Et dans la forêt les pauvres oiseaux ? —
Et saint Nicolas, vieux comme grand-père,
Pourra-t-il porter, à travers les champs,
À mon sage enfant tout ce qu'il espère,
Et venir fouetter les enfants méchants ?
Il fait noir dehors ; il vente, il bruine.
À l'intérieur, il fait chaud, bien clair ;
Dans chaque maison l'on rit et l'on dîne ;
Mais comment feront les vaisseaux sur mer,
Et saint Nicolas qui chemine en l'air ?
Écoutez, c'est lui !... je crois que l'on sonne !
Les méchants enfants pâlisent encor ;
L'enfant sage ouvrit ; ce n'était personne
Que le vent de nuit dans le corridor.

Il fait noir dehors ; il neige, il bruine ;
Comment dormiront les oiseaux des bois ?

Et saint Nicolas, vieux, courbant l'échine,
Mes pauvres enfants, — je vous plains ! — je crois
Qu'il ne pourra pas venir cette fois !
Les méchants enfants font meilleur visage,
Mais la porte s'ouvre, et saint Nicolas :
— « J'apporte, un jouet pour toi qui fus sage ;
« Des verges pour vous qui ne l'êtes pas ! »

Il fait noir dehors ; il vente, il bruine...
— « L'enfant est méchant, mais l'enfant est mien ;
« Ne point pardonner de la part divine,
« Grand saint Nicolas, ce n'est pas très bien !
« Il est si joli, mon petit vaurien ! »
Leur mère ainsi parle, et la joie est grande,
Et le père, ôtant perruque et manteau,
Fait au plus méchant de toute la bande,
Mais au plus petit, le plus beau cadeau !

XV

À M. ESSENIUS GREEF QUI M'ENVOIE DES VERS ET UNE CIGALE

10 décembre 1878.

Mes vers lus, et l'auteur longtemps questionné ;
Et muni d'un croquis de ma main maladroite,
Que très innocemment je vous avais donné,
Vous m'envoyez des vers écrits sur une boîte...
J'ouvre, et je suis content, mais je suis étonné.

Vous avez de vos mains dessiné ma cigale,
Peinte de ses couleurs, bronze vert et blé d'or ;
Voilà bien sur son dos sa cuirasse inégale ;
Voici l'aile, les yeux ; qu'y manque-t-il encor ?
Elle ne chante pas, soit ; mais c'est qu'elle dort !

Le carton dessiné, découpé par vous-même,
Puis contourné, voilà l'insecte sur ses pieds,
Et vous avez trouvé ce joli stratagème,
Pour cacher un présent que vous me destiniez,
De me l'offrir ainsi sous des formes que j'aime ;

Et vous m'avez par-là, — je vous ai bien compris, —
Vous m'avez dit par-là dans un charmant langage,
Que j'ai sur votre sol, aux heures de ciel gris,
Rapsode du soleil qui vers le Nord s'engage,
Fait naître une cigale et chérir mon pays.

XVI

LE RAPSE

9 décembre 1878.

Ce que jadis faisait le rapsode de Grèce,
Je le fais aujourd'hui ;
Esprit plein de chimère et cœur plein de tendresse,
J'erre de ville en ville en chantant comme lui.

Il racontait Homère et je traduis Shakespeare ;
Homme antique ou français notre sort est pareil ;
Partout le rythme est beau : l'âme humaine y respire ;
Quel que soit le rayon, il nous vient du soleil.

Et voici : fils du Sud accouru sous la brume,
J'ai vu de beaux publics devant moi rassemblés ;
J'ai vu les yeux brillants comme une eau qui s'allume
Et les cheveux d'or clair plus pâles que les blés ;

Et parmi les beautés qui prêtaient, attentives,
Leur fine oreille à mes discours,
J'ai souvenir surtout d'une aux prunelles vives,
Dont les yeux de feu pur me poursuivent toujours.

Ô la calme beauté, front neigeux, tresse blonde,
Prunelle où l'éclair luit dans de l'azur nageant,
Ô limpides regards scintillant comme l'onde
Qui reflète un soleil d'argent !

Ô tranquille beauté, fraîche lèvre, front lisse,
Être en un jour connu, chéri, laissé là-bas,
Si ton rêve perdu me trouble avec délice,
Le regret que j'en ai ne me désole pas...

Seulement, à travers les sentiers, les grand'routes,
Du Nord gris au rouge Orient,
Dans mon cœur plein d'ennuis, de misères et de doutes
Je reverrai toujours ton profil souriant ;

Et je ferai des vœux pour le brave jeune homme
De cœur paisible et régulier,
Qui t'appelant du nom dont ta mère te nomme,
Un jour t'emmènera, muette, à son foyer.

Je songerai souvent à votre douce vie,
À votre intérieur hollandais, clos et blanc ;
Et je vous aimerai tous deux, non sans envie,
Et ne pourrai songer à vous qu'en me troublant.

Alors, cœur plein d'amour, esprit plein de chimère,
Pareil au rapsode ancien,
J'irai chantant toujours en disciple d'Homère,
Et je n'aurai que l'art pour joie et pour tout bien ;

Alors, enfin lassé de chanter et d'écrire,
Je serai je ne sais par-delà quelles mers...
C'est égal, tu n'aurais pas dû me tant sourire,
Fille de la Hollande, en écoutant mes vers.

XVII

ADIEU À MON HÔTE

M. VAN HAMEL

Rotterdam, 4 décembre 1878.

Je fus l'hôte trois jours de la douce maison
Hollandaise, bien close, où tout est calme, intime...

En bas, le cabinet plein de livres, — qu'anime
Votre femme veillant sur vous, — et l'horizon
Entrevu sous l'écran par les vitres si pures :
C'est le ciel à travers des branches en guipures,

Le ciel pâle touchant là-bas les prés lointains.
Ici court le canal paisible aux vertes rives ;
La rue est parallèle où passent, les matins
(Leurs bidons reluisants jetant des flammes vives),
Les laitiers devant eux poussant le petit char
Que le chien harnaché tire bien pour sa part.

Et là-haut le salon ; et la chambre qu'habite,
Dans les fleurs, laissant là sa cage trop petite,
Perché sur les fauteuils, attentif à tout bruit,
Un oiseau familier, — chantant même la nuit !

Adieu, je pars. Merci, mon ami, mon cher hôte ;
Où vais-je ? qui le sait ! peut-être à l'orient ;
J'ai le cœur, — et qui sait ? peut-être par ma faute, —
Empli de trouble ; adieu, bon logis souriant.
Ô maison, grâce à toi, d'une âme plus calmée
Je repars pour la vie et pour la renommée,
Et, poète au départ, je te pairai d'un vœu :
Maison, garde ta paix, — toujours la même ; — adieu,
Que ton oiseau captif, maison, chante à toute heure ;
Ô petite maison, que la paix te demeure !

XVIII

LE VOYAGE

À M. B.-C.-J. Loder.

13 décembre 1878.

Ah ! j'ai trop longtemps rêvé sur la grève !
Pour avoir aimé les choses du rêve
Et connu la vie, orageuse mer,
J'ai le cœur amer, j'ai le cœur amer.

Ô Pays-Bas ! pays des ciels frais et tranquilles,
Des prés vastes, n'ayant que des eaux pour chemins,
Des fleuves endigués qui reflètent les villes,
Des esprits occupés par les périls utiles,
Sol qu'un grand petit peuple a créé de ses mains !

J'ai trop aimé l'Art, la grande chimère,
Et comme un enfant qui cherche sa mère,
Partout sur ma trace ayant repassé,
J'ai le cœur perdu, j'ai le cœur lassé.

Oh ! que ce ciel est gai sous ces brillantes nues,
Et comme ces moulins font travailler le vent !
Mes yeux sont réjouis de beautés inconnues ;
Comme ces bateaux roux aux poitrines charnues
Fendent l'eau, vent arrière, avec un air vivant !

J'ai le cœur brisé par un mal terrible,
Pour avoir voulu toujours l'impossible,
Et voilà longtemps que je n'ai pas ri...
J'ai le cœur brisé ; j'ai le cœur tari.

Oh ! comme ces maisons aux grandes vitres claires,
Ces arbres en écran pour les saisons d'amour,
Ces façades de brique, en pointe, et séculaires,
Parlent au cœur troublé par de vaines colères
De l'amour de la vie et des bontés du jour !

J'ai l'esprit honteux des petits mensonges ;
Et las du réel autant que des songes,
Tout plein du dégoût de n'être pas pur,
J'ai le cœur tari, j'ai le cœur obscur.

Ô blancs intérieurs, ô table de famille !
La mère a regardé le grand-père content ;
Les bambins font leurs cris ; tout est calme et tout brille ;
Et près du fiancé la blanche jeune fille
Active le feu clair du thé déjà chantant.

J'ai trop d'idéal, de regrets, d'envie !
Et pour bien porter ces poids de la vie
Mon cœur de trente ans n'est plus assez fort ;
J'ai le cœur obscur, vide et presque mort !

Oh ! les quais ! les grands quais où les voiles ouvertes
Pour le morne Océan se gonflent sans un pli !
Oh ! dans le vent, la nuit et l'horreur des eaux vertes,
Pour fuir les lieux banals des misères souffertes,
Sur un vaisseau perdu, les voyages d'oubli !

ENVOI

À M. VAN HAMEL
à Rotterdam.

25 janvier 1879.

Mon cher ami,

C'est vous qui m'avez appelé en Hollande comme M. Gustave Revilliod m'avait appelé en Suisse pour des lectures publiques de mes vers.

Arrivé d'hier, je songe d'abord à vous remercier.

Mes notes de voyageur, — croquis en vers et en prose, — se sont trouvées former un album, permettez-moi de vous l'envoyer comme une marque de ma gratitude.

Et cet Envoi étant un remerciement public, permettez-moi d'en profiter pour dire au lecteur ce que je lui eusse dit dans une post face.

C'est en Suisse, mon cher ami, que nous nous sommes connus. Je regrette fort de n'avoir rapporté de ce beau pays aucun souvenir écrit. J'y fus paresseux sans doute, ce qui n'est pas non plus une mauvaise façon de rendre hommage aux pays que l'on visite.

Et pourtant que de motifs, d'un caractère moins singulier sans doute que ceux des Pays-Bas ! Le Salève, le Rhône et le lac Léman ; la fière et calme Genève, et le mont Blanc à l'horizon ; Lausanne et ses jardins enroulés au coteau ; Neuchâtel la dentelée avec le lac qu'elle nomme, au bord duquel j'ai écouté

les Étudiants pleins d'humour et d'enthousiasme à la fois ; sapins, pics, hauts glaciers, que de sujets d'émotion et de chants ! — Je fus ému, en effet, mais ne chantai pas. Comme dit Sully-Prudhomme :

Les vers ne viennent pas à toute heure et partout...

Je n'ai rien écrit ; n'importe, je n'ai rien oublié.

Vous vous la rappelez aussi avec enchantement, n'est-ce pas, cette libre Suisse d'où tant de lumière a rayonné sur le monde, cette patrie des grands exilés ?

Quelle grâce dans ses salons, où l'on cause encore ! quelle vivacité d'intérêt pour les choses de la littérature ! C'est à la façon du siècle dernier ; Rousseau, Voltaire, madame de Staël ont laissé là, comme un héritage, je ne sais quel goût actif pour les arts et les lettres. Vous le sentez comme moi, surtout si vous connaissez M. le professeur Vuillemin, à Lausanne ; si vous avez rencontré — à Genève — Marc Debrit, l'auteur de Laura, et Raoul Pictet qui analyse les œuvres d'art avec une critique pénétrante et nette comme ses démonstrations de physique ; si vous avez causé à Neuchâtel avec le poète Philippe Godet.

L'accueil qui m'avait été fait en Suisse, je l'ai retrouvé dans votre Hollande, à chacune de mes six soirées : à Dordrecht, Leyde, La Haye, Amsterdam, Middelburg ; et à Rotterdam où vous m'avez salué en poète :

*« Quoi ! vers notre brouillard votre Muse s'avance !
Au Nord, fils du Midi, s'arrêtent donc vos pas !
Ces vers que fit éclore un soleil de Provence
Demandent des échos au sol des Pays-Bas !*

*Mais vous avez pensé qu'à la fin de l'année
Chez vous comme chez nous le beau soleil s'endort !
Que, depuis Héraclès, la Méditerranée
Verse des gouttes d'eau dans notre mer du Nord !... »*

Je voudrais avoir le droit de citer le reste.

Et partout j'ai trouvé un public attentif et vibrant, plein d'un amour vrai pour la poésie.

Je lui ai lu ma traduction d'Othello, dont la Comédie-Française a représenté des fragments avec ce magnifique Mounet-Sully qui assurément aurait dans le rôle du Maure de Venise le triomphe par excellence de sa carrière dramatique ; avec Sarah Bernhardt, la Desdémone que rêva Shakespeare, gracieuse, flexible, explorée et mélodieuse comme le saule même de la complainte.

En attendant la représentation de cette œuvre, la plus populaire de Shakespeare, dans mon pays où elle n'est jamais apparue que déguisée, et où pour la première fois de nos jours les moyens prosodiques de notre langue sont assez perfectionnés pour que de vraies traductions en vers soient devenues possibles ; en attendant la représentation problématique en France d'une œuvre que les Rossi et les Salvini viennent glorieusement nous jouer en italien à Paris, il m'a été consolant de voir ma traduction aimée à l'étranger, en Suisse et en Hollande, d'un auditoire qui sait Shakespeare par cœur.

J'ai dit aussi des vers d'inspiration personnelle, ceux notamment dont le voyage m'offrait les motifs. Souvent, écrits le matin, ils étaient livrés dès le soir à mon auditoire. Ils forment la seconde partie de l'album que je vous envoie.

J'ai dit enfin plusieurs chants de mon poème inachevé Miette et Noré, récit dramatique où je tente d'exprimer, au profit de

la littérature française, ma Provence entière, l'allure et la couleur de ses idiomes, ses caractères dans l'homme comme dans la nature.

Je craignais, je l'avoue, d'être à peine compris, venant raconter en français, à la Hollande, les choses de la Provence. J'ai senti tout de suite — avec quelle joie ! — qu'on aimait ma chère Miette ; et ainsi le Nord étranger m'a incité à mener à fin cette œuvre où j'exalte la France méridionale.

J'ai éprouvé chez vous, ami, quelque chose de nouveau pour le poète accoutumé, dans une époque toute commerciale et politique, aux rêveries et aux doutes de la solitude : j'ai eu le sentiment de la légitimité de la Poésie à l'heure moderne, et de la puissance de la langue française par-delà nos frontières.

Dans chaque ville, j'ai trouvé des amis de l'Art, aussitôt devenus les miens. Les soupers aimables suivaient les séances de lectures publiques. Là, plus intimement, entre les verres de couleur où étincellent les vins du Rhin, je disais, au hasard de la conversation, des fragments d'Alfred de Musset, d'Auguste Barbier, de Victor Hugo.

Là, vous le savez, je n'oubliais jamais Sully-Prudhomme, le poète à la fois tendre et savant, idéale figure, un des rares sages de cette époque, âme chantante, esprit scrupuleux, — la conscience même.

Je citais souvent encore André Lemoyne, cœur ému et main assurée, un maître-ouvrier, dont l'œuvre est durable.

J'ai dit à Leyde, chez M. O. de Limburg Stirum, le Rêveur de Charles Grandmougin, auteur d'un Prométhée moderne. Le Rêveur est un des beaux morceaux que je connaisse.

Ailleurs j'ai dit plusieurs pièces des Chants de la Montagne d'Édouard Schuré, le poète alsacien, âme débordante de vie et d'idéal, impétueux en sa rêverie, et dont les cris font songer aux échos mêmes de la montagne et au murmure du torrent.

... Et voilà comment nos repas aussi étaient des fêtes à la Muse. J'y ai vidé en l'honneur de la Hollande, de la France et de l'Art, plus d'une de ces coupes d'argent en forme de fleurs, témoins encore existant chez vous des époques d'enthousiasme, de foi et de légende. Elle passait de main en main comme la coupe des aveux, dans laquelle Faust veut boire l'oubli, et moi j'y ai goûté la communion des races par la poésie.

Encore un mot, mon cher ami. MM. de Kanter et P.-L. Tak m'ont envoyé plusieurs morceaux de poésie hollandaise que j'ai dessein de traduire.

« Notre langue peu répandue, m'écrit M. Tak, fait que notre littérature est à quelques exceptions près ensevelie dans notre coin de terre, d'où nous-mêmes nous voyons le monde s'agiter, sans toujours prendre part à ses agitations. Cela est triste ; j'espère que vous serez le premier à en convenir quand vous aurez pris connaissance des poésies que je vous envoie. Ce sont comme des ballons d'essai ; car, si ces poésies vous donnent le goût de notre littérature, mes heures de loisir sont à votre disposition pour vous communiquer ce que nous croyons nos chefs-d'œuvre. Traduire dans un tel but des œuvres qui nous sont chères depuis l'enfance est une recreation plutôt qu'un travail. »

Voici les deux morceaux que j'ai traduits d'abord. Ils sont du poète P.-A. Genestet, et j'en dédie la traduction à M. Henry Havard, dont l'œuvre nous fait en France connaître votre pays :

L'AMOUR DE LA VIE

À M. Henry Havard

I

L'amour de la vie est le bien suprême,
Le charme attrayant,
Et pour vraiment vivre il faut qu'on vous aime,
Ô terre joyeuse, ô doux ciel riant.

L'amour que je sens pour la jeune vie,
Ce n'est pas un goût du corps sensuel ;
C'est une vertu, dont l'âme est ravie,
La force vitale et le bien réel.
C'est lutter, gaiement, avec confiance,
Souffrir dans l'espoir, avec patience :
Gaîté de l'enfant qui rit au grand ciel.

Mais pour savourer le bien de la vie,
Il faut être fort,
Et sentir brûler dans l'âme ravie
Un calme courage à braver la mort.

Qui ne sait mourir ne saura pas vivre ;
Le gouffre à ses pieds va toujours s'ouvrir...
Le long des sentiers où la rose enivre
Comme sur le lit où l'on doit souffrir,
Quand nos cœurs aimants mourront en nous-mêmes,
Donnez-moi, mon Dieu, deux choses suprêmes :
Amour de la vie et force à mourir.

UN CHANT DE DÉSIR

II

Les yeux clignotants, pleins de somnolence,
Au sein maternel un petit garçon
Se tient éveillé, tenace et grognon,
Et de-ci de-là sa tête balance.
L'obscur lui fait peur ; ne lui dites pas
De s'en aller seul, là-bas, sans lumière !
Il court, vient, repart, revient sur ses pas,
Pour ne pas aller si loin de sa mère !
Il s'amuse à tout, rit et tend les bras...
Ah ! malin enfant ! n'entendez-vous pas
Quel chant de désir il chante tout bas !

Dans le triste enclos de la vie humaine,
À moitié déjà défait par la mort,
Sur ton sein fidèle où le passé dort,
Ô Terre, un vieillard se courbe avec peine.
À se reposer il ne songe pas.
À force de soins il s'obstine et reste.
Quoi ! seul, dans l'obscur, s'en aller là-bas !...
Oh ! sommeil des morts, comme il te déteste !
Il rit, il va, vient, revient sur ses pas...
Le malin vieillard ! n'entendez-vous pas
Quel chant de désir il chante tout bas !

Voilà ces deux pièces de vers, dont la seconde surtout m'a paru avoir un accent tout à fait personnel à l'auteur et particulier à votre pays.

Vous avez bien voulu assurer aux lecteurs de votre Revue, Le Spectator, que je n'ai point trahi la Hollande dans mes tableaux en prose ou en vers. Je prends acte de ce témoignage avec orgueil, et je souhaite n'avoir pas trahi non plus votre poésie hollandaise.

Adieu, mon cher ami. Quand nous reverrons-nous ! l'hiver prochain ? — Où serai-je ? — On me parle de Londres et aussi de Saint-Pétersbourg, pour des lectures publiques. — J'irai volontiers.

À travers le fracas de l'activité industrielle et le bourdonnement des presses à vapeur du journalisme, je pense que la lettre sera mieux écoutée si elle se fait parole. La poésie lyrique était chantée jadis. Il faut qu'elle le soit encore, je veux dire parlée, puisque la musique elle-même cherche à l'anéantir à son profit.

Notre monde affairé oublie d'aller vers la poésie. Puisqu'il m'est montré qu'il fait bon accueil à ceux qui la lui apportent, je poursuivrai, — lisant mes vers à Paris, à Saint-Pétersbourg et à Londres comme à Genève et à Amsterdam.

Votre ami,

JEAN AICARD.

TABLE

DÉDICACE	37
----------	----

PREMIÈRE PARTIE

I. DORDRECHT	45
II. LEYDE	49
III. AMSTERDAM	57
IV. AMSTERDAM. — LA HAYE	63
V. LA HAYE — SCHÉVENINGUE	67
VI. ROTTERDAM	73
VII. LA SAINT-NICOLAS	77
VIII. LUCTOR ET EMERGO	81

SECONDE PARTIE

I. LE SOLEIL D'ARGENT	87
II. LA ZÉLANDE	89
III. LA MER DU NORD	91
IV. LES DUNES	92
V. L'HEURE MORNE	93
VI. L'INTÉRIEUR	95
VII. IO VIVAT (TOAST AUX ÉTUDIANTS DE LEYDE)	96
VIII. LES BATEAUX	98
IX. MATELOT HOLLANDAIS	100
X. LES HEURES	102
XI. LA DERNIÈRE HEURE	104
XII. PORTRAIT	105
XIII. LA COURONNE	106
XIV. SAINT NICOLAS	108
XV. À M. ESSENIUS GREEF QUI M'ENVOIE DES VERS	110
XVI. LE RAPSODE	111
XVII. ADIEU À MON HÔTE M. VAN HAMEL	113
XVIII. LE VOYAGE	115
ENVOI	117

ÉMILE AUGIER

Dominique AMANN

« L'homme qui va à la gloire, me disait un jour mon bon maître Émile Augier, c'est le voyageur en traîneau dans les steppes de la Russie : tous les loups le suivent ! » (Jean AICARD, 1892¹).

Émile Augier

Émile Augier appartient à une intéressante famille.

Son aïeul paternel, Charles-Joseph (né en 1761), médecin et professeur à l'université d'Orange, s'intéressa également à la politique locale.

Son père, Joseph-Victor (1792-1858) vint à Paris avec sa famille et y fit une carrière d'avocat à la Cour royale, au Conseil du roi et à la Cour de cassation. Parallèlement, il animait un cabinet littéraire au Palais-Royal et dirigeait la rédaction du *Journal de la magistrature et du barreau* ; il était également poète. Son épouse, Anne-Honorine (décédée en 1870), était fille du célèbre romancier Guillaume Pigault-Lebrun (1753-1835).

¹ AICARD (Jean), « Pierre Loti à l'Académie française », *Le Temps*, 32^e année, n° 11279, jeudi 7 avril 1892, page 3, colonnes 3-5.

Émile naquit à Valence le 17 septembre 1820 dans la bonne bourgeoisie bien-pensante. Sa famille s'installa à Paris en 1828 et il fit de brillantes études au lycée Henri-IV puis à la faculté de droit. Bibliothécaire du duc d'Aumale (1848), conseiller général du canton de Bourdeaux (Drôme) de 1848 à 1856, il débuta en littérature en 1844 quand son drame *La Ciguë*, refusé par la Comédie-Française, connut un succès mémorable à l'Odéon. Son théâtre décrit principalement les milieux bourgeois de la monarchie de Juillet puis du Second Empire, au sein d'une école du bon sens portée vers les valeurs traditionnelles de la vie familiale et dénonçant les excès du modernisme, l'hypocrisie bourgeoise, l'âpreté au gain des entrepreneurs, le jésuitisme et le cléricalisme. Élu membre de l'Académie française le 31 mars 1857, il fit son entrée sous la Coupole le 28 janvier suivant. Il fut également honoré de la distinction de grand officier de la Légion d'honneur par décret du 30 décembre 1881 rendu sur le rapport du ministre des Arts.

Par sa sœur Marie-Caroline (1822-1891), épouse de Joseph-Hector Déroulède (1811-1872) avoué à la cour de Paris, Émile Augier se trouve être oncle de Paul Déroulède (1846-1914), homme politique, poète, auteur dramatique et romancier.

Par sa sœur Léonie, épouse de l'avocat Charles Lucien Guiard (1820-1897), avocat à la cour d'appel de Paris, il est également oncle de Georges Guiard (1850-1897), polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées ; et d'Émile Guiard (1852-1889), auteur dramatique, conservateur adjoint à la bibliothèque du Louvre.

Augier a produit de nombreuses comédies dont les plus célèbres sont *La Ciguë* (1844), *L'Aventurière* (1848), *Philiberte* (1853), *Le Mariage d'Olympe* (1855), *Les Effrontés* (1861), *Le Fils de Giboyer* (1862), *Maître Guérin* (1864), *Paul Forestier* (1868), *Madame Caverlet* (1876) et, en collaboration avec Jules Sandeau, *Le Gendre de M. Poirier*. Son théâtre a été publié en six volumes. Il a également laissé des œuvres poétiques.

Émile Augier et Jean Aicard

Émile Augier étant décédé en octobre 1889, Jean Aicard ne l'a guère connu que pendant une décennie.

Leur rencontre date de l'année 1880, sur les instances de Paul Déroulède :

Mon premier drame, intitulé *Smilis*, fut représenté à la Comédie-Française en 1881². Bien drôle, l'histoire de cette pièce. Émile Augier, que je n'avais pas l'honneur de connaître, exprima un jour le désir de me voir. Que s'était-il passé ? Oh ! une chose bien rare : un autre poète avait fait au maître mon éloge. C'était son neveu, Paul Déroulède, que je connaissais fort peu : « Figurez-vous que Paul m'a assommé jusqu'à ce que je vous aie lu. Et maintenant je désire faire quelque chose pour vous, vous aider dans la carrière... Voyons, je vais d'abord vous faire donner le prix Vitet... et puis... vous avez fait du théâtre, pour sûr... je vous crois fait pour le théâtre... votre dernier livre le prouve.³ »

Après la première lecture de *Miette et Noré*⁴ chez Juliette Adam, le vendredi 13 février 1880, Paul Deschanel remit en

² Grosse erreur de date !... Le comité de lecture de la Comédie-Française reçut la pièce à l'unanimité le jeudi 1^{er} février 1883. Mais la troupe avait plusieurs pièces en attente, déjà annoncées et programmées. Les répétitions de *Smilis* ne purent débuter qu'à la fin du mois de novembre et la première eut lieu le mercredi 23 janvier 1884.

³ Lettre « À Monsieur Brisson, Rédacteur en chef des annales politiques et littéraires », manuscrit autographe, 6 feuillets, collection particulière ; texte non daté, mais datable de l'année 1884, mis en forme pour une publication. Le texte cité est pris à la page 3. — Le « dernier livre » de Jean Aicard mentionné par Augier est *Miette et Noré*, paru en février 1880.

⁴ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages. 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier, avril 1880, in-18, XXXII-412 pages.

effet l'ouvrage à son oncle pour lui faire découvrir le talent du jeune littérateur :

Un soir, chez Mme Edmond Adam, M. Aicard eut la bonne fortune de lire son joli poème de *Miette et Noré*.

M. Paul Déroulède se trouvait là.

Le lendemain, avec son entrain habituel lorsqu'on a su l'emballer, l'auteur des *Chants du Soldat* parla de cette lecture à son oncle, lui raconta le triomphe obtenu et finalement le décida à lire *Miette et Noré*.

Augier se fit envoyer le livre — surtout pour faire plaisir à son grand enthousiaste de neveu.

Mais à peine l'eut-il achevé que, séduit à son tour, il voulut voir l'auteur qu'il ne connaissait pas et qui, naturellement, se hâta d'accourir à première convocation⁵.

L'académicien fut séduit par cette poésie nouvelle :

M. J. Aicard, on se le rappelle, est l'auteur d'un charmant poème, *Miette et Noré*, couronné il y a deux ans par l'Académie. E. Augier avait été le grand protecteur de l'ouvrage. Il en parlait avec enthousiasme, il en citait des passages entiers, le faisait lire à tous ses amis de l'Académie, c'est-à-dire à tous les académiciens, et, ce puissant suffrage aidant, le poète reçut le grand prix Vitet⁶.

et s'activa pour la faire couronner. L'ouvrage ayant été transmis à l'Académie française en vue d'un prix, la commission déposa son rapport, rédigé par Émile Augier :

⁵ *Le Figaro*, 30^e année, 3^e série, n° 24, jeudi 24 janvier 1884, « La soirée théâtrale », page 3, colonnes 5-6. Article signé « Un Monsieur de l'orchestre ».

⁶ *Le Temps*, 23^e année, n° 7957, mercredi 7 février 1883, « Chronique », page 2, colonnes 2-3. Article signé « E. L. ».

Après le rapport de la commission rédigé par M. Émile Augier, un des plus chauds et des plus énergiques partisans du poète, l'Académie devait ajourner la délibération à la séance prochaine ; Victor Hugo est intervenu. Il a déclaré qu'il était venu pour l'auteur de *Miette et Noré*, et qu'il tenait à prendre part au vote. Il a demandé la délibération immédiate parce qu'il ne pouvait assister à la séance suivante. Sur la demande du grand poète, l'Académie a, séance tenante et à l'unanimité, décerné le prix Vitet à M. Jean Aicard ; ce vote unanime — événement bien rare au palais Mazarin — et cette déférence au désir de Victor Hugo témoignent d'une manière éclatante en quelle haute estime l'Académie tient le talent et l'œuvre de M. Jean Aicard⁷.

Parallèlement, Augier avait également entrepris d'aider son jeune confrère dans sa conquête d'une grande scène parisienne :

Des relations plus suivies s'établirent naturellement entre eux, et un jour E. Augier, avec cette finesse de flair qui le caractérise, dit à Aicard : « Il y a trop de qualités dramatiques dans votre poème, pour que vous n'ayez pas quelque pièce de théâtre dans votre tiroir... » Le poète lui avoua, en effet, je dirais volontiers, tant il était embarrassé, lui confessa qu'il en avait une en quatre actes, à laquelle il tenait beaucoup, mais qu'il n'osait pas présenter à un directeur. — Pourquoi ? — J'ai passé par tant d'alternatives douloureuses et par tant de déceptions, pour ma traduction d'*Othello* et pour mon *Davenant*, que j'hésite à me jeter encore dans cette tourmente... — Allons donc ! lui dit E. Augier, qui est un vaillant ; c'est notre métier de nous

⁷ *La France* [de Paris], dimanche 26 juin 1881, « Beaux-Arts, Lettres », page 3, colonnes 1-2, article non signé.

battre et de recevoir des coups ; j'en ai vu bien d'autres ! Lisez-moi votre pièce. — J'ai peur que cela ne ressemble si peu à une pièce. — Raison de plus ! Allons ! lisez-moi ça ! » La lecture finie : « Savez-vous-ce que j'en pense de votre drame ? C'est qu'il est excellent, et, comme vous me faites l'effet de ne pas être très fort pour ce qui regarde vos affaires, je m'en charge. » Là-dessus il va trouver M. E. Perrin, à qui il dit : « Je sais que vous cherchez une pièce, que vous seriez satisfait qu'elle ne fût ni d'un conscrit, ni d'un vieux chevronné comme moi ; je vous apporte ce qu'il faut, un poète de quarante ans et un drame original. Le poète, c'est Jean Aicard. — Son talent et sa personne me sont très sympathiques, qu'il vienne me lire sa pièce ! » M. E. Perrin l'écouta, et fut à la fois très frappé et un peu effrayé de la hardiesse du sujet. Il y a deux juges dans M. E. Perrin : l'homme d'esprit et de goût, le fin conseiller, l'artiste délicat, qui se plaît à tout ce qui est nouveau et original ; puis à côté, il y a l'administrateur de la Comédie-Française, à qui le sentiment de sa grande responsabilité inspire des scrupules, des prudences, des craintes qui complètent et compliquent ses impressions de dilettante. M. E. Perrin ne cacha ni à l'auteur ni à E. Augier sa double sensation. « C'est la faute d'Aicard, répondit Augier, si vous n'êtes pas pleinement satisfait, il vous aura mal lu sa pièce, un peu emphatiquement, comme si c'était des vers, tandis que c'est de la vie, de la vie véritable, pathétique, ardente ; soyez tranquille, je vais le semoncer, et il lira bien devant le comité. — Vous savez, lui répondit M. E. Perrin, que je suis toujours très heureux de reconnaître que je me suis trompé, et toujours tout prêt à revenir. Allons au comité. »⁸

⁸ *Le Temps*, 23^e année, n° 7957, mercredi 7 février 1883, « Chronique », page 2, colonnes 2-3. Article signé « E. L. ».

Fort de ce puissant soutien, le jeune dramaturge fut reçu à la Comédie-Française et la première de sa pièce eut lieu le mercredi 23 janvier 1884.

Mais avant ce premier succès, dès le mois de juin 1881⁹, l'académicien aida son jeune collègue à achever sa pièce :

Je lui lus une pièce en prose, en trois actes. Il l'aima... « Mais il faut en faire quatre actes... vous racontez la nuit des noces. Il faut la montrer... » J'allai travailler dans mon asile de Provence. Je revins. Je fis ce double trajet trois ou quatre fois — jusqu'au jour où le bon maître, tout souriant du bonheur de servir un jeune, me dit : « Vous pouvez lire maintenant au comité du Théâtre-Français. »¹⁰

En février 1882, le jeune poète fit parvenir au « maître généreux » une lettre en vers marquant sa reconnaissance filiale pour les bienfaits reçus à l'occasion de *Smilis* et de *Miette et Noré* :

LETTRE À ÉMILE AUGIER¹¹

Je m'étais dit souvent : que fais-tu là, poète ?
Vois tous ces bras tendus s'agiter sur sa tête,

⁹ Voir la Lettre autographe signée d'Émile Augier à Jacqueline Lonclas, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 252, 2 pages, datée « Croissy, 21 Juin 81 ». Augier invite Aicard à venir lire sa pièce chez lui.

¹⁰ Lettre « À Monsieur Brisson, Rédacteur en chef des annales politiques et littéraires », manuscrit autographe, 6 feuillets, collection particulière. Le texte cité est pris aux pages 3-4.

¹¹ Poème inédit. Manuscrit autographe, 3 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, chemise n° 262 « Manuscrits XXI », pièce n° 306-308. La seconde page est fort raturée : j'ai saisi le premier jet, encore très lisible. Les dix vers de la page 3 remplacent les dix premiers vers de la page 2.

Pour saisir par un pli de son manteau brillant
 La Fortune debout sur le cercle fuyant...
 Entends les pleurs, les cris, les rages, les huées,
 Les voix fortes brisant les voix exténuées,
 Et par-dessus l'horreur des lamentations,
 Ce cri de liberté, tocsin des nations !
 ... Tombe et meurs, si ton bras n'est pas fait pour se tendre,
 Si tu n'as qu'une voix aimante, une âme tendre ;
 Et si, pour dominer les sauvages clameurs,
 Tu n'as que des chansons, — poète, — tombe et meurs !

Alors, et j'avais l'âge où l'homme désespère
 S'il n'entrevoit déjà l'aube du jour prospère,
 Alors, sans rien savoir de moi, rien que mes vers
 Chantés, jetés, perdus dans l'immense univers,
 Vous que la gloire nomme et qui, chargé de palmes,
 Pourriez voir la tourmente avec des regards calmes,
 Qui pourriez contempler, satisfait dans le port,
 Le noyé de Lucrèce en lutte avec la mort,
 M'ayant fait sûrement orienter ma voile
 Vous m'avez désigné l'espérance et l'étoile.
 Vous êtes venu, vous, vers moi qui me mourais,
 Chanteur, dans le conflit hurlant des intérêts ;
 Vous m'avez simplement tendu la main, cher Maître,
 Et j'ai dû vous aimer, vous ayant pu connaître,
 Car vous avez trouvé pour moi dans votre cœur
 — Ce qu'on espère en vain du critique moqueur ! —
 Vous m'avez dit le mot qui sauve les poètes :
 « Surtout, — recommencez ! faites... ce que vous faites. »

Eh bien, soyez aimé, car sur ce grand chemin,
 Les seigneurs aux piétons ne tendent pas la main.

Ravi par les chanteurs le monde les écoute :
 Qui les relèvera s'ils tombent sur la route ?
 Et vous êtes venu vers moi, vous, glorieux ;
 Et d'y penser, des pleurs m'en reviennent aux yeux !
 Ami, soyez aimé, vous, cœur droit, esprit juste,
 Vous dont la Comédie, œuvre saine et robuste,
 Sans flatter le public exige le succès,
 ÉMILE AUGIER, génie actif et bien français,
 Qui suivez la raison d'une marche certaine,
 Grand fils du grand Molière et du bon La Fontaine,
 Ô maître généreux doux comme les vrais forts,
 Dont l'œuvre bienfaisant, sans reproche et sans torts,
 Nous donne le désir d'être ce que vous êtes :
 Gais de cette santé qui vient des cœurs honnêtes.

Soyez aimé longtemps, Maître chargé d'honneur,
 Et fidèle vous soit l'infidèle bonheur !
 Vivez et prospérez puisque votre âme est pleine
 De douce bienveillance et de force sereine,
 Prospérez longuement pour avoir mérité
 Gloire par le génie, amour par la bonté !

Jean Aicard

Paris 27 Février 1882.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon
 conserve peu de lettres d'Augier¹² et cette maigre correspon-

¹² Au total, sept pièces datées : 21 juin 1881, lettre à Jacqueline Lonclas, 2 pages ; 16 juillet 1882, carte de visite recto-verso ; 30 avril 1883, lettre, 3 pages ; 13 juillet 1883, lettre, 4 pages ; 26 août 1883, lettre, 3 pages ; 3 mai 1886, carte de correspondance recto-verso ; et 18 décembre 1887, carte de correspondance recto-verso. On trouve encore une carte de visite et trois cartes de correspondance non datées.

dance n'est guère instructive : on y trouve des encouragements à persévérer, de petites nouvelles très ponctuelles et des invitations à déjeuner ou dîner.

Émile Augier mourut dans sa propriété de Croissy (Seine-et-Oise ; aujourd'hui Croissy-sur-Seine, Yvelines) le vendredi 25 octobre 1889 au petit matin. Jean Aicard fut un des premiers prévenus¹³. Il conserva toujours dans son appartement parisien une grande photographie et un buste du Maître :

Ce titre amène sur les lèvres de mon interlocuteur le nom d'Émile Augier. C'est à l'intervention spontanée de celui-ci qu'il dut, en effet, le succès académique de son livre et peu après la croix de la Légion d'honneur... M. Jean Aicard a conservé pour la mémoire de son parrain littéraire une vénération profonde. Il parle de lui, comme de Victor Hugo, qui l'aida puissamment aussi, avec une émotion sincère et d'une voix obscurcie de larmes.

Il me désigne alors d'un geste une belle photographie d'Augier, où je lis cette dédicace : « À mon cher Jean Aicard, 17 mars 1883, » et sur une bibliothèque basse un élégant buste du même, signé Franceschi... À l'angoisse qui l'étreint visiblement lorsqu'il se plonge dans la tristesse de ces souvenirs, on comprend que M. Aicard a le culte de l'amitié et que sa reconnaissance — chose rare — survit à la facile libération de la tombe¹⁴.

¹³ Voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, le télégramme envoyé par sa veuve le jour même à 7 h 40 du matin : « Mon mari a succombé cette nuit ».

¹⁴ *La Petite République*, 19^e année, n° 6547, dimanche 18 mars 1894, « Candidature académique », page 1, colonne 3. Article signé « H. Lencou ».

La succession au fauteuil académique du défunt ayant été ouverte, Pierre Loti et Jean Aicard, après bien d'autres déjà déclarés¹⁵, firent connaître leur candidature ; mais, face à une situation fort embrouillée, Jean préféra se retirer. Quatorze candidats ayant été retenus, il fallut deux séances et un total de dix tours de scrutin pour que le fauteuil revînt finalement à Charles de Freycinet le 11 décembre 1890.

Un monument à Émile Augier fut inauguré le 17 novembre 1895 sur la place de l'Odéon à Paris, face à ce théâtre qui représenta tant de fois les œuvres du Maître¹⁶. Notre écrivain en profita pour rendre un nouvel hommage à son vénéré bienfaiteur, à la une du *Figaro* :

ÉMILE AUGIER¹⁷

À PROPOS DE SON MONUMENT

Ceci n'est point un article de critique. C'est à peine l'esquisse d'un médaillon, modelé par la main d'un ami respectueux. Et c'est un acte de vénération, au moment où le monument du maître va être enfin élevé dans Paris.

¹⁵ Les fauteuils de l'Académie française étaient très convoités, par des personnages en renom, certes, mais aussi parfois par des candidats très inattendus, voire fantaisistes. En cette occasion, ce fut l'épicier dijonnais Auguste Estivallet qui se déclara... puis se retira, préférant réserver sa candidature... pour la fonction de président de la république ! — Voir *Le Figaro*, 36^e année, 3^e série, n° 218, mercredi 6 août 1890, page 1, colonne 3 ; et n° 229, dimanche 17 août 1890, page 1, colonne 4.

¹⁶ Le buste, en bronze, ayant été enlevé pour être fondu en 1942, la base du monument, — représentant Clorinde, héroïne de *L'Aventurière*, assise et revêtue de son costume Renaissance, la Comédie écrivant le nom d'Augier sur le piédestal et un enfant tenant un masque ayant les traits du célèbre acteur Edmond Got, — fut également retirée.

¹⁷ *Le Figaro*, 41^e année, 3^e série, n° 263, vendredi 20 septembre 1895, page 1, colonnes 1-3.

Après les luttes de la première jeunesse et les premiers espoirs de triomphe, il y a, dans la vie des travailleurs, des heures mélancoliques où, leurs efforts étant repoussés de tous les côtés à la fois, non seulement les hommes leur paraissent hostiles, mais aussi les hasards. Véritable ou imaginaire, cette hostilité qui les afflige en fait parfois des esprits incurablement sombres ou amers.

Malheur à ceux qui, en ces heures troubles où l'âme se débat, à demi noyée, ne voient pas, du solide rivage, venir vers eux le Secours, une parole ferme, une main énergique et bonne, qui se tend et qui sauve !

Augier m'apporta un jour ce secours moral qui, pour toujours, fait croire à la bonté.

Sans oser lui parler, je le rencontrais souvent, Émile Augier, dans les couloirs de la Comédie-Française, au foyer, dans les coulisses, il y a quelque vingt ans. Je me rangeais contre un mur, contre un portant, et je regardais passer ce bon géant tranquille, simple, fort et doux. Il avait la haute stature qu'on rêve pour un beau chef d'armée ; la poitrine bombée et large ; la barbe rare, laissant la face dégagée et bien humaine ; l'œil petit, vif et plein de douceur ; le nez grand et busqué. La démarche et tout l'homme étaient l'assurance même, dans l'absolue simplicité. À le voir, sans le connaître, on eût deviné tout de suite loyauté, énergie, bonté, un grand honnête homme. Et c'est bien l'Émile Augier du théâtre. Son théâtre, c'est lui.

Très net en ses opinions, et toujours vite décidé, il admettait en principe qu'on eût de tout autres idées, de tout autres admirations que les siennes. — « N'allez pas suivre aveuglément mes conseils, me dit-il un jour. Je parle selon mon tempérament. Méfiez-vous ! Au théâtre, par exemple, je ne veux pas de la poésie flottante. Vous suivez d'autres maîtres. Soit. Soyez libre avant tout. Je vous déclare seulement que, moi, j'aime bâtir sur

la terre ferme. » Ainsi il restait un maître, sans accepter qu'on lui fût asservi.

Tourné vers Victor Hugo, il avait dit, au banquet de la centième représentation de *Hernani* : « Je bois au Père. » Et lui aussi, Augier, est un père. Par le ton de la haute expérience, par l'autorité du conseil, par la sûreté de sa conscience, Augier reste un guide, un chef, un père moral. Et ce mot de Père, il en voyait toute la noblesse, tout le sens héroïque aujourd'hui perdu. On a raillé le vers :

Ô père de famille, ô poète ! je t'aime !¹⁸

Supposez la famille moderne fortement constituée, nourrie des énergies romaines et des tendresses chrétiennes, le vers d'Augier n'a plus rien qui excite à rire. Si l'on s'en égaye, c'est qu'il éveille l'idée d'une chose surannée, en train de finir, et comment ? détruite par l'arrogance précoce, vraiment comique, des enfants, par la lâcheté ou la dissolution des pères, par tous les éléments de male mort qui menacent la société.

La société !... Augier est avant tout un « social », et c'est un Français de Gaule. On sent qu'il lui faut une France politique avec ses frontières naturelles ; une société française avec ses conquêtes libérales, mais aussi avec ses traditions d'élégante bravoure et de politesse. Tout le plan et le cadre de son œuvre s'accordent avec cette conception précise, bien conforme au génie latin, mais déjà ébranlée aujourd'hui par le slavisme, le scandinavisme, le shakespeareanisme, l'éclectisme, l'internationalisme...

Ce n'est pas que j'aie le dessein de faire le procès — loin de là ! — à ceux qui veulent élargir sans fin l'horizon artiste ou critique ; non. N'a-t-on pas le droit de signaler un mal dont on

¹⁸ NDLR. — Dernier vers de la comédie *Gabrielle* d'Émile Augier.

est soi-même atteint ? Je dis seulement que, grâce à la faculté, prétendue géniale, de railler et de nier toutes les vieilles choses définies — la famille, par exemple — et de les détruire par la raillerie, tandis que nous faisons métier de comprendre et d'admirer toutes les idées étrangères et étranges, nouvelles et vagues — nous préparons la fin du génie national et un peu la fin du monde social. Peut-être, il est vrai, cette fin est-elle à désirer ? Beaucoup s'interrogent sur ce point... mais ce sont là justement hésitations décadentes qu'ignorait Augier.

Vivant, il versait la vie, il voulait la vie. Il ne fumait pas l'opium, lui. Il buvait des vins de France, du vin du Rhône, dans un petit gobelet solide et sonore, le vin pur, franc et généreux qu'on boit sans excès. Jamais d'ivresse fumeuse. La gaieté saine du Gaulois. Toi, dit-il à son buveur,

Toi cependant, paisible et gai,
Tu bois à l'ombre, à petit gué,
Sous une treille ¹⁹.

L'ivresse littéraire aujourd'hui semble venir de l'opium, de l'éther ou de la morphine. Le génie qui sort des têtes soumises aux exaltations par les poisons ou seulement par le surmenage, ce génie-là est compréhensif à un point funeste, terrible, quasi satanique. Pour ce génie négatif, toutes les règles ne sont qu'ineptie. Plus de composition : l'espace. C'est la fin de l'art. Mais on ne s'aperçoit pas que, du même coup, toutes les règles morales apparaissent également absurdes. Bien vivre, est-ce autre chose que bien composer sa vie, la régler harmonieusement, l'orner noblement ? La morale suit l'esthétique. Et la morale paraît n'être, en son principe, que la protection de la

¹⁹ NDLR. — Extrait de la chanson *Boire à l'ombre*, paroles d'Émile Augier, musique de Charles Gounod.

vie sociale, condition de la vie individuelle améliorée. Or, par raffinement, par génie, nous voici en train de comprendre toutes les passions, tous les crimes, toutes les recherches de vaines sensations. Et à force de les comprendre et de les pardonner chez autrui, on glisse insensiblement à l'idée de les expérimenter par soi-même, excusé qu'on est d'avance à ses propres yeux. C'est bien là le travail de la décomposition ! Mon Dieu, oui, on pourrait dire que l'intelligence, excessive, poussée au génie, est la plus périlleuse des sottises humaines.

Augier disait : « Ayez donc un peu plus de talent, et moins de génie. Et, en effet, le talent implique la conscience. » Tout Augier est là. Défini en tout, il avait même une bonté définie. Pour être ce qu'il est, un génie social, français, mainteneur de la vie, il voulait être juste, et la justice sociale ne s'accommode pas d'une bonté lâche, d'une folle pitié, qui, à force d'excuser les fautes ou les crimes, les provoque.

Il faut reconnaître qu'une certaine pitié qu'aujourd'hui nous aimons est dangereuse. Elle est négative à force d'être étendue. Elle oublie la victime à force de plaindre le coupable. Elle va de préférence aux voleurs, aux filles publiques, aux assassins. Chimère de prêtres exaspérés à qui les choses de ce monde sont devenues indifférentes et qui se complaisent au sentiment d'une indulgence tellement infinie qu'elle semble à ces orgueilleux un moyen de se rapprocher de leur Dieu, qui est tout intelligence et tout bonté.

Ce n'est pas là, certes, la pitié, la bonté de l'auteur des *Four-chambault*. Il veut bien réformer les lois ; mais il veut des lois, et les respecter. Et qui faillira doit être puni. Il réserve sa pitié pour les bons, quand ils sont opprimés ou offensés.

Je me rappelle de lui un mot significatif. Nous causions, dans l'avenue de l'Opéra. Il s'arrêta et, le bras tendu, un peu abaissé, le poing fermé : « Quand on a tout fait pour la justice et pour la

bonté, il reste... les épées. » Augier est un bourgeois mais un chevaleresque. J'entendais hier un Français de France, l'explorateur Bonvalot²⁰, exprimer la même idée, un peu transformée à l'usage des sauvages : « Où la justice s'arrête, le bâton commence. »

Il est bien clair que, grâce au génie de relâchement et d'indulgence sans mesure, il n'y a plus ni bien ni mal, ni règles ni art ; ni lois ni société.

On ne peut s'empêcher de penser que, par bonheur, il y a quelque part une réserve populaire. On se surprend à attendre des barbares ou du moins des simples qui « comprennent » moins, qui mangent davantage, et qui nous dévorent, pour refaire, sur nos ruines, un monde en équilibre.

— « *Je suis un fumier qui nourrit un lys !* » c'est le mot suggestif de Giboyer.

— « De mon temps, on avait Dieu ! » et : « *Crève donc, Société !* » sont deux mots célèbres du théâtre d'Augier. Un de ses personnages favoris est certainement ce Bernard, des *Fourchambault*, que Got jouait admirablement, homme rude, simple, nouveaux et droit, — véritable gourdin de justice populaire. Et il me semble entendre la Société même pousser le cri du regret suprême, quand Mme Fourchambault s'écrie : « Voilà l'homme qu'il m'aurait fallu ! »

Hélas ! il en est peu, aujourd'hui, de ces mâles selon Augier. Quelques-uns s'expatrient. Ils vont chercher au loin un terrain neuf à faire français, puisque leur France se démarque. Ils vont chez les sauvages, les hommes de Gaule. La politique les écœure. Eux aussi, ils voudraient moins de génie et plus de talent, c'est-à-dire plus de conscience. Ils émigrent, et nos jeunes filles ne

²⁰ NDLR. — Gabriel Bonvalot (1853-1933), explorateur de l'Asie centrale et du Tibet.

trouveront tout à l'heure que des compréhensifs et des malades, dans nos bals macabres ; des spectres qui, errant sans danser, mimeront sans joie les attitudes de la vie.

Elle est loin de nous, la jeune fille du théâtre d'Augier, la vierge au front lisse et pur, aux yeux francs, au regard direct, vite abaissé pourtant, calme et fière, facilement émue et rougisante, occupée de sa broderie, de son « lys et de sa colombe », innocente sans sottise, intelligente par le cœur, spirituelle jusqu'à faire pressentir la femme, mais toujours modeste sans trop d'embarras. Beaucoup de nos jeunes filles savent tout. D'aucuns disent que c'est fort bien. Chaque époque a ses types, produits nécessaires des connaissances, des idées nouvelles, de toutes les ambiances. Soit. Mais il est à remarquer que, pour continuer à plaire, pour paraître dignes de l'amour sain et complet, les jeunes filles instruites en physiologie et théoriquement expérimentalistes croient devoir appeler à leur aide tous les artifices d'une hypocrisie savante. C'est, à la base de l'éducation expérimentale la fausseté érigée en principe. À ces mignonnes-là, souhaitons des fiancés comme ce Bernard que regrettait Mme Fourchambault. Voilà l'homme qu'il leur faut trouver ! Sans quoi, j'imagine, la race de Gaule se mâtinera fortement de Slaves et de Scandinaves.

Une des gloires d'Augier, c'est d'avoir, lui, franc bourgeois, jaloux des privilèges de la liberté, fièrement respectueux des politesses et des élégances blasonnées, frappé les égoïsmes grotesques du bourgeois dans *Monsieur Poirier*, et, d'autre part, exalté les vertus bourgeoises, rayonnantes dans l'obscurité, en créant l'âme inoubliable de madame *Guérin*. Il a retrouvé l'humble héroïsme des chrétiennes sous les formes les plus vulgaires... Et si le salut de la bourgeoisie n'est pas là, peut-être n'est-il nulle part.

On en parlait l'autre jour devant une ingénue, qui répondit :
« Le dévouement, c'est pour les serins ! je ne sais pas si je serai
une mère ; mais je ne serai jamais une tante ! »

Ce cher grand honnête homme, Émile Augier, nous a légué
un théâtre fortifiant, salubre à lire ; et la Comédie-Française,
en maintenant de telles œuvres, est bien dans son rôle essen-
tiel : elle maintient le génie même de notre race.

Un soir, pourquoi ne pas le dire ? Je venais d'obtenir à la
Comédie-Française un succès... arraché. La pièce semblait per-
due... Augier vient à moi, pose sur mon épaule sa large main de
sauveteur :

— Avez-vous du cœur, mon enfant ?

Je souriais d'un sourire pâle.

— Tout autre que mon père...

— Eh bien ! faites-en une autre !

Je partis. Et je reçus d'Augier, peu de jours après, une lettre²¹
dans laquelle il me faisait l'historique de ses pièces. Tout son
répertoire y passait. À l'entendre, il n'avait eu, aux premières,
que des insuccès. « Et, chaque fois, terminait-il, je bouclais
mon ceinturon d'un cran, et je ne regardais pas en arrière ; en
avant, toujours ! » N'est-ce pas exquis ? Pour me consoler, il
niait effrontément sa gloire !

C'est bien le même homme que je vis un jour applaudir une
pièce qu'il n'aimait guère ! « Il pense à l'auteur qui souffre, me
dit son neveu Guiard, l'auteur dramatique. Mon oncle, voyez-
vous, préfère avoir l'air de manquer de goût, que manquer ef-
fectivement de cœur. »

Augier aimait à répéter ce mot, une devise : *Cache ta vie*.

J'aurai pourtant l'indiscrétion de conter une anecdote qui
montre jusqu'où allait sa bonté.

²¹ NDLR. — Cette lettre n'a pas été conservée.

Dans son jardin de Croissy, un petit chien s'introduisit un jour,
et, courant de-ci de-là à travers les plates-bandes, il se mit à
japper tant et si fort que le bon maître, en train de travailler,
s'irrita à la fin. On veut chasser le maudit animal qui ne se
laisse jamais prendre et continue à assourdir de ses cris tout le
voisinage. Augier sort, impatienté. Le chien, poursuivi, vient se
jeter entre ses jambes. Il le saisit, de sa large main, par la peau
du cou. Que va-t-il en faire ? Parbleu, le jeter dehors, sur le
chemin public. Le chemin, qui longe le fleuve, passe, en contre-
bas du jardin, au-dessous d'un mur de deux mètres de hauteur.
Augier étend le bras par-dessus le mur ; il ouvre la main. Le
chien tombe et pousse un cri déchirant : il s'est cassé la patte
Le voilà — c'est clair — condamné à mort... La nuit approche. Il
va mourir là, dans l'obscurité. L'idée d'abrèger son supplice vient
tout de suite à l'esprit d'Augier. Il ramasse la malheureuse bête,
constate que le mal est irréparable, et voilà mon chien dans la
Seine ! Mais le blessé ne veut pas mourir noyé. Il s'est mis à
nager, tout en gémissant. Le courant l'emporte. Et, pris de tris-
tesse, saisi de remords, Augier suit le courant, les yeux fixés
sur la pauvre petite tête qui émerge, plaintive ; le chien pleure ;
l'homme lui parle, l'encourage, l'appelle... Il put le reprendre
enfin, beaucoup plus bas, et, l'ayant réchauffé, soigné, restau-
ré, caressé, il le conduisit dans un asile pour chiens, où durant
des semaines il alla lui rendre visite. Le chien resta boiteux,
mais on dit qu'il vit encore.

Ah ! ce grand cœur d'Augier ! si le petit chien de Croissy —
comme je le crois — pense à lui quelquefois encore, il n'est pas
plus ému que moi.

Vous rappelez-vous le vers de Sully Prudhomme ?

Chacun meurt comme il est, sincère à l'improviste²² !

²² NDLR. — SULLY PRUDHOMME, *Les Solitudes*, poème « Dernière solitude ».

J'ai vu Émile Augier sur son lit de mort : il se ressemblait.

Jean Aicard.

Il lui consacra un second article dans la presse marseillaise :

ÉMILE AUGIER ²³

Sur la place de l'Odéon, devant ce théâtre dont on aime tant à plaisanter, mais qui a consacré la fortune naissante de beaucoup de jeunes auteurs devenus illustres ; devant ce théâtre qui a réparé souvent les injustices ou les erreurs de la grande Comédie-Française ; devant ce théâtre tout entouré de galeries qui sont, pour le quartier Latin, une vraie bibliothèque en plein vent, où bien des jeunes gens trop pauvres pour acheter les livres nouveaux viennent les lire sans les couper ; sur cette place de l'Odéon où malgré la distance proverbiale qui sépare la rive droite de la rive gauche, tout Paris accourt quelquefois pour applaudir l'œuvre nouvelle d'un inconnu ou la reprise d'une pièce de maître, Émile Augier a aujourd'hui son monument.

Je l'ai beaucoup connu, beaucoup aimé. Il était secourable aux nouveaux. Sa main tendue ne se retirait plus jamais. Elle était bonne et forte. J'en sais quelque chose...

Il est bien, là, sur la place de l'Odéon, le bon maître, tout près du cœur de la jeunesse.

Jeunes ou vieux, nous le saluerons désormais d'un regard affectueux, en passant sur la place familière ; et lui nous regardera avec son beau visage calme et bienveillant, avec son grand air d'honnêteté chevaleresque et de fierté simple.

²³ *Le Petit Marseillais*, 28^e année, n° 10026, vendredi 8 novembre 1895, page 1, colonnes 1-2. — Une ébauche de cet article aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, chemise n° 424, pièce n° 50-55, manuscrit autographe, 6 pages.

Un écrivain de beaucoup de talent refusait, ces jours-ci, un peu légèrement, à Émile Augier, sa place méritée au premier rang des maîtres de l'art dramatique. Je crois voir la cause d'un tel jugement. C'est la vieille querelle des écoles.

La bataille, au fond, persiste chez nous entre le genre classique et le romantique, ou, si l'on veut des mots moins surannés, entre le goût du fini en art et le goût de l'indéfini. À vrai dire, le premier est, par essence, latin, grec, gaulois ; le second est germanique, anglo-saxon ; le premier est, avant tout, artiste ; le second, philosophique et même métaphysique.

L'œuvre de Goethe, par parenthèse, les associe et les accorde tous deux.

L'indéfini inspire la mélancolie et même le désespoir plutôt que la satisfaction et la joie. C'est le génie du Nord.

Quelle est la bonne école ? Il n'y en a peut-être pas de mauvaise. Il y a des tempéraments et des chefs-d'œuvre différents. Le grand art de la critique c'est de se placer au point de vue du génie propre de chacun des maîtres divers et de ne pas comparer ce qui, par essence, doit rester opposé.

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

On peut admirer à la fois, pour des raisons diamétralement opposées, Shakespeare et Molière, Hugo et Augier.

Émile Augier n'aimait pas beaucoup Shakespeare. Molière eût aimé Augier.

L'art grec, — la composition telle que le génie hellène la conçoit en statuaire, en architecture, en littérature, — l'art grec est joie et repos. L'artiste grec semble toujours se dire : « La raison d'être des choses m'échappe ; si je la poursuis, je souffre et je m'affole ; ramenons les regards de l'homme —, qui est perdu dans trop d'espace et de temps, — sur des contours précis qui l'arrêtent, le consolent, le rassurent contre les dieux in-

connus. L'homme s' imagine posséder ce que son regard embrasse facilement. Quand il se croit, grâce à l'œuvre d'art, le maître absolu des éléments de la vie, l'homme est heureux. La fin quasi divine de l'art, c'est de donner à l'homme cette sensation de souveraineté sur le monde. »

L'homme du Nord, au contraire, toujours menacé par la dramatique couleur du ciel et de la mer, par les visions nées du brouillard, oublie aisément les beaux contours précis, se complaît souvent à ses épouvantes ; et, s'il est artiste, il tire de ses effrois, de ses efforts pour fuir et échapper au songe qui l'opprime, de ses demi-folies, (Hamlet) les plus saisissants effets. L'homme est perdu dans le chaos d'une tempête... Il admire cette tempête par laquelle il est écrasé, mais il nous laisse écraser par elle, avec lui ! Cela aussi est une grandeur. Ce n'est pas la grandeur telle que la comprenaient les Grecs. Quelle est la vraie ?

Ma foi, pourquoi ne pas répondre : « Admirons-les toutes deux... » Victor Hugo, à propos de Shakespeare a écrit : « Une montagne est à prendre ou à laisser ! » Prenons-la, mais n'oublions pas le Parthénon d'Athènes, ni la Maison Carrée de Nîmes. Prenons-les aussi ces exemples d'eurythmie et de sagesse artiste.

Émile Augier, lui, ne prenait pas la montagne. C'est un classique, un esprit net, vigoureux, donnant pour limites à sa conception de la vie les nécessités sociales, les lois établies, la sagesse réglée et l'expérience des siècles.

Les deux théories ont des représentants trop illustres pour qu'on n'accepte pas, en art du moins, ce qu'elles ont produit des deux côtés.

En philosophie, en sociologie, c'est différent. Il ne semble pas qu'on puisse fonder quelque chose sur le goût de l'indéfini. Cependant les théoriciens de l'indéfini existent là comme ailleurs. Ce sont les anarchistes.

Émile Augier est un social. C'est un homme des vieilles formes sociales, rajeunies pourtant par la Révolution française à laquelle il n'a cessé de reconnaître dans ses pièces un rôle créateur et généreux. Augier est un chevaleresque plébéien, fier d'être peuple, mais sachant toutes les belles courtoisies et toutes les belles générosités.

Quant à l'infini et à l'indéfini, comme Alphonse Karr, il n'y pensait qu'une fois par an, et si on lui demande son opinion sur ce sujet, il répondra certainement avec Alphonse Karr : « J'y ai pensé hier : repassez dans un an ! » À quoi Shakespeare songeur réplique : « *Être ou n'être pas, voilà la question !* »

Et notre Augier, sur la place de l'Odéon, sourit, paisible, au génie de la France.

JEAN AICARD.

Jean Aicard et Paul Déroulède

Jean Aicard a bien connu Paul Déroulède, son contemporain, né à Paris (1^{er}) le 2 septembre 1846 et décédé à Nice le 30 janvier 1914, homme politique ardent, poète patriote, auteur dramatique et romancier.

Déroulède participa courageusement à la guerre de 1870 : fait prisonnier à Bazeilles il s'évada et reprit le combat. Membre important de la droite nationaliste, il fut un des fondateurs de la Ligue des patriotes en 1882, prônant un nationalisme fort et travaillant pour le retour de l'Alsace et de la Lorraine annexées par l'ennemi après la guerre de 1870. Il participa à tous les mouvements populaires ; chaud partisan du suffrage universel, il tenta même de l'imposer par la force, ce qui lui valut diverses condamnations.

Parallèlement à sa carrière de député, il publia une belle œuvre poétique d'inspiration patriotique : *Chants du soldat*

(1872), *Nouveaux chants du soldat* (1875), *Marches et sonneries* (1881), *Chants du paysan* (1894), *Poésies militaires*. Il a également laissé des écrits plus politiques et quelques pièces de théâtre.

Jean Aicard lui a consacré deux poèmes. Le premier en janvier 1894, après que Déroulède eût été battu aux élections législatives des 20 août et 3 septembre 1893 qui virent un net recul de la droite au profit des républicains modérés :

À PAUL DÉROULÈDE ²⁴

Frère chanteur, je pense à toi,
Qui songes là-bas, sur la rive.
Ta simple chanson qui m'arrive
Sonne la vaillance et la foi...
Chanteur, mon frère, honneur à toi.

Ici, frère, que faisais-tu,
Parmi les intérêts en lutte ?
La plainte douce de ta flûte
Souffle un chant de mâle vertu.
Ici, chanteur, que faisais-tu ?

Frère chanteur, laisse aux tribuns
La tribune où s'essouffle Antoine.
Dis-nous les blés, la folle avoine
Et les beaux lys pleins de parfums,
Et laisse l'injure aux tribuns.

²⁴ *Le Gaulois*, 28^e année, 3^e série, n° 5070, mercredi 24 janvier 1894, page 1, colonne 5.

S'il faut parler en citoyen,
Tu parleras mieux dans la foule ;
Sois un flot dans ce flot qui roule :
Nos cœurs seront plus près du tien,
Si tu parles en citoyen.

Frère chanteur, ces vers vibrants
Font l'héroïsme au cœur des hommes.
Les humbles chanteurs que nous sommes
Ont fait jadis les peuples grands :
Chante, frère, tes vers vibrants.

Souffle et crée un Dieu dans nos cœurs ;
Chante le pain, né de la terre.
Notre royaume est le Mystère :
Laissons tout le reste aux moqueurs...
Toi, souffle ton rêve en nos cœurs.

Frère chanteur, on t'a blessé ?...
Mais tu n'as qu'un genou dans l'herbe :
Comme ton Vieux Clairon, superbe,
Tu sonnes un chant plus pressé...
Donne ta main, frère blessé.

On t'a blessé, frère ? Tant mieux,
Si ta voix en est plus sonore,
Si ton appel, plus fier encore,
Nous fait lever plus haut les yeux,
Alors, frère, tant mieux ! tant mieux !

Cher brave cœur, on pense à toi
Dans la mêlée où tout s'oublie ;

On aime ta « chanson jolie »,
Ta vaillance et ta noble foi...
Cher brave cœur, honneur à toi.

JEAN AICARD

La Société « Les Amis littéraires de Paul Déroulède » organisa, le 11 novembre 1920, jour anniversaire de l'armistice, une grande fête patriotique et littéraire en l'honneur de Paul Déroulède, sous la présidence effective du maréchal Foch et avec le concours d'artistes des théâtres nationaux. Jean Aicard y lut le poème suivant, une de ses dernières œuvres :

DÉROULÈDE.²⁵

On peut voir, en des nuits où sonnent les alarmes
Et la prédiction des pires lendemains,
Des hommes, par milliers, prêts à l'appel des armes,
Courir — en élevant des flambeaux dans leurs mains.

Symboliques flambeaux, plus puissants que leur nombre,
Ils transmettent l'espoir, ils enflamment les cœurs ;
Ces feux multipliés font fuir le doute et l'ombre,
Et tous ces cœurs ardents sont des cœurs de vainqueurs.

Pourtant, vaincue un jour, on vit la noble France
Dédier à la Paix ses lauriers de jadis :
Tandis que l'ennemi s'armait jusqu'à l'outrance,
Elle enseignait l'oubli de la haine à ses fils !

L'un d'eux alors cria : « France ! oh, France ! prends garde
Aux visages changeants de l'espion germain !

²⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, pièce n° 506 ; manuscrit autographe, 3 pages, version définitive. Poème inédit.

L'Allemagne aux yeux faux rampe vers toi... regarde :
C'est le monstre envieux qui n'a plus rien d'humain.

« Le vampire te suit d'une haine profonde ;
Ta grandeur fait sa honte : il médite ta mort.
N'entends-tu pas son cri qui plane sur le monde :
La force fait le droit ; je suis le droit du fort ?

« Tous les Germains, soldats, prêtres et philosophes,
Tous ont dit : *soyons durs ; la douceur, c'est le Mal.*
Même leur poésie, aux ailes de ses strophes,
A des griffes d'airain, comme l'ange infernal.

« Le faible est, à leurs yeux, une juste victime ;
L'Évangile, pour eux, c'est le Livre d'erreur ;
Que la pitié désarme un soldat, — c'est le crime ;
Ils font reine la force ; et l'orgueil, empereur.

« Garde-toi, France ! » Ainsi s'écriait notre Aède
En réponse hautaine à l'ombre de Körner²⁶ :
Tes poèmes sonnaient la charge, ô Déroulède,
Quand s'amassaient sur nous les ouragans du fer.

Et lorsque le tocsin jeta ses plaintes noires
Au ciel mourant d'un soir déjà teinté de sang,
Alors ton nom monta dans toutes les mémoires,
Comme monte en fusée un ordre éblouissant.

Qui donc, qui d'entre nous osait la dire éteinte,
Cette flamme : l'amour de ton sol, de tes ciels,
France ?... Elle ne peut pas mourir, la flamme sainte.
L'étincelle contient des feux torrentiels.

Amour de la patrie, ô flamme nécessaire,
Tu vivais toute au cœur d'un poète inspiré.
Poète, elle rayonne en ton œuvre sincère :
Tu fus le vigilant gardien du feu sacré.

²⁶ NDLR. — Theodor Körner, poète patriote et militaire prussien, tué au combat en 1813.

Tu l'es encor. Nos fils tendent vers toi leur âme
Pour l'allumer, comme à l'étincelle un flambeau ;
Et nous venons, comme eux, ô gardien de la flamme,
Illuminer d'amour ton immortel tombeau.

Ta France a reconquis la gloire universelle...
Vois briller dans nos mains, malgré les mauvais vents,
L'inextinguible feu né de ton étincelle :
C'est la splendeur des morts et l'honneur des vivants.

Jean Aicard

Solliès-Ville. Sept. 1920.

Neuf lettres ou télégrammes de Paul Déroulède à Jean Aicard ont été conservées par les archives municipales de Toulon dans la correspondance reçue par notre poète, généralement de courtes missives de félicitations ou de remerciements. Elles montrent bien la profonde amitié qui unissait les deux hommes.

JULES CLÉMENT

Dominique AMANN

Jules Clément est un personnage singulier, grand ami de Jean Aicard à qui il consacra tous ses loisirs pour la réalisation et la promotion de son œuvre.

Jules Clément

Jules-André Clément naquit à Lyon, au quartier de La Guillotière, le 25 décembre 1844 à une heure du matin, fils naturel de Louise-Julie Clément, veuve depuis plus de trois ans de feu Antoine Desprez, rentière, âgée de 29 ans.

De bonnes études secondaires à Toulon lui permirent d'entrer à l'École navale en 1861. Il fit une carrière régulière dans la Marine : entré au service en 1861, aspirant (1^{er} août 1863), aspirant de 1^{re} classe (1^{er} septembre 1865), enseigne de vaisseau (1^{er} septembre 1867), lieutenant de vaisseau (7 janvier 1874), capitaine de frégate (29 mai 1890) ; chevalier de la Légion d'honneur par décret du 11 juillet 1880 rendu sur le rapport du ministre de la Marine et des Colonies. Immatriculé au port de Toulon, il fit l'essentiel de sa carrière à bord des navires attachés à ce port de guerre : transport à hélice *Aveyron*, 430 ch., 4 canons (1873) ; cuirassé de 1^{er} rang *Couronne*, 800 ch., 14 canons (1880) ; cuirassé d'escadre *Marengo* (1881) ; second à bord du transport de 1^{re} classe *Bien-*

Hoa, 650 ch., 2 canons (1885) ; cuirassé d'escadre *Amiral-Duperré*, 1500 ch., 18 canons (1886) ; le 10 août 1886, il est nommé commandant de la chaloupe-canonnière *Mutine*, à Toulon, 38 ch., 2 canons ; lieutenant de vaisseau canonnier à bord du cuirassé d'escadre *Courbet*, 1500 ch., 14 canons (1889-1890).

Le 6 juillet 1892, il fut nommé commandant du bâtiment central de la réserve, dans le 4^e arrondissement à Rochefort, et passa dans la réserve le 3 mars 1894.

Il s'installa alors à Paris. Et c'est là qu'il mourut, à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, le 25 janvier 1920.

Jean Calvet, autre grand ami de Jean Aicard, rencontra souvent l'officier chez notre écrivain au Luxembourg. Séduit par cette personnalité atypique, il en a tracé le portrait avec quelque amusement :

Il y avait d'abord — je dis d'abord parce qu'il s'asseyait toujours près de la porte — le commandant Clément, capitaine de vaisseau en retraite, toujours présent de telle heure à telle heure, comme de service, comme un planton. C'était le frère de Jean Aicard, plus qu'un ami, sa chose.

C'était un être curieux et charmant, avec des naïvetés d'enfant. Il était monté comme une mécanique, chaque geste déclenchait automatiquement le suivant dans la ligne de l'habitude. Quand il fallait intervenir pour modifier le régime, il était perdu. Il avait donc son petit carnet où il écrivait d'avance son emploi du temps, et il le consultait d'heure en heure pour savoir quelle tâche il devait entreprendre. Il avait complètement perdu la mémoire du présent et du passé immédiat, mais sa mémoire du passé lointain était imperturbable. Il savait

parfaitement huit langues dont le russe et le japonais, mais il aurait été incapable de dire le sujet d'une conférence qu'il venait d'écouter avec le plus vif intérêt. Il était célèbre par ses distractions. Un jour, en rade de Toulon, ses officiers et ses matelots s'entendirent pour lui jouer un bon tour. Successivement, ils lui demandèrent la permission de descendre à terre, et ils le laissèrent rigoureusement seul sur le bateau qu'il commandait. Quand vint le moment de « piquer » l'heure, il fut étonné de ne trouver personne et il s'acquitta lui-même de la corvée.

Pour occuper les loisirs de sa retraite, il avait au ministère de la Marine la charge de traduire les revues spéciales japonaises et russes ; il s'acquittait de cette fonction avec une précision et une régularité mécaniques.

Camille Pelletan, arrivant au ministère de la Marine et voulant faire des économies, supprima le traducteur. Ce n'est que cinq ans après et par hasard que Jean Aicard sut que Clément n'allait plus au ministère ; il avait biffé une ligne de son calepin et tout était rentré dans l'ordre.

Ses lectures étaient variées. Il lisait le *Ramayana* et l'*Anthologie*. Il m'a fait cadeau d'une belle édition de l'*Anthologie palatine*, interfoliée avec des feuillets où il avait écrit au crayon une traduction d'une partie des épigrammes. Il relisait Pascal et comme il l'avait étudié autrefois, il le conservait présent, et en parlait et le citait sans se tromper d'un mot. J'ai écrit dans *Les Lettres* un dialogue sur Pascal avec Clément ; on m'a soupçonné d'avoir inventé ce commandant pour lui faire dire ce que je ne voulais pas dire mais ce que je voulais avoir dit. Le commandant existait réellement et si notre dialogue a été un peu arrangé pour devenir matière littéraire, il n'a pas

été inventé, et les positions des interlocuteurs sont bien celles de la réalité. Ce rationaliste irréligieux trouvait que Pascal dans les *Provinciales* « s'est mis dedans » et que les jésuites ont raison contre lui, comme la vie a raison contre les systèmes, et qu'il est aussi impossible de se passer de la casuistique et du probabilisme que du café au lait et du... je ne vous dirais pas quoi... ne cherchez pas parce que vous ne trouverez pas.

À la mort de cet incrédule, dans le désordre de sa chambre, nous avons trouvé une belle boîte qui contenait son linge baptismal ; sa mère le lui avait laissé et il l'avait avec soin conservé. Nous avons trouvé aussi et dans un paquet à mon nom, une grammaire du jeu d'échecs. Les échecs étaient sa manie ; il faisait du prosélytisme pour les échecs et il avait essayé de me conquérir. Je n'avais pas la vocation et je lui représentais les inconvénients de la chose. Dans la rue, le nez sur son calepin, il travaillait à des problèmes d'échecs ; allant tout droit devant lui, un jour il avait bousculé un aveugle. Son remords avait été tel qu'il lui avait rendu la mémoire et qu'il rappelait souvent cet accident comme une preuve de ce que peut produire la passion des échecs¹.

Jules Clément et Jean Aicard

Jules Clément apparaît en 1870 dans la vie de Jean Aicard quand le poète lui dédicace un poème :

¹ CALVET (Jean), *Visages d'un demi-siècle*, Paris, Bernard Grasset éditeur, 1859, in-16, 256 pages. Le texte cité est pris aux pages 98-100.

² *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), « Apaisements », pages 183-185.

ÉPILOGUE²

À J. CLÉMENT

J'ai cessé de lever mon poing vers le soleil ;
Le baiser, fleur d'amour, le baiser dans mon âme
A mis comme un parfum la douceur de la femme ;
J'ai senti la bonté profonde du sommeil ;

J'ai dormi ; j'ai goûté le vrai sommeil sans rêves ;
J'ai goûté le repos & le charme d'amour,
Et dès lors j'ai subi sans révolte le jour ;
Sans insulter aux flots j'ai marché sur les grèves.

Ô cher sommeil, ô cher amour, soyez bénis !
Vous êtes la santé, le sourire, la joie ;
Aux colères d'orgueil je fus longtemps en proie ;
Voici que mes courroux douloureux sont finis.

L'amour & l'amitié, les blés mûrs & la vigne
Ont mêlé de leur paix à mon grand désespoir,
Et désormais, ô ciel lourd, ô firmament noir,
Puisqu'il le faut, à te porter je me résigne.

Mon âpre violence au calme se résout,
Mais au calme plus fort que l'âpre violence ;
Le branle-bas marin s'exécute en silence :
Je lutterai sans cris de haine contre tout.

Je serai lent & sûr afin d'être plus juste,
Acceptant le réel parce qu'il est fatal,
Et je mourrai pour toi, glorieux idéal,
Fol espoir, idéal sacré, mensonge auguste !

Envers la vie ainsi je deviens calme & doux ;
Ainsi je deviens calme & doux envers les choses,
Mais l'indignation, même au milieu des roses,
Peuples, me ressaisit quand je resonge à vous !

Alors je sens en moi des réveils de démence,
Ô Droit crucifié, Liberté qu'on meurtrit !
Et j'ai peur que ma paix ne soit qu'un vain répit,
Et que ma lutte avec fureur ne recommence !

Car si le cours du temps, homme, n'est pas à moi,
Mon être m'appartient, mon vouloir en dispose ;
C'est moi de mes malheurs qui façonne la cause,
Et c'est moi seul qui peux m'imposer une loi !

Nice, 1870.

Jules Clément fut un des meilleurs amis de Jean Aicard et leur amitié dura pendant un demi-siècle : toutefois, leur correspondance, parcourue de grandes lacunes, ne reflète pas la continuité de leurs sentiments.

Dans les quatre lettres qu'il écrivit de Paris à Amédée André, entre la fin novembre et le 12 décembre 1871, Jean Aicard ajoute toujours une salutation ou une note pour Clément, preuve que le jeune officier était devenu un compagnon indispensable : « je n'ai pas non plus un ami aussi dévoué que Clément, aussi simplement bon pour moi et attentif à mes intérêts »³.

³ Lettre de Jean Aicard à Amédée André, datable avril-mai 1872, AmT 1 S 18, « Correspondance à Jean Aicard concernant son poste de directeur-gérant de *La Renaissance* en 1872 ».

Les six lettres que Jules Clément écrivit de Toulon en 1872 et 1874 établissent clairement qu'il était devenu le principal correspondant local de Jean Aicard lorsque celui-ci se trouvait à Paris : il s'entremet auprès de Jacqueline et Amédée André, d'Alexandre Mouttet, Victor Piétra, Auguste Garbeiron, Michel Reynaud, la mère de Jean Aicard et la tante Magdelaine, le consul d'Italie Paolo Burdese, etc. ; il fait parvenir à son ami les documents qui peuvent l'aider dans son travail et les coupures de presse qui le concernent ; il félicite Jean de ses œuvres, l'encourage à persévérer, le soutient quand le découragement apparaît ; il suggère des corrections aux textes qui lui sont soumis et distribue localement les ouvrages du jeune poète. Instruit et amateur de littérature, Jules envoie également des notes de lectures sur tout ce qui pourrait intéresser son ami : « Clément m'a écrit plusieurs fois pour m'envoyer des copies qu'il fait pour moi »⁴. Durant cette période, les relations entre Jules et Jean restent très formelles : le vouvoiement est de rigueur entre l'officier un peu plus âgé, déjà bien lancé dans sa carrière professionnelle, et le jeune littérateur encore à la quête de la reconnaissance.

Après un séjour en Cochinchine, Clément est signalé de retour en métropole dans une lettre d'Abel de Valon à Jean Aicard du 4 septembre 1878.

Dans les années quatre-vingt, l'espacement des lettres indique que les relations entre les deux hommes s'étaient distendues, en raison des longues navigations effectuées alors par Clément et de ses séjours outre-mer. En revanche, à partir de la lettre écrite le samedi 28 juin 1879, le tutoiement est adopté.

⁴ Lettre de Jean Aicard à la tante Magdeleine, datée « Vendredi 26 février 1875 », AmT correspondance, lettre n° 177.

Dans les rares lettres conservées de cette longue période — 28 juin 1879, 21 janvier 1882, 14 avril 1892, — Clément se contente de donner des nouvelles, sans intervenir dans la vie littéraire de son ami.

Ayant pris sa retraite en mars 1894 et s'étant installé à Paris, Clément redevint alors plus présent dans la vie de Jean Aicard. Pour autant, les lettres ne sont pas très nombreuses car les deux hommes pouvaient se rencontrer physiquement à Paris où Jean faisait de longs séjours.

À l'été 1895, Clément travailla à la correction de *L'Été à l'ombre* et, en publiant ce recueil de nouvelles, Jean Aicard n'oublia pas de lui dédicacer la nouvelle « L'immortelle »⁵.

Jules Clément était alors le secrétaire parisien de Jean Aicard : il corrigeait ses ouvrages, surveillait son appartement en son absence et faisait suivre le courrier, donnait les nouvelles de la Capitale. À partir de 1908, il fut secondé dans ces tâches par le jeune abbé Jean Calvet venu de Toulouse et affecté au collège parisien Stanislas. Ils assumaient notamment les relations avec les éditeurs de Jean Aicard et la correction typographique des épreuves de ses ouvrages, surtout à partir de 1916 quand Jean était déjà très ennuyé par les progrès de sa maladie. Cette collaboration entre les trois hommes dura jusqu'au décès de Jules Clément le 25 janvier 1920.

La correspondance de Jules Clément à Jean Aicard

Les archives municipales de Toulon détiennent trente lettres de Jules Clément à Jean Aicard. Onze d'entre elles sont

⁵ AICARD (Jean), *L'Été à l'ombre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, août 1895, in-12, 312 pages.

incomplètement datées mais ont pu l'être par leur contenu ; une seule est restée indatable. J'ai ajouté une lettre trouvée dans une collection particulière.

Malgré les lacunes, ces trente et une lettres forment un corpus intéressant par la richesse des informations qu'elles contiennent et des détails qu'elles révèlent sur la vie de notre écrivain.

On observera qu'elles correspondent à des périodes fractionnées : mai 1872 (deux lettres), février-mars 1874 (quatre lettres), juin 1879 (une lettre), janvier 1882 (une lettre), avril 1892 (une lettre), juin 1895 (une lettre), octobre 1903 (une lettre), 1905 (deux lettres), 1906 (deux lettres), 1909 (une lettre), 1910 (deux lettres), octobre-novembre 1911 (deux lettres), 1912 (une lettre), septembre 1914 (trois lettres), mars-avril 1916 (trois lettres), 1919 (deux lettres), janvier 1920 (deux lettres).

Plusieurs explications : 1° toutes les lettres n'ont pas été conservées ; 2° jusqu'en mars 1894, date de son admission à la retraite, Jules Clément a mené la vie d'un officier de marine avec ses embarquements et séjours outre-mer, donc loin de la Métropole, et durant lesquels il était difficile d'échanger du courrier ; 3° à partir de 1894, Jules, établi dans la Capitale, pouvait y rencontrer facilement Jean lors des nombreux séjours que ce dernier y faisait.

Ces lettres sont publiées *in extenso* ci-après, augmentées de nombreuses notes relatives aux personnages qu'elles citent, aux articles ou ouvrages qu'elles mentionnent et aux faits qu'elles développent. Elles ont été numérotées pour la facilité des renvois.

Lettre n° 1 : mercredi 22 mai 1872

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1509 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Mercredi 22 mai.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre un peu avant midi. Je l'ai fait voir à Madame Lonclas et à M^r André. Aussitôt après mon déjeuner je suis allé chez M^r Mouttet. Il vous a envoyé tout ce que vous lui avez demandé. Vous avez dû recevoir de lui la notice de M^r Matterer écrite comme il dit avec une hache d'abordage mais utile pour la découverte de la vérité *pure et sainte*.

Il faudra vous informer si Léon Lagrange, dans quelque journal littéraire et artistique n'a pas publié une notice sur la Vénus de Milo. En tout cas le texte de Dumont d'Urville doit être inédit, dit M^r Mouttet. Il doit y avoir aussi une notice ou un ouvrage de M^r de Marcellus où il s'attribue l'honneur d'avoir découvert la Vénus. La copie que je vous ai envoyée contient tout ce qui, dans le rapport de Dumont d'Urville a trait à la Vénus de Milo, tout le reste n'est que botanique et hydrographie, choses peu intéressantes pour vous.

Votre lettre a un peu fâché M. Mouttet ; il vous pardonne en faveur de l'inquiétude que toutes ces affaires de journaux vous donnent. Il n'a jamais songé que vous pouviez publier sans l'assentiment de Michelet mais il n'a pas voulu vous envoyer plus tôt la page en question par un scrupule que vous comprendrez. Il a craint que Michelet ne se crût en quelque sorte forcé de vous laisser publier cette page, bien que cela lui fût désagréable de la publier, et il a pensé que si vous alliez le voir avant d'avoir la copie, il vous donnerait autre chose à publier, peut-être même quelque chose de plus pratique encore

pour votre journal. Vous voyez que l'intention était bonne. Vous avez dû recevoir la copie que vous demandiez.

J'ai vu Victor Piétra, son père n'était pas à la maison. Il a reçu les affiches de la *Renaissance*. Je lui ai fait vos remerciements. Il est d'un zèle admirable et comique. La mission que vous lui avez donnée le grandit de plusieurs pieds. Vous avez dû vous en apercevoir au style de ses lettres que Madame Lonclas m'a lues. Il va sans dire que je le prends très au sérieux. Je crois qu'il vous est réellement très utile.

Pour le *Peuple Souverain*. Je dois voir ce soir encore avant de fermer ma lettre Victor Piétra et peut-être son père. Je vous en parlerai donc tout à l'heure.

L'idée des lettres de Corse me paraît bonne mais c'est à la rédaction du journal à juger si elle est réellement pratique. Je comprends bien, mon cher ami, le désir que vous avez de nous revenir. Mais comment ferez-vous ? à qui laisserez-vous la direction de la *Renaissance* ? Pour moi vous savez que je serais bien heureux de vous revoir. Je suis huitième sur la liste et on va bientôt encore armer un bâtiment à cinq enseignes, je vais donc être bientôt tout à fait en tête et alors on est exposé à partir à l'improviste.

Atta Troll m'a toujours beaucoup amusé. Si je vous ai dit du mal de lui, c'est surtout parce que j'ai cru voir dans ses articles une cause d'insuccès pour le journal. Ce qui est spirituel n'est pas toujours à propos ni habile. Vous n'avez donc pas peur de vous faire des ennemis ? Si vous voulez que les vieux vous aident, il ne faut pas les blaguer. Il est bien évident que c'est une petite méchanceté de tourner en ridicule, pour quelques mauvais vers de jeunesse qui ont passé inaperçus en leur temps, des hommes dont quelques-uns sont d'un talent incontestable. Je dis une petite méchanceté. Il ne faut pas me répondre comme si j'avais dit : une perversité profonde. Je ne

suis pas si Prudhomme que ça et vous voyez bien, je vous l'avoue avec candeur, à la lecture de ces articles je m'esclaffe de rire comme un tas de mouches. Mais cela ne prouve pas qu'il soit prudent et profitable aux jeunes poètes de les écrire. À votre place, je tâcherais plutôt de faire le contraire, si possible, et de déterrer des poètes inconnus qui seraient sublimes comme Théophile Gautier a fait pour les poètes éreintés par Boileau. Le bon bourgeois n'est que trop porté à considérer la poésie comme une maladie de jeunesse et à croire qu'on jette sa poésie comme on jette sa gourme. Pourquoi avoir l'air de le confirmer dans cette idée. Y a-t-il un grand poète qui ait commencé par de très bons vers ? je ne sais. Il faut bien balbutier un peu avant de parler.

Quoi ! vraiment ! vous lisez Taine. C'est bien beau de votre part. Je croyais qu'il était une de vos antipathies comme Dumas fils. Très joli votre dernier article de Salon. Et très heureusement trouvée la citation de La Bruyère qui le commence. C'est en effet bien moi, mais convenez que sans Pierre et Paul l'article n'aurait pas été fait de la même manière et puisque nous sommes d'accord sur ce point qu'il est très joli, voilà l'utilité de Pierre et de Paul parfaitement démontrée. Par exemple ce que je ne comprends pas c'est que vous vous excusiez auprès de Pierre. Je la trouve mauvaise. À quoi servirait d'avoir des amis si l'on n'avait pas le droit de leur dire des sottises quand l'occasion s'en présente.

Je reprends ma lettre interrompue. Je viens de voir M^r Piétra. Le journal se vend à la porte de l'arsenal, il ne se crie pas à la sortie des ouvriers sans doute parce qu'il arrive trop tard à huit heures du soir seulement. Le crieur dont vous me parlez a passé de mode paraît-il ; il s'occupe maintenant d'autre chose il n'y a donc rien à faire avec lui, 300 exemplaires pour commencer c'est déjà bien beau le journal n'étant pas

encore très connu. Il y a des concurrents terribles, le *petit Marseillais* et le *petit Journal*, journaux de concours et de cour donnés parfaitement incolores d'ailleurs mais qui se vendent bien à cause de la bêtise du peuple français. *L'Égalité* ne se vend pas à beaucoup plus de 200 exemplaires. Il est vrai qu'elle est plus chère. Il n'y a donc rien à faire que d'envoyer des affiches à M^r Piétra ce qui sera fort utile. M^r Piétra est en effet accablé d'ennuis, il me charge de ses amitiés pour vous, ainsi que son fils. M^r Garbeyron vous serre la main : je l'ai vu ce matin chez M^r Mouttet. Vous savez qu'il demeure chez vous où il se trouve très bien, entouré d'objets qui vous rappellent à son souvenir. Vous avez les compliments de tous vos amis.

Je vois toujours votre mère de temps en temps, je lui porte vos articles. Elle est fâchée de n'avoir pas de lettre de vous depuis longtemps dit-elle. Elle se porte bien. Pierrot est toujours le plus aimable des petits chiens. Je n'ai pas vu Reynaud depuis quelque temps. J'irai peut-être le voir dimanche prochain. Je lis *Nanon* de George Sand. Il y a des choses exquis. Je suis toujours bien embêté d'être à la division.

Adieu, mon cher ami. Tâchez d'avoir un peu plus de calme. Je vous plains de cette vie d'agitations tout à fait en dehors de vos goûts, mais il faut bien souffrir un peu quand ce ne serait que pour devenir meilleur. Vos lettres ont un air ahuri qui me fait de la peine. Croyez bien que je comprends tous vos chagrins et que j'en prends ma part. Je vous embrasse bien fort.

J Clément

ÉLÉMENT DE DATATION :

Clément cite *La Renaissance littéraire et artistique* dont Jean Aicard assumait alors la direction. Ce journal vit le jour sur une

initiative de jeunes écrivains qui, après les événements tragiques de 1870-1871, voulurent démontrer la vitalité de leur génération par un nouveau périodique au titre en forme de manifeste, dont le n° 1 est daté « 27 avril 1872 ». Jean Aicard en fut le premier directeur-gérant à titre bénévole et n'exerça ces fonctions que jusqu'à l'été en raison de la charge de travail administratif qu'elles imposaient : la lettre a donc bien été écrite en 1872.

Dans cette revue, Clément cite la rubrique « Les poètes morts jeunes », sous la signature « Atta-Troll », parue dans les n° 1, pages 7-8 ; n° 2, pages 15-16 ; n° 3, pages 23-24 ; n° 4, pages 31-32 ; et suivants. « Atta Troll » était un pseudonyme de Léon Valade. *Atta Troll* est aussi le titre d'une épopée en vers de Heinrich Heine publiée en 1847.

Clément mentionne également les articles de Jean Aicard sur le Salon de 1872.

NOTES :

1° Cette lettre cite tout d'abord plusieurs personnages de l'entourage de Jean Aicard : Jacqueline André (1839-1915), veuve Émile Lonclas, demi-sœur de Jean Aicard ; Amédée André (1801-1889), receveur municipal, père de Jacqueline ; Victoire Isnard (1816-1896), épouse d'Amédée André, mère de Jacqueline (conçue avec Amédée André) puis de Jean Aicard (conçu avec Jean-François Aicard) alors même qu'elle n'était pas encore divorcée d'Amédée ; Alexandre Mouttet (1814-1901), avoué toulonnais, compagnon de Victoire après sa séparation d'avec Amédée et tuteur de Jean Aicard durant son adolescence. Pour ce dernier, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril, 2015, pages 7-48.

2° La mention du capitaine de frégate Amable Matterer (1781-1866), de l'historien d'art Léon Lagrange (1828-1868), de l'amiral Jules Dumont d'Urville (1790-1842) et du comte Louis de Marcellus (1795-1861), tous associés à la découverte de la Vénus de Milo, atteste que

Jean Aicard avait alors débuté son étude sur la célèbre statue et qu'il en recherchait la bibliographie pertinente. Ce travail sera achevé et publié en début juin 1874.

3° Le célèbre historien Jules Michelet est cité à propos d'un petit texte qu'il avait remis à son ami Alexandre Mouttet, collectionneur d'autographes, et que *La Renaissance* publia dans sa sixième livraison du 1^{er} juin 1872.

4° Victor Piétra (1853-1939), avocat, poète et compositeur, membre résidant de l'académie du Var de 1877 à 1891, quitta ensuite Toulon pour le barreau de Tunis.

5° Le capitaine de frégate Auguste Garbeiron (1811-1875), officier de Marine mais aussi homme de lettres, mathématicien et poète.

6° Quant à Michel Reynaud (1808-1890), fils d'un professeur de lettres, il fit carrière comme chirurgien dans la Marine et se retira à La Crau (Var).

7° *Le Peuple souverain* était un journal à la solde de Victor Hugo et Victor Piétra fut chargé de sa diffusion à Toulon... malgré la concurrence du *Petit Marseillais* et du *Petit Journal*.

Lettre n° 2 : mardi 28 mai 1872

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1510 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

Toulon 28 Mai

Mon cher ami,

J'allais vous envoyer ma lettre ce matin lorsque madame Lonclas m'a fait remettre la vôtre. J'ai été aussitôt chez Mr Mouttet qui était déjà parti et on m'a dit qu'il ne reviendrait que ce soir. Je comptais lui dire puisque vous vous reprenez à

la Vénus de Milo qu'il vous envoie vite la notice de Dumont d'Urville et les articles qu'il avait préparés hier et qu'il comptait vous envoyer. Je viens de parcourir ce matin la notice de M^r de Clarac dont je vous ai parlé. L'histoire est à peu près la même que celle de Dumont d'Urville. Il dit seulement qu'on fut obligé de menacer les Grecs d'avoir recours à la force et que la statue était déjà à bord d'un bâtiment grec quand M^r de Marcellus arriva.

Il cite à un certain endroit, Quatremère de Quincy qui a fait une brochure intitulée : *sur la statue antique de Vénus découverte dans l'île de Milo en 1820, transportée à Paris... etc.* Notice lue à l'académie royale des beaux-arts le 21 Avril 1821 par M^r Quatremère de Quincy sec. perp. de la dite académie etc. etc. Paris chez Debure frères lib. du roi imp. Didot.

Quatremère pensait que la statue était groupée avec une autre, Mars probablement. Ce n'est pas l'avis de M^r de Clarac. Vous vous rappelez que Matterer et je crois aussi Dumont d'Urville disent avoir vu le bras tenant la pomme.

De Clarac croit qu'elle était isolée mais en rapport avec d'autres figures qui pourraient être Pâris et les deux déesses.

Je crois que vous trouverez facilement ces brochures à la bibliothèque nationale. Elles doivent être aussi à la bibliothèque Mazarine. Dites-moi si vous avez besoin d'une copie ou d'un extrait si M^r Mouttet comme je le crois ne peut pas vous envoyer celle de M^r de Clarac et si vous ne la trouvez pas.

Vous voyez que ce ne sont pas les documents qui manquent mais peut-être sont-ils pour la plupart peu connus. Il y a aussi un ouvrage tout récent avec photographies de M^r Ravaisson, je crois, dont M^r Mouttet vous enverra le compte rendu. Je ne crois pas que l'historique soit complet dans cet ouvrage et il n'y

a bien certainement que la question d'histoire qui soit intéressante maintenant au point de vue de l'art tout doit avoir été dit depuis le temps.

Pourquoi ce découragement subit ? Il ne faut pas s'abandonner à ce mauvais sentiment-là. Vous ne voyez donc pas que ça va très bien pour le moment et je conçois que vous soyez fatigué mais découragé, non ? Rien de nouveau, pour mon embarquement. Merci pour ce que vous me dites de Préault. Je ferai la commission pour M^r Mouttet quand je le verrai et que je pourrai le prendre au gîte.

Je vous embrasse

J Clément

Répondez-moi vite pour l'article de Pecqueur un mot seulement si vous n'avez pas le temps.

ÉLÉMENT DE DATATION :

1872 : cette lettre fait manifestement suite à la précédente relativement aux premières recherches bibliographiques à propos de la Vénus de Milo.

NOTES :

1° À propos de la Vénus de Milo, Clément signale à Jean Aicard les notices écrites en 1821 par Frédéric de Clarac (1777-1847), ancien conservateur du musée du Louvre et Antoine Quatremère de Quincy (1755-1849), ancien secrétaire perpétuel de l'académie royale des Beaux-Arts. Il cite également l'ouvrage plus récent de Félix Ravaisson (1813-1900) conservateur des antiques et de la sculpture moderne au musée du Louvre.

2° Auguste Préault (1809-1879), sculpteur et statuaire, ami de Jean Aicard.

3° Edmond Pecqueur, fils de Marie Pecqueur, libraire à Toulon et dont il prendra la suite en janvier 1877.

Lettre n° 3 : mercredi 11 février 1874

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1511 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Toulon, 11 février

Mon cher ami,

Vous savez maintenant par les journaux la mort de Michelet. Le jour de sa mort je suis parti en chemin de fer avec Mouttet, lui pour Pignans et moi pour Hyères. J'avais dit bien des fois à Mouttet d'aller à Hyères mais il laissait le temps passer et ne se décidait pas si bien qu'enfin j'ai voulu porter les volumes moi-même. Il m'avait donné une lettre pour madame Michelet où il s'excusait de ne pouvoir aller la voir lui disant qu'il était appelé à Pignans par dépêche pour un procès. Lorsque je suis arrivé Michelet était à l'agonie. J'ai vu madame Michelet qui m'a dit : Je ne puis vous recevoir j'attends le dernier soupir de mon mari. Elle était admirable de douleur contenue et ferme. Je lui ai offert d'écrire à Mouttet. Elle m'a dit qu'elle le ferait. J'entendais Michelet râler dans la chambre à côté. J'étais frappé de stupeur. J'avais demandé des nouvelles de Michelet dans l'omnibus sachant déjà qu'il était malade. On m'avait dit : il va mieux. J'en avais aussi demandé à la bonne en entrant. Elle m'avait dit : toujours la même chose. Je n'étais donc pas préparé à ce qui m'attendait. Quand on m'avait dit que je pouvais entrer je m'attendais à trouver Michelet seulement un peu malade. Vous jugez de mon chagrin. Je suis allé à pied voir Reynaud. Il m'a dit : Vous auriez dû voir M^r Long et lui demander des nouvelles. Je suis alors retourné à Hyères. J'ai vu M^r Long qui m'a annoncé que Michelet était mort vers midi c'est-à-dire peu de temps après

mon départ pour La Crau. J'ai fait offrir mes services à Madame Michelet qui m'a fait remercier. Je suis encore une fois retourné à La Crau auprès de Reynaud finir ma lettre à Mouttet qui a dû lui parvenir le lendemain vers midi. Il y avait du mistral assez fort qui doit être pour quelque chose dans cette mort. Triste chose. Le vieux Mouttet aura bien du chagrin de penser que son indécision l'a empêché de voir Michelet une dernière fois. Je n'ai pas revu Mouttet. Il a dû aller à Hyères sans repasser par Toulon.

J'ai remis à M^r Arnassan 4 volumes pour lui et M^r Long. C'est la souscription d'Hyères. Il doit m'en porter le prix la prochaine fois qu'il viendra à Toulon, avant la fin du mois m'a-t-il dit.

J'ai été hier à La Seyne porter deux volumes. Mouttet m'avait prévenu que M^r Hugues en demandait deux. Je lui ai laissé mon adresse pour le cas où il en voudrait d'autres. Il m'a remis le prix des deux volumes.

Je n'ai toujours pas de réponse définitive de M^r Fouque. Je l'ai rencontré ces jours derniers. Il m'a dit qu'il n'avait pas pu faire de souscription à Toulon parmi les instituteurs et qu'il attendait toujours la réponse de M^r Bonfils. Il ne me reste que cinq volumes dans la caisse. Madame Pecqueur a vendu les deux qu'elle avait en dépôt. Elle m'en a fait redemander deux autres que je lui ai fait remettre et elle m'a donné le prix des deux premiers. J'ai remis à Mouttet comme vous me l'aviez dit deux vol. 1 pour l'académie et un pour M^r Noble. Il n'a pas voulu remettre ce dernier. Il a dû vous écrire à ce sujet : Il a gardé ce volume espérant le placer. Dans l'affaire Noble j'ai peut-être eu tort de vous parler d'une lettre d'excuse. Ce n'est pas ça que Mouttet veut à ce qu'il m'a dit. Il vous expliquera mieux ce qu'il demandait de vous. Il m'a raconté que le fils de Noble avait été malade et avait souscrit à votre volume. J'ai vu

Eugène Allègre, il a placé 4 exemplaires sur les 12 qu'il avait. Il vous fait ses amitiés. Le père du maire de Toulon, M^r Allègre de Six-Fours est mort il y a quelques jours. Rumèbe a vendu 4 et Courtès aussi 4. Je leur ai dit de m'en redemander quand ils n'en auront plus. Mouttet me doit encore quelques exemplaires qu'il a placés. J'en en caisse 90^f 35. Figurez-vous que dans mes lettres à Leygue j'ai été assez idiot pour ne pas lui annoncer l'envoi des volumes et ne pas lui demander s'il les a reçus. Je ne pense pas qu'un paquet de huit volumes puisse s'égarer à la poste et pourtant ça me tourmente. Dans ma dernière lettre je lui demande les adresses de son oncle et de ses cousins et je lui dis de vous les envoyer directement s'il veut : je lui donne votre adresse. Dites-moi s'il vous a écrit et s'il parle des volumes. Je n'ai pas encore reçu de réponse de lui depuis l'envoi des volumes. J'ai vu M^r Dauphin et j'ai fait textuellement la commission de M^r André. Il m'a dit qu'il s'occuperait de lui bientôt vers la fin du mois et qu'il n'a pas cessé de penser à lui. Je lui ai dit de s'adresser chez vous s'il a besoin de la clef. J'ai fait pour Mouttet deux copies de l'article de Banville. Il les trouvera dans sa boîte en rentrant à Toulon. Merci pour lui et pour moi de l'envoi des journaux. Ils nous ont fait grand plaisir. Ma mère se prépare à écrire à Madame Lonclas et vous fait ses amitiés à tous. Vous avez aussi les compliments de M^r Lernel. Sa femme est malade. Elle a une maladie d'estomac qui l'a fait beaucoup souffrir ces jours derniers. Elle va un peu mieux aujourd'hui. Compliments de Antoinette. J'ai été voir aujourd'hui votre tante. Elle va bien et est contente de vous. Vos lettres lui ont fait un grand plaisir. Il faut lui donner cette joie le plus souvent que vous pouvez. Vous trouverez ci-jointe une lettre que j'ai écrite sous sa dictée et une fleur d'immortelle. J'ai vu aussi M^r Roudin qui vous fait ses amitiés. J'avais porté des volumes à tout hasard mais il n'a pas fait de

nouvelles souscriptions. Il a mon adresse. Il s'attend à être remercié comme tous les maires républicains. La seule difficulté est de trouver des remplaçants.

J'aurais peut-être dû faire les copies demandées plus tôt. Je vous les enverrai sans faute demain matin.

Autre idée embêtante pour la traduction possible de *Don Juan* dont vous m'aviez parlé. C'est que pour les Allemands et les Anglais, *la mort* est du *masculin*. J'ai lu à Reynaud les glaneuses. Il en a été très content et moi aussi. Il demande que vous mettiez dans le titre la Camargue et non simplement Camargue. Le dictionnaire géographique lui donne raison.

Si par hasard vous aviez envie de faire quelque chose du passage de Jean Reynaud que je vous ai copié autrefois il serait bon de lire outre *terre et ciel*, un volume de Flammarion intitulé *Lumen, histoire d'une comète*. Je vous écris ça comme ça me vient au hasard de la fourchette mais prenez note ça pourra vous servir. J'ai vu votre mère ce soir, elle va bien et est de bonne humeur. Le dernier rouge-gorge est mort. Le mistral en est peut-être la cause. Elle dit qu'elle en achètera d'autres.

Avez-vous lu le *Tasse* de Goethe ? Vous serez bien gentil de mettre dans vos lettres un petit mot pour Reynaud afin que je puisse lui montrer vos lettres. Je le vois presque tous les dimanches. Il va bien et vous fait ses amitiés. Ne vous fatiguez pas trop, et écrivez-moi avec bien des détails. Je vais faire les copies demandées et vous les envoyer en papier d'affaires. Mes meilleurs compliments à M^r André et à Madame Lonclas.

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° Le principal élément est la mort de l'historien Jules Michelet, décédé à Hyères le 9 février 1874.

2° J.-B. Allègre est décédé le samedi 7 février 1874.

NOTES :

1° Les volumes que Jules Clément place inlassablement auprès de nombreux correspondants de la région — amis et libraires — sont les *Poèmes de Provence*, publiés à Paris chez Alphonse Lemerre, en décembre 1873. La première édition ayant été enlevée en quelques jours, ainsi que le second tirage de janvier 1874, Alphonse Lemerre procéda aussitôt à une seconde édition augmentée de quelques pièces.

2° « Mr Noble » : Nestor Noble (1830-1895), avocat toulonnais, mais aussi poète, publiciste, conseiller général du Var et conseiller municipal de Toulon.

3° « Votre tante » : Magdeleine Aicard (1816-1897), sœur de Jean-François père de Jean. Après la faillite de la famille et la perte de tous leurs biens, Magdelaine et son père s'installèrent dans une petite campagne au hameau de Sainte-Trinide à Sanary (Var) d'où était originaire la famille Aicard.

4° « Les glaneuses » : pièce rajoutée à la deuxième édition des *Poèmes de Provence*, sous le titre exact « Les glaneuses de la Camargue ».

Lettre n° 4 : jeudi 12 février 1874

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1512 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Toulon 12 février.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre aujourd'hui à trois heures et vous voyez que je ne tarde pas à vous répondre. J'ai commencé par courir la ville pour tâcher de trouver un numéro du *Temps* du 10. Dol

ne l'avait plus, ni les cafés. J'ai été voir Pietra qui m'a promis de le demander à son cercle pour moi mais il ne pourra que me le prêter. Vous seriez bien aimable de nous l'envoyer à Mouttet et à moi. Ça nous fera grand plaisir à tous deux. Je n'ai pas revu Mouttet j'ai passé plusieurs fois chez lui s'il n'est pas à Pignans il doit être à Hyères. Vous recevrez en même temps que cette lettre une *Sentinelle du Midi* où il y a un petit mot sur vous, qui est de Mouttet. Mouttet a dû vous envoyer un *Progrès du Var* de ces derniers jours où il y a aussi quelque chose. S'il ne vous l'a pas envoyé prévenez-moi et je vous l'enverrai. Ma mère a écrit à Madame Lonclas ce matin. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Lereboullet qui est peu connu. L'article a été trouvé bien par Pietra qui l'a lu. Vous vous êtes peut-être exagéré les critiques qu'il contient. Je suis bien content de ce que vous me dites de la Vénus. Sa vraie place est à la *Revue des Deux Mondes*. Et les vers, passeront-ils ? Qu'est-ce que c'est que cette combinaison qui doit vous faire rester à la revue d'une façon définitive. Cela m'inquiète. Si vous alliez devenir un badaud ce serait funèbre. Vous rappelez-vous notre conversation avec Mr Zurcher quand nous avons été le voir avant votre départ. Il a parlé je crois de quelqu'un qui est mort de cette cuisine-là. Et puis, vous êtes au moment où il ne faut pas engager l'avenir puisque vous pouvez réussir tout seul au théâtre. Enfin, je ne sais que vous dire mais ça m'a fait l'impression du secrétariat d'Autran revenant sur l'eau et vous vous rappelez ce que notre Reynaud vous a dit à ce sujet.

J'ai envoyé ce matin les deux copies demandées des glaneuses. Vous avez eu tort de ne pas m'indiquer exactement le format que vous désiriez. Rien n'était plus facile que de m'envoyer exactement les dimensions. Je les ai faites de format différent. Envoyez m'en d'autres (copies) à faire. C'est pour moi un double plaisir de vous lire et de vous rendre service et

vous savez que ce n'est pas le temps qui me manque. La pièce est bien jolie et nous a fait grand plaisir à tous c'est-à-dire à Reynaud à Mouttet et à moi et aussi à ma mère à qui je l'ai fait lire ce matin. Je vous ai dit je crois que Reynaud demande les glaneuses de la Camargue. Je crois que ça n'a pas grande importance. Il y a *l'horizon* répété à deux vers de distance 14^e et 17^e vers. Ce n'est pas bien grave non plus et c'est facile à changer. Je garde le brouillon n'est-ce pas ? De la Camargue à la Cochinchine la transition est facile n'est-ce pas car dans cette dernière la mort fleurit plus que partout ailleurs. Que diable votre ami va-t-il faire dans cette galère ? Avec un indifférent je pourrais avoir du scrupule à éreinter cette colonie mais vous me dites qu'il est votre ami et de plus un charmant garçon c'est donc un devoir pour moi de lui dire tout ce que je pense de ce chien de pays. Il ne faut pas se laisser éblouir par les beaux appointements que l'on touche là-bas après un court séjour dans le pays. On n'y est pas encore assez riche non que la vie y soit très chère quand on s'associe avec des camarades, mais il ne faut se priver de rien si l'on veut résister à ce terrible climat. En somme le meilleur conseil que l'on puisse donner à ceux qui vont en Cochinchine c'est de n'y point aller. Je pense que vous lui aurez déjà parlé dans ce sens. Vous m'avez vu malade bien longtemps après en être revenu. Ma mère me rappelait encore ce soir qu'elle ne m'a pas reconnu lorsqu'elle m'a vu pour la première fois à Paris après trois ans d'absence. Le nombre des gens qui peuvent supporter le climat sans s'abîmer est excessivement petit. Généralement on en revient plus ou moins éreinté mais toujours ou presque toujours atteint. De plus la ville de Saïgon où se trouve l'école d'administration est devenue plus malsaine encore qu'autrefois peut-être parce qu'on y a remué de la terre dernièrement. Les transports qui n'y passent qu'un mois y ont beaucoup de

malades. C'est ainsi que j'ai vu un de mes camarades, enseigne embarqué en même temps que moi sur l'*Aveyron* et qui venait pour la première fois en Cochinchine obligé de demander à son retour à Toulon un congé de convalescence pour diarrhée chronique. Dites bien à votre ami que l'opinion générale dans la Marine est que ce pays est déplorablement malsain. Cela ne se crie pas sur les toits parce qu'on ne veut pas nuire à la prospérité de la colonie et puis il faut bien dire que tous les pays chauds sont terribles pour les Européens mais surtout les pays chauds et humides comme la Cochinchine qui dans la saison des pluies est une vaste grenouillère. Si votre ami veut des renseignements assez exacts il peut lire la *Cochinchine* de Charles Lemire qui se vend chez Challamel et que vous vous rappelez peut-être avoir vue chez moi mais il faut faire attention que ce livre est très optimiste. Il est d'ailleurs mal écrit et intéressant seulement comme renseignements pratiques sur la vie. Si monsieur Landes se décide à partir après ce beau panégyrique de la terre où les palétuviers fleurissent comme il partira probablement par un transport de l'État, dites-lui de venir me voir à Toulon en passant. Je lui donnerai tous les renseignements possibles.

Si vous trouvez les renseignements ci-dessus insuffisants écrivez-moi je suis tout à fait à la disposition de votre ami. L'éreintement de la Cochinchine n'a rien de passionné je n'ai jamais eu peur de ce pays ; et j'y retournerais sans crainte d'y mourir mais pas volontiers. Un phénomène bizarre c'est que je m'y étais tellement habitué que je ne voulais pas le quitter. Je vous ai raconté cela. Mon jugement est donc parfaitement froid et résume plutôt l'expérience de mes camarades que la mienne. Voyez Garnault le pharmacien voilà encore un beau produit !

Écrivez-moi bien vite au sujet du *baiser de la reine*. Qu'en dit Coquelin ? Mes compliments les plus affectueux à M^r André

et à madame Lonclas. Demandez à M^r André s'il n'a pas quelque commission à me donner pour la campagne ou ailleurs. Il doit savoir que je suis heureux de lui rendre service.

Adieu mon cher ami écrivez-moi beaucoup, faites-moi travailler beaucoup pour vous. Je vous embrasse bien tendrement, J Clément.

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° *La Sentinelle du Midi*, 43e année, n° 835, mardi 10 et mercredi 11 février 1874, « Chronique méridionale », page 2, colonne 3 : annonce de la parution des *Poèmes de Provence*.

2° *Le Progrès du Var*, 6e année, n° 1326, dimanche 8 février 1874, page 3, colonnes 1-2 : présentation des *Poèmes de Provence*.

NOTES :

1° « *Le Temps* du 10 » : dans le quotidien *Le Temps* (14^e année, n° 4684, mardi 10 février 1874, « Variétés. Six centenaires », page 4, colonnes 1-2, article signé « A. ERDAN »), il est question du prochain quatrième centenaire de la naissance de Michel-Ange, dont Jules Clément parle dans des lettres ultérieures. Cet anniversaire fut célébré en septembre 1875 et Jean Aicard eut l'occasion de participer à ces grandes festivités à la fois comme journaliste et comme représentant de la Société académique du Var : voir AICARD (Jean), « le IV^e centenaire de Michel-Ange », *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 3, août 2013, pages 115-135.

2° « M^r Zurcher » : Frédéric Zurcher (1816-1890), à sa sortie de l'École polytechnique, servit dans la Marine, qu'il quitta avec le grade de lieutenant de vaisseau, pour se livrer à des travaux de vulgarisation scientifique. Il écrivit de nombreux ouvrages, notamment en collaboration avec Élie Margollé : *Les Phénomènes de l'Atmosphère* (1862), *Les Météores* (1864), *Les Tempêtes* (1863), *Les Glaciers*, *Histoire de la Navigation* (1867), *Le Monde sous-marin*

(1868), *Les étoiles filantes* (1870), etc.

3° « Monsieur Landes » : il s'agit d'Antony Landes (1850-1893) qui fit une belle carrière d'administrateur des affaires indigènes. Directeur de l'école coloniale à Paris puis de la bibliothèque et du musée de Saigon (1889), il fut chef du bureau politique au gouvernement général (avril 1889), maire de Hanoi (1889), résident de la province de Hanoi (septembre 1889 à février 1890), chef du service des Affaires indigènes (février-mai 1890), chef de cabinet du gouvernement général de l'Indochine (1891). Il a publié des *Contes et légendes annamites* (1886) et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1892.

4° *Le Baiser de la reine* : comédie en un acte et en vers, composée de dix-neuf scènes, proposée à la Comédie-Française et admise à la lecture dans la séance du 14 avril 1874. Jamais interprétée, cette pièce a été publiée dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 239-292.

Lettre n° 5 : après le 12 février 1874

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce non numérotée ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 1 page.

Mon cher Jean,

J'ai été ce matin avec Mouttet chez le consul d'Italie. Il n'avait pas entendu parler du centenaire. Il va écrire de suite à Florence en demandant le programme s'il y a quelque chose. Il compte avoir la réponse dans quelques jours. La biographie (Michaud ou Didot) que possède Mouttet donne les dates suivantes : Naissance de M. Ange 6 mars 1475 mort le ... février 1564. Mouttet m'avait d'abord remis le volume qui contient la

biographie pour vous le faire parvenir et puis il l'a laissé au consul d'Italie mais vous l'aurez dans quelques jours. L'auteur de la biographie explique comment il se fait que les dates varient suivant les biographes c'est que le commencement de l'année n'a pas toujours été fixé à la même époque. Ce qu'il y a d'embêtant c'est que ce soit le 6 mars et non le 6 septembre mais en cherchant bien on trouverait peut-être un biographe complaisant qui vous satisferait complètement. En attendant nous avons toujours gagné cela de faire naître Michel Ange en 1475 ce qui est un beau résultat. La biographie Didot (auteur Michaud je crois) paraît très complète elle est accompagnée d'une bibliographie qui vous sera très précieuse.

Rien de nouveau pour moi.

À bientôt

JClément

186

ÉLÉMENT DE DATATION :

Comme la précédente du 12 février, cette lettre fait suite à l'article du *Temps* du 10 février qui annonçait le centenaire Michel Ange pour 1874...

NOTE :

« Le consul d'Italie » : Paolo Burdese, né en 1863, consul puis consul général d'Italie à Toulon, décédé en janvier 1938 à La Seyne-sur-Mer (Var), âgé de soixante-quinze ans.

Lettre n° 6 : jeudi 19 mars 1874

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1507 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Toulon 19 Mars

Mon cher ami,

Je regrette bien tous vos ennuis avec la *Revue des deux mondes*. Qu'allez-vous faire maintenant ? J'espère que vous n'avez pas complètement rompu avec le *Temps*. J'ai appris ce matin une bonne nouvelle, c'est que Leygue a passé lieutenant de vaisseau. Je lui ai aussitôt envoyé une dépêche. Ça va lui faire un grand plaisir et lui permettre de prolonger sa villégiature. Mouttet est à Pignans, il ne m'a écrit qu'une fois pour m'envoyer sa clef et me dire de lui envoyer ses lettres. Je vais lui écrire bientôt et lui envoyer de vos nouvelles, il m'a bien recommandé de lui écrire dès que je recevrais quelque chose de vous. Il s'occupe là-bas de je ne sais quel procès. Je ne sais quand il reviendra. J'ai vu Reynaud lundi dernier. Il va bien et vous fait ses amitiés. Vous ne me dites rien de votre pièce et de votre volume. Mouttet a reçu une lettre de M^r Garbeyron. Il songe à donner congé de son appartement mais il n'est pas encore résolu. Je crois bien qu'il s'établira définitivement auprès de sa fille à Bordeaux. C'est peut-être ce qu'on pouvait lui conseiller de mieux. Mais vous avez peut-être directement de ses nouvelles. Il a un tremblement de la main droite qu'il traite par l'électricité. Reynaud dit que c'est une mauvaise chose. Madame Pecqueux m'a demandé hier si je n'avais pas de Pugets à lui donner. On est venu lui en demander, je lui ai dit qu'il n'y en avait plus. C'est exact, n'est-ce pas ? J'ai trouvé dans un livre sur les poètes allemands une cigale du comte de Platen que voici : — Achetez-moi, me criait naguère un enfant, achetez-moi ces gentilles cigales qui sautillent et chantent si gracieusement dans mon panier ! Et déjà je rendais la liberté aux charmants petits poètes sachant combien tout poète tient à la liberté. — J'ai vu votre mère hier.

187

Elle allait bien. Nous avons eu il y a quelques jours la visite de mademoiselle Madeleine elle va très bien et vos lettres lui ont fait un grand plaisir. Elle a déjeuné avec nous. La lettre de madame Lonclas a fait beaucoup de plaisir à ma mère. Nous serons bien heureux de revoir M^r André et madame Lonclas. Faites-leur je vous prie nos meilleurs compliments. Écrivez-moi bientôt une lettre sérieuse et longue et tâchez de prendre en patience les contrariétés qui vous arrivent. Vous devez être satisfait du succès de votre volume. Cette fois encore vous avez fait un grand pas pendant votre séjour à Paris il ne faut donc pas désespérer. Quand comptez-vous revenir ?

Merci de m'avoir envoyé le sonnet de Sully Prudhomme qui est très beau. Je le ferai lire à nos amis.

La pointe dont vous m'aviez demandé le nom s'appelle suivant les cartes *Carqueyranne* ou *Querquerane*. C'est le nom de tout le massif. Il y a dans ce massif une petite pointe secondaire nommée pointe du *baou rouge* qui n'est pas la pointe extrême et qui est du côté opposé à la page de la Garonne.

Pour moi rien de nouveau. Je fais toujours de l'allemand et je vois Reynaud tous les dimanches. Ne l'oubliez pas dans vos lettres afin que je puisse les lui faire lire. Je vous embrasse bien tendrement. J. Clément.

ÉLÉMENT DE DATATION :

François-Augustin-Antoine Leygue a été promu lieutenant de vaisseau le 17 mars 1874. Il était entré dans la Marine en 1862, un an après Jules Clément : les deux officiers se connaissaient donc bien.

NOTES :

1° « Votre pièce » : *Le Baiser de la Reine*, reçu par la Comédie-Française (voir ci-dessus lettre n° 4, note 4).

2° « Votre volume » : la seconde édition, en cours d'élaboration, des *Poèmes de Provence*. Elle parut en avril 1874.

3° « Des Pugets » : en 1873, Jean Aicard remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var pour un long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget. La municipalité toulonnaise organisa, au Grand-Théâtre de Toulon, le dimanche 8 juin 1873, une soirée artistique et musicale : Jean, fraîchement revenu de Paris, vint y recevoir sa médaille et réciter son poème. L'œuvre a été publiée dans le *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Tiré à part : Toulon, imprimerie de L. Laurent, 1873, in-8°, 16 pages.

4° « Mademoiselle Madeleine » : Magdelaine Aicard, tante de Jean.

5° « succès de votre volume » : il s'agit des *Poèmes de Provence*. La seconde édition a été augmentée d'un sonnet de Sully-Prudhomme à Jean Aicard.

Lettre n° 7 : samedi 28 juin 1879

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1533 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

La Garde. 28 Juin 79.

Mon cher Jean,

J'arrive à La Garde, et je suis bien heureux de toutes les bonnes nouvelles que j'y trouve. M^r André se porte toujours parfaitement. Je ne suis plus sur la *Couronne* mais sur le *Tourville* en armement pour l'escadre. L'état-major est le même à peu près. Le *Tourville* ne restera armé que peu de temps deux ou trois mois au plus après quoi nous reviendrons

sur la *Couronne* qui nous attend dans l'arsenal de Toulon en 1^{re} catégorie. Malheureusement ce dernier mouvement n'est pas certain et si le Ministre changeait d'avis, ce qui arrive à tout moment, je quitterais l'escadre, retomberais dans les premiers de la liste et irais le diable sait où. Je suis donc fort embêté. Je suis en déménagement, logé nulle part, et je ne puis travailler. Aux dernières nouvelles l'escadre doit partir (avec le *Tourville*) le 7 mois prochain. Il est donc très probable que je ne pourrai te voir. La campagne d'été de l'escadre se fera dans le Nord à Brest et Quiberon, elle finira vers le mois d'octobre et nous reviendrons au Golfe Juan notre station ordinaire d'hiver. Je ne sais si je pourrai trouver le temps de revenir voir M^r André avant mon départ. Tu sais que Mouttet est nommé non à Solliès mais à Roquevaire dans les Bouches-du-Rhône. Il est parti très navré de quitter ses habitudes et de se voir éloigné de Reynaud. Peut-être pourra-t-il permuter plus tard. En tout cas, c'est fort heureux qu'il ait été nommé. J'espère encore que quelque accident empêchera le *Tourville* de partir. Je regrette beaucoup la *Couronne* mon commandant que je vois bien disposé pour moi et voudrais bien faire mes deux ans d'escadre complets. Ça vaut mieux que la Cochinchine et que bien d'autres choses.

Amitiés à Madame Lonclas de la part de ma mère et de la mienne. Bien à toi. J Clément

Je n'ai pas vu Reynaud dimanche dernier et ne pourrai le voir demain.

NOTE :

Alexandre Mouttet, qui n'a pu obtenir le poste de juge de paix de Solliès, a dû accepter celui de Roquevaire (Bouches-du-Rhône).

Lettre n° 8 : samedi 21 janvier 1882

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1513 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Toulon le 21 Janvier 1882

Mon cher Jean,

Je trouve dans un volume du tour du monde laissé par mon collègue au Mourillon un passage de Mickiewicz qui t'intéressera peut-être. Je te l'envoie.

Je suis retoqué pour le vaisseau canonnier ça m'embête mais rien à faire. Je vais me trouver en tête de liste le premier Février.

J'ai reçu la carte du commandant Pallu avec un mot qui m'a fait grand plaisir. Si tu le vois rappelle-moi à son bon souvenir. Il demeure à Paris rue Saint-Honoré 241.

Nouveaux erratas d'*Othello*. (tu vois que je le relis)

p. 74. De tout autre détail qui ~~vous~~ fut bon pour vous-même.

p. 110. À juger les hommes Dieu nous aide ! (Il faut reporter là le point d'exclamation qui est deux vers plus haut).

p. 171. Elle est dans cette chambre... une lame trempée.

à moins que : elle ne soit Émilie.

Amitiés à Coppini quand tu le verras.

Je t'embrasse

J Clément

Amitiés de ma mère et les miennes à M^r André et à Madame Lonclas.

J'ai vu ta mère ces jours derniers et lui ai porté le premier numéro de *Mirabeau*. Elle était de fort bonne humeur. Je crois qu'elle doit t'écrire. Quel est le jour de la semaine où tu donnes un article au *Mirabeau* ?

Reynaud allait bien la dernière fois que je l'ai vu mercredi dernier.

Et cette représentation d'*Othello* quand ?

NOTES :

1° « Commandant Pallu » : Léopold Pallu de la Barrière (1828-1891). Entré dans la Marine en 1844 ; nommé contre-amiral en octobre 1887, il quitta le service actif en août 1890.

2° *Othello* : la traduction de l'*Othello* de Shakespeare ne fut achevée qu'au début de l'année 1878. Un fragment en fut joué le 28 février 1878, lors de la représentation d'adieu de Bressant, par Sarah Bernhardt et Mounet-Sully.

3° Aux pages 3 et 4 : copie de l'article annoncé de Mickiewicz à propos de la chanson populaire serbe.

Lettre n° 9 : jeudi 14 avril 1892

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe « Lettres permettant de dater certaines œuvres de Jean Aicard », pièce n° 16 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Jeudi 14 avril 1892

Mon cher Jean,

J'ai du chagrin pour deux raisons d'abord parce que tu ne m'écris pas et puis parce que je vois s'avancer à grands pas pour moi l'heure de l'exportation. Je suis troisième sur la liste. Il vient d'avoir ces jours-ci un grand mouvement causé par des armements dans le Nord et je vois assez clairement que je ne pourrai pas y échapper un jour ou l'autre. C'est aussi l'avis de Ravel avec qui j'ai causé là-dessus l'autre soir. Il faudra en

prendre mon parti et je commence à faire mon plan pour le jour où cette tuile me tombera sur la tête. Je t'envoie un *Petit Marseillais* contenant l'article de Sarcey, le divin Sarcey, sur Loti. Il m'a été signalé par Sénès. J'ai pensé que le *Petit Marseillais* étant peu lu à Paris tu ne le connaissais peut-être pas. Quand faisons-nous ensemble un petit livre qui pourra être intitulé : *Petit Manuel de modestie à l'usage des critiques ou le Phylloxéra de la littérature*. Première partie : extraits des bons auteurs sur la critique. Il y aurait les bonnes pages de la préface de mademoiselle de Maupin, l'histoire de l'eunuque de Diderot, etc. etc. Seconde partie un recueil des nombreuses âneries oubliées des critiques du présent et du passé sur les œuvres maintenant indiscutables. On en pourrait faire une jolie collection en cherchant un peu. Je viens de lire un volume de Reyer qui fut critique musical aux *Débats*, l'auteur de *Sigurd* comme tu sais qui en cite de très drôles pour la musique. Il va sans dire qu'il ne faudrait considérer comme digne du titre de critique que le vrai, la critique infécond, incapable de faire autre chose.

Et sur le naturalisme donc, encore un joli livre à faire. J'y voudrais citer les écuries d'Augias de Sully Prudhomme et dire : ce poète n'y entendait rien, il fallait insister sur le côté descriptif, décrire par exemple avec tout le détail nécessaire les divers produits que les bouviers d'Augias roi d'Élide ont déposé dans ces étables... les uns fermes, élevant vers le ciel une spirale audacieuse et couronnée d'une légère fumée semblaient des tours de Babel minuscules, d'autres au contraire moins grisâtres et sanguinolents éveillaient dans l'âme du spectateur des rêves de dysenterie exotique... enfin faire *la symphonie du caca* comme Zola a fait la symphonie des fromages. Et mettre en face ces vers :

Et les femmes en foule avec des linges blancs
Essuyaient le limon qui coulait de ses flancs,
Les enfants s'attachaient à sa cuisse robuste
Et les hommes serraient sa main puissante et juste.

As-tu lu *Réflexions sur l'art des vers* de Sully Prudhomme ?
Je me suis payé ce matin le discours de Loti, le vrai.

Vendredi dernier je suis retourné à Marseille pour aller voir Lohengrin (*maï !*) au départ de Toulon je me suis trouvé dans le train avec notre ancien professeur d'anglais M^r Pozier professeur au lycée de Toulon et Chasles l'inspecteur général de l'Université que tu connais je crois depuis le voyage d'Algérie et qui m'a enchanté par sa conversation. J'aurais voulu lui parler de toi et je n'ai pas pu en trouver l'occasion parce qu'il avait à causer avec Pozier. Quel admirable type de vieux jeune !

Notre vieux Poudra mon ancien commandant sur l'*Océan* est en train de s'en aller d'une dysenterie chronique accompagnée d'autres maladies. Il traîne depuis quelques jours. Je fais prendre de ses nouvelles tous les jours chez sa sœur. Hier il allait mieux mais il me paraît impossible qu'il s'en relève. Le médecin de Marseille qui a été appelé en consultation l'a condamné.

Voilà donc ton roman fini dans le *Temps*. J'en ai porté les derniers numéros à Madame Flobert ainsi que le discours de Loti et ton article sur lui qui est délicieux. J'espère que tout ça fait à Paris un magnifique potin qui te sert. Quand parais-tu en volume ? sans doute quand la chambre sera en vacances. Quand Madame Lonclas ou toi m'écrirez-vous un mot ? Une partition qui n'est composée que de silences c'est facile à jouer mais ça manque de mélodie. C'est toi qui chanterais bien le rôle de la Muette. Millet que j'ai vu hier à la musique m'a dit

que tu lui avais écrit un mot. Il était venu me porter sa thèse qui m'a beaucoup intéressé mais il ne m'a pas trouvé.

Je vous embrasse tous deux

Jules

NOTES :

1° « L'heure de l'exportation » : Jules Clément se trouvait en troisième position sur la liste des officiers arrivant en fin de leur affectation ; il s'attendait donc à être muté rapidement « quelque part » en dehors de Toulon ; et c'est ce qui se produisit puisqu'il dut partir à Rochefort au début du mois de juillet suivant.

2° « Le divin Sarcey » : le journaliste et critique Francisque Sarcey écrivit un article intitulé « Loti et Zola », publié à la une du *Petit Marseillais* (25^e année, n° 8723, mardi 12 avril 1892, page 1, colonnes 1-2).

3° SULLY PRUDHOMME, *Les Écuries d'Augias*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872 ; *Réflexions sur l'art des vers*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1892.

4° Pierre Loti, élu membre de l'Académie française le 21 mai 1891 alors qu'il se trouvait à bord du *Formidable* en rade d'Alger, fut reçu sous la Coupole le 7 avril 1892. Il succéda ainsi, au fauteuil n° 13, à Octave Feuillet.

5° Émile Chasles (1827-1908), docteur ès lettres (Paris, 1862), philologue, professeur de langue allemande à la Sorbonne, écrivain, inspecteur général de l'université pour les langues vivantes.

6° « Notre vieux Poudra » : Louis-Léonce Poudra (1838-1892), né et décédé à Toulon. Entré dans la Marine en 1855, il termina sa carrière comme capitaine de vaisseau, major du port de Toulon, officier de la Légion d'honneur.

7° « Ton roman fini dans le *Temps* » : *Le Temps* a publié *Le Pavé d'amour* dans ses feuilletons du 26 février au 8 avril 1892. L'ouvrage parut en volume à Paris, chez Paul Ollendorff, en juin 1892.

8° Jean Aicard a publié un bel article sur Pierre Loti dans *Le Temps*, 32^e année, n° 11279, jeudi 7 avril 1892, page 3, colonnes 3-5.

9° « Millet » : Jules Millet, jeune médecin de Marine d'origine toulonnaise (voir *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 2, mai 2013, pages 35-74), auteur d'une thèse de doctorat *L'Audition colorée*.

Lettre n° 10 : juin/juillet 1895

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1514 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Mardi

Mon cher Jean,

Tu te moques de mon amour du détail au moment où cet amour, si tant est qu'il existe, te sert. Ton volume est très bon, je l'aurais voulu parfait et c'est pourquoi je le corrige avec une minutie qui me fatigue un peu moi-même. Je suis de ceux qui croient qu'en art, les verrues sont des monstruosité et qu'un défaut, si petit soit-il, qui rompt la ligne de beauté est une abomination. Les quelques vers que tu m'envoies de ton *Jésus* m'effraient. Je pense à la simplicité de l'Évangile et je trouve des expressions comme « la beauté qui circule d'âme en âme » ne trouves-tu pas que c'est un peu bien moderne d'expression même pour de la prose et qu'il y a là un motif à blagues faciles ? Que Jésus ait fait des voyages circulaires en Galilée, ça peut être vrai matériellement mais pour rien au monde je ne voudrais le dire. Pardonne-moi de te dire ça mais il me semble que je serais coupable de ne pas le dire et j'espère bien que ça ne va pas t'empêcher de travailler. Tu sais d'ailleurs que je donne mes opinions pour ce qu'elles valent et qu'au fond je n'y

tiens pas. J'ai travaillé hier soir tard à la correction de ton volume. J'en suis resté au titre du retour des cloches. p. 251. Je vais porter le paquet ce matin à Flammarion. J'ai laissé la *vasque jaillissante* puisque ça te va. J'ai mis *les marins* au lieu des maîtres d'armes.

Je t'envoie un avis de la Préfecture de la Seine trouvé rue Michelet. Il est arrivé un numéro de la *Revue illustrée* que je vais affranchir et faire suivre puis je passerai à la dite Revue dire qu'on fasse suivre à La Garde. Comme tu as écrit pour cela sur une lettre de reproches que le directeur ne pouvait pas montrer à son administration tu comprends que c'est comme si tu n'avais rien dit. J'ai dit à ta concierge de *refuser tout ce que l'on t'envoie* rue Michelet et dont les porteurs ne demandent qu'à se débarrasser et de donner ton adresse à La Garde. Elle m'a dit qu'elle avait reçu de toi d'autres ordres. Pour Dieu écris-lui de faire comme je lui ai dit, sans ça tu pourras perdre des choses importantes.

J'ai trouvé dans ton volume quelques petites fautes que je suis heureux de t'avoir écrites. Comme par exemple le savetier rapprochant ses deux *points* (poings), des gens de *mers* etc.

Je vous embrasse tous deux

J. Clément

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° Clément corrige *L'Été à l'ombre* : on y trouve bien, à la page 251, « Le retour des cloches ». Le volume a paru en août 1895.

2° Jean Aicard travaille à son *Jésus* qui sera publié en 1896.

Lettre n° 11 : fin octobre 1903

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard,

correspondance, pièce n° 1516 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

Jeudi.

Mon cher Jean,

Je trouve en rentrant ce soir, ta lettre. Oui, l'article de Léopold Lacour est excellent et m'a fait grand plaisir.

J'ai encore reçu trois coupures. Je ne t'envoie pas celle de la *Revue d'art dramatique*, l'article étant de Lorédan, tu dois l'avoir reçu. Je t'envoie les deux autres. Tu as dû voir que Larroumet est remplacé par Brisson au *Temps*. Voilà une bonne affaire pour toi.

Dans un livre acheté d'occasion, (assez mauvais d'ailleurs) et intitulé : Qu'est-ce que la bible d'après la nouvelle philosophie allemande, par Hermann Ewerbeck, je trouve ceci :

« ... Comment expliquer l'ignoble action du duc d'Autriche qui fit arracher le cœur au chancelier Brannbery et le rôtir aux oignons et au beurre pour le servir à la belle duchesse, adorée jadis et chantée par ce chevalier (Grimm *Mythologie*, II, 211) ? » Tu vois que l'histoire de Cabestaing est partout.

Je suis bien heureux que tu aies fini le *Manteau du roi* et il me tarde de le lire. Quand revenez-vous ? Tu ne me dis rien de ton roman pour le *Figaro*.

Je vous embrasse de cœur tous deux

J Clément

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° Léopold Lacour écrivit un très long article, intitulé « Au théâtre d'Orange. Le présent et l'avenir », dans *La Revue de Paris*, 10^e année, tome 5, 1^{er} septembre 1903, pages 177-193, dans lequel il parle longuement de la première de *La Légende du cœur* de Jean Aicard le 13 juillet 1903.

2° Gustave Larroumet est décédé le 25 août 1903, à l'âge de cinquante et un ans. Haut fonctionnaire, écrivain, il était aussi journaliste et critique théâtral au *Temps*. Adolphe Brisson prit sa suite comme chroniqueur théâtre dans le feuilleton du 14 septembre 1903.

3° Le *Manteau du roi* fut achevé plus précisément en 1904 (voir, par exemple, *Le Figaro*, 50^e année, 3^e série, n° 216, mercredi 3 août 1904, page 1, colonnes 1-3).

4° Après l'été passé en Provence, Jean Aicard est retourné à Paris pour la reprise de *La Légende du cœur* par le Théâtre Sarah-Bernhardt à la mi-octobre.

La lettre de Jules Clément peut donc être datée de la fin octobre.

NOTES :

1° EWERBECK (Hermann), *Qu'est-ce-que la Bible ? D'après la Nouvelle Philosophie Allemande*, 1850, deux volumes. Ewerbeck (1816-1860), médecin d'origine allemande, s'installa à Paris et obtint la nationalité française le 19 avril 1848. Propagandiste communiste, il fut le responsable de la Ligue des Justes (*Bund der Gerechten*) à Paris, regroupant des socialistes et communistes français et allemands.

2° « L'histoire de Cabestaing » : Jean Aicard a illustré la célèbre légende médiévale du « cœur mangé » dans sa pièce *La Légende du cœur*, dont le principal personnage est le troubadour provençal Cabestaing.

Lettre n° 12 : mercredi 25 janvier 1905

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1523 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

mercredi

Mon vieux Jean,

J'ai revu hier au soir le *Père Lebonnard*. J'ai rencontré dimanche dernier Édouard Bouisson qui allait le voir, moi, je tenais à voir la première des abonnés. Elle a été très belle. Tous les comédiens m'ont paru avoir *soigné* leur rôle d'une manière particulière. Silvain ne s'est pas emballé plus qu'il ne fallait et il a eu son acclamation après le trois comme toujours avec deux rappels. Rappel à tous les actes deux au trois et au quatre. Tous les effets ont porté et ont été applaudis et il y a eu comme toujours les frémissements ou les rires de la salle qui valent des applaudissements.

J'ai été au *Gaulois* où j'ai vu M^r Galdemar qui m'a remis le dossier que j'ai chez moi et trois numéros du dimanche.

J'ai bien aimé ton article ; celui de M^{lle} Bouyer sur le *Gaulois* du jeudi 19 est exquis.

Quand revenez-vous, mes bons amis ? Je serai bien heureux de vous revoir et je vous embrasse de tout cœur

J. Clément

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° Après de nombreux rebondissements qui tinrent en haleine le monde théâtral durant plus de quinze années, la Comédie-Française finit par représenter *Le Père Lebonnard* : la création sur ce théâtre eut lieu le 4 août 1904, avec Eugène Silvain dans le rôle-titre ; reprise à partir du dimanche 22 janvier 1905.

2° L'article de Violette Bouyer-Kar, « Le jardin de Maison-Close », a été publié dans *Le Gaulois*, 40^e année, 3^e série, n° 9959, jeudi 19 janvier 1905, page 1, colonnes 4-5.

NOTE :

Ange Galdemar (1861-1939), écrivain et journaliste, collaborateur du *Gaulois* et du *Figaro*.

Lettre n° 13 : début février 1905

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1517 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Samedi

Mon cher Jean,

Merci pour ta lettre reçue hier soir et pour les nouvelles que tu me donnes.

J'ai revu le *Père Lebonnard* encore une fois jeudi. Toujours le même effet sur le public bien que ce soir-là, il m'eût paru un peu plus froid que les autres et ne soit vraiment parti qu'au second acte.

À la fin du trois Silvain est devenu complètement aliéné de sorte que (pour moi) il a manqué son effet de : voilà la famille honnête ! qu'il dit deux fois sur deux tons tout à fait différents, mais le public, lui, n'a pas vu cela et lui a fait la grosse fête qu'il lui fait d'habitude avec quatre ou cinq rappels.

Je suis heureux d'apprendre que tu travailles et que tu as entrepris la grosse affaire de Maurin des Maures.

J'ai eu ce matin la visite de mon vieux Gabriel de la Condamine. Il m'a parlé d'un chirurgien qu'il connaît bien puisque c'est celui qui a fait à sa femme la grosse opération de l'appendicite. C'est le docteur Lebec et il me conseille d'aller le voir avant de prendre un parti. Je crois que c'est ce que je ferai mais beaucoup plus tard. Tu as raison je serai bien heureux de t'avoir là avec Madame Lonclas s'il faut que je me décide à ce gros ennui. Je reste donc dans le *statu quo* jusqu'à nouvel ordre et je n'en éprouve aucun inconvénient. Ma santé est toujours excellente.

Bon travail, bons problèmes.

Je vous embrasse tous deux de tout cœur. Amitiés aux amis.

J. Clément

Je reçois à l'instant la lettre de Latty. Transmets-lui, je te prie, ma réponse ci-jointe.

ÉLÉMENT DE DATATION :

Cette lettre est postérieure à la précédente puisqu'elle mentionne la suite des représentations du *Père Lebonnard* par la Comédie-Française, avec Eugène Silvain dans le rôle-titre.

NOTES :

1° En ce début d'année 1905, Jean Aicard a donc entrepris l'écriture de ses *Maurin*, qui seront publiés en 1908.

2° Gabriel de la Condamine (1846-1925), chef d'escadron d'artillerie, officier de la Légion d'honneur.

Lettre n° 14 : dimanche 5 août 1906

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1520 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

dimanche 5 août 06.

Mon vieux Jean, j'espère que tu as reçu enfin le livre de Lahor. J'ai passé sous l'Odéon pour te le faire envoyer, il y a deux ou trois jours. Ils avaient simplement oublié la première fois. C'est étonnant comme il y a peu de gens qui font simplement ce qu'ils sont chargés de faire.

Voici une coupure du *Temps* où tu verras que Busnach t'a pris le sujet du *Balcon* ; il a seulement changé le rôle du mari. Si tu as l'intention de réclamer je crois que tu n'auras pas de

peine à montrer que ton *Balcon* est très antérieur. En plus des candidatures de Maurice Donnay et de Lenôtre un journal a parlé de celle de Poincaré et je viens lire dans le dernier numéro de la *Revue bleue* un article sur les œuvres de Fouillée le philosophe, comme tu sais, des idées-forces et qui semble une préparation à sa candidature. L'auteur Jacques Lux termine ainsi : « Il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas reconnaître en M. Alfred Fouillée l'un des hommes qui représentent le mieux et honorent le plus la pensée française : sa place, par suite, est parmi l'élite de la nation, à l'académie française. »

Je ne vais pas mal, avec un peu de lumbago mais ça n'a rien d'inquiétant. Et vous, amis, comment allez-vous ? Je vous embrasse.

J. Clément

NOTES :

1° La coupure jointe (*Le Temps*, 46^e année, n° 16479, samedi 4 août 1906, « Théâtres, page 3, colonne 5) : « *Tant pis... j'avais lui dire*, de M. William Busnach, est l'histoire d'un amant grelottant sur un balcon qui préfère risquer la colère du mari qu'une mortelle bronchite. Mais le mari ne croit pas à cet aveu. » C'est là en effet l'argument de la petite comédie en un acte *Le Balcon* de Jean Aicard créée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le dimanche 10 avril 1881.

2° Alfred Fouillée (1838-1912), philosophe français, créateur des « idées-forces ».

Lettre n° 15 : vendredi 5 octobre 1906

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1519 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

Vend. 5 oct. 05

Mon cher Jean,

Merci pour ta bonne lettre reçue ce matin et qui m'a fait grand plaisir. J'ai été hier voir l'amiral Leygue au Ministère où j'ai appris qu'il y a déjà un mois et plus qu'il est installé dans le service de la flotte armée. Voilà comme je suis au courant. Il m'a dit qu'il t'avait rencontré en chemin de fer. Tu étais avec M. Meunier. Il va venir loger au n° 6 de la rue Bara et sera par conséquent ton voisin et encore plus le mien.

J'ai vu dans les journaux qu'on joue ce soir à Luxembourg le *Père Lebonnard* avec tous les gens de la Comédie. Là aussi tu vas faire des conquêtes. On l'a joué aussi un dimanche à la Comédie.

Tu ne m'as plus reparlé de l'académie de sorte que j'ai l'impression que tu ne comptes pas te représenter. Au fauteuil de Sorel, il y a des candidats sérieux mais à celui de Rousse le plus reluisant est M^r Pierre de Nolhac qui ne me paraît pas de première grandeur.

J'espère que maintenant tu vas te reposer un peu et nous revenir bientôt.

À bientôt mes chers amis, je vous embrasse.

J Clément

ÉLÉMENT DE DATATION :

Le vendredi 5 octobre se trouve dans l'année 1906 et non 1905. Confirmation de cette année 1906 est donnée par la vacance, à l'Académie française, des fauteuils précédemment occupés par Albert Sorel décédé le 29 juin 1906 et Edmond Rousse décédé le 1^{er} août 1906.

NOTE :

Albert Sorel (1842-1906), spécialiste d'histoire diplomatique, élu en 1894 au fauteuil n° 25. Edmond Rousse (1817-1906), avocat, élu en 1880 au fauteuil n° 5.

Lettre n° 16 : lundi 4 juillet 1910

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1518 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 1 page.

Lundi 4 Juillet

Mon cher Jean,

Merci de ton petit mot qui me dit que vous êtes arrivés tous deux à bon port. J'ai vu Trélat à son école. J'avais passé deux fois chez lui sans le trouver. Je lui ai dit combien sa visite le jour du départ t'avait touché. Il a rencontré Chantavoine qui se plaignait amèrement que tu l'aies oublié et il t'a excusé. J'espère que tes douleurs ont passé grâce à la bicyclette et au soleil de Provence.

Je vous embrasse de tout cœur tous deux. J. Clément
Amitiés aux amis de là-bas.

ÉLÉMENT DE DATATION :

Chantavoine étant décédé en 1918, il ne peut s'agir que des lundis 4 juillet 1904 ou 1910. Au début juillet 1904, Jean Aicard était à Paris pour le début des répétitions de *Lebonnard* à la Comédie-Française avec Silvain. En revanche, en juillet 1910, il était dans le Midi : après avoir prononcé le traditionnel discours de distribution des prix au lycée de Toulon le jeudi 28 juillet, il s'en fut villégiaturer à Saint-Raphaël. Le 19 août, alors qu'il se promenait sur la route de Boulouris, un vélocipédiste impétueux, roulant à vive allure, le percuta et le renversa : voir AMANN (Dominique), « Les blessures de la vie », *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 141-192.

NOTES :

1° « Trélat » : Émile Trélat (1821-1907), ingénieur, fondateur de l'École spéciale d'architecture, étant décédé avant 1910, Clément cite

donc ici son fils Gaston (1847-1929), architecte et directeur de l'École spéciale d'architecture à la suite de son père.

2° Henri Chantavoine (1850-1918), homme de lettres et poète.

Lettre n° 17 : dimanche 9 octobre 1910

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1522 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

dim. 9 oct 10.

Mon vieux Jean,

Tu sais bien, tu sais trop, que je suis un vieux sauvage, un peu infirme par-dessus le marché, et voilà que maintenant, pour avoir des nouvelles de toi, tu veux que j'écrive à Thorel et qu'il me réponde et que nous nous donnions rendez-vous et puis tu me proposes de l'inviter à déjeuner, à moi qui, comme tu sais, et pour cause, refuse toute invitation. Vraiment tout ça est bien compliqué et avec dix lignes ajoutées à ta lettre tu aurais pu me dire l'essentiel. J'aime bien Thorel, tu le sais, et je l'estime plus encore, mais je ne tiens pas à me lier. Laisse donc Thorel à son travail et moi à mes chères études. Veux-tu me faire un plaisir, lis ceci à Madame Lonclas, je suis sûr qu'elle sera de mon avis.

J'espère que tu as reçu le *Temps* du 2 octobre que je t'ai envoyé contenant la Vie littéraire de Deschamps et où il parlait de Maurin et de Gaspard.

Hier soir le *Temps* (daté du 9 oct) contenait un post scriptum à la vie littéraire que voici :

P. S. *Correspondance*. Je reçois d'Antibes de curieux renseignements sur Gaspard de Besse, le héros du prochain poème [sic] de Jean Aicard... »

Évidemment il en reparlera dans son prochain article et dans ce cas je t'envverrai le numéro. J'ai mis au collège un numéro du *Temps* du 2 octobre pour l'abbé Calvet.

Le même *Temps* d'aujourd'hui annonce le mariage de la fille d'Émile Ollivier.

L'Almanach de la bonne chanson pour 1911 (Botrel) donne : *La leçon de lecture*.

J'ai vu hier le nouveau drapeau de la république portugaise. Il est vert et rouge, comme ça

[petit croquis]

C'est aujourd'hui que tu lis à Besse un acte de *Gaspard*. Tu sais que je ne suis pas très partisan de ces lectures, surtout faites devant un grand public. J'ai toujours peur qu'on te vole, non pas la pièce tout entière, bien sûr, mais tel ou tel jeu de scène qui peut contribuer au succès. Hier dans *Comedia*, Porto Riche se plaignait de démarquages semblables. Le terrible dans cas-là c'est que pour le public et pour la critique, étant le volé, on a l'air d'être le voleur. Voici la phrase de Porto Riche : « ... Quelle que soit la destinée de ma comédie, je n'en serai guère ému, je vous le répète. Sans la ténacité de Tarride et sans mon vif désir d'être utile à une jeune artiste dont j'apprécie le talent, je n'eusse pas laissé jouer cette pièce, abandonnée par moi, et qui, divulguée maintes fois, a déjà été déflorée et pillée par les imitateurs de profession. On s'en rendra compte d'ici peu. »

À bientôt, amis, je vous embrasse tous deux de tout cœur.

J. Clément

Merci pour le morceau du *Petit Var* qui est classé dans les archives. Envoies-en d'autres comme ça tu sauras où les trouver.

NOTES :

1° Jean Thorel (1859-1916), auteur dramatique, traducteur de textes allemands.

2° Pour l'article de Gaston Deschamps, voir *Le Temps*, 50^e année, n° 17991, dimanche 2 octobre 1910, page 2, colonnes 2-4.

3° Pour le post-scriptum, voir *Le Temps*, 50^e année, n° 17998, dimanche 9 octobre 1910, « La vie littéraire », page 2, colonne 6, sous la même signature.

4° *Almanach de la bonne chanson*, première année, 1911, Paris, aux bureaux de la Bonne Chanson, 128 pages ; publié sous la direction de Théodore Botrel. On trouve effectivement le poème « La leçon de lecture », de Jean Aicard, page 122.

5° En ce dimanche 9 octobre, invité à banqueter par la municipalité de Besse (Var), patrie du célèbre brigand Gaspard de Besse, Jean Aicard y lut quelques scènes du *Gaspard de Besse*, en sept tableaux et en vers, qu'il était en train d'achever, pièce à grand spectacle qui devait être interprétée sur le théâtre parisien de la Porte-Saint-Martin.

6° Georges de Porto-Riche (1849-1930), poète et auteur dramatique, élu à l'Académie française le 24 mai 1923 au fauteuil d'Ernest Lavisse.

Lettre n° 18 : mardi 10 octobre 1911

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1524 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

Mar 10 oct 11

Mon cher Jean,

Je viens de trouver en rentrant chez moi à cinq heures tes deux lettres. Je comptais essayer de voir aujourd'hui l'abbé pour lui faire lire ta lettre au sujet de Payant, j'en ai été empêché par la visite de mon ami de la Condamine qui est

venu me trouver au saut du lit, m'a emmené déjeuner et faire diverses courses avec lui après quoi il est retourné à Versailles où il est encore pour une huitaine de jours. Hier je suis allé au collège où j'ai attendu l'abbé près d'une heure dans l'antichambre de son bureau. Comme son bureau était ouvert, j'ai laissé sur sa table le n° du *Figaro* et un livre. Pendant que j'étais là à attendre est arrivé Payant qui s'est mis lui aussi à attendre. Je venais de recevoir ta lettre et comme d'ailleurs je connais toute l'histoire par l'abbé, j'ai été un peu froid. Je lui ai dit : que voulez-vous, on ne peut pas vous faire de reproches ; vous êtes puni par où vous avez péché. Quoiqu'il se prétende innocent il n'a pas répliqué et nous avons causé d'autre chose, surtout de la *Liberté*. Il était à Toulon non loin de l'*Iéna* quand l'*Iéna* a sauté. Il a été embarqué sur la *République* où il dit qu'il y a eu une cinquantaine de morts ou blessés. L'officier canonnier de la *République* lui aurait dit : nous ne sommes pas en sûreté. (Là, je crois que cet officier a eu tort s'il lui a parlé ainsi). Enfin de guerre lasse, je l'ai laissé attendre et je suis parti.

Je te renvoie le fragment de journal et la lettre de l'Association polytechnique.

Je ne crois pas à l'anarchiste faisant sauter la *Liberté*, le commandant absent et au grand péril de sa propre vie. Quant aux petites étiquettes de menace, ça peut être vrai mais de la menace à l'exécution il y a loin. Je te renvoie le papier.

Je garde (à moins que tu ne veuilles que je te la renvoie) la lettre d'Armagnin. C'est triste en effet mais il faut bien dire que même les Romains qui étaient de bons militaires ont eu des paniques. C'est terrible la foule cette bête collective et inintelligente plus qu'une bête. C'est égal l'attitude des soldats de marine anglais a été meilleure.

Je crois que tu as très bien fait de refuser le serment de ne plus prêter de livres, c'est un peu enfantin.

L'Association polytechnique comme te l'indique son papier est reconnue d'utilité publique. C'est une société très sérieuse fondée par des polytechniciens et qui a fait, qui fait beaucoup pour l'instruction des adultes par ses cours gratuits. Mais puisque tu es surchargé, il me semble que tu peux bien refuser.

Je suis très content de ce que tu me dis de la recette de *Lebonnard*. Tu as dû recevoir *Comedia*. J'espère que tu as reçu aujourd'hui *La Fontaine* et aussi les 4 *Figaros*.

Je vous embrasse de tout cœur tous deux

J. Clément

NOTES :

1° « L'abbé » : Jean Calvet.

2° « Payant » : Albert Payand, matelot à Toulon, libéré en mars 1911. Il avait présenté à Jean Aicard son premier roman ; notre écrivain, toujours empressé à rendre service, avait tenté de s'occuper de lui, mais le jeune homme avait pris des habitudes d'intempérance qui le firent exclure de partout...

3° « La Condamine » : voir ci-dessus lettre n° 13, note 2.

4° Le 25 septembre 1911, un feu se déclara à bord du cuirassé *Liberté* à proximité d'une soute à munitions. Malgré les efforts de l'équipage, le feu se propagea rapidement et le navire explosa. Bilan : deux cents morts à bord et encore une centaine sur les navires avoisinants.

5° « Armagnin » : François Armagnin (1861-1942), grand ami toulonnais de Jean Aicard. Ouvrier armurier de l'arsenal de la Marine, puis employé de la mairie, il produisit par ailleurs toute une œuvre littéraire et poétique.

Lettre n° 19 : samedi 25 novembre 1911

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1525 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

Sam 25 nov. 11

Mon cher Jean,

J'ai reçu ta lettre ce matin. Après déjeuner j'ai été au collège. Le collège est licencié jusqu'au 5 décembre pour cause de scarlatine. Il y a eu 25 cas, m'a dit l'abbé. La maladie a été apportée par des élèves rentrés. C'est bien fâcheux pour les études et fera peut-être abrégé les vacances du jour de l'an.

L'abbé, bien entendu, n'était pas au collège. J'ai pu le rattraper et lui faire lire ta lettre en même temps que la sienne à l'école S^{te} Geneviève rue Lhomond 18 près du Panthéon où il fait un cours de littérature tous les samedis, à trois heures et demie. Il est d'avis qu'il ne faut répondre que par le silence le plus absolu. Il va d'ailleurs t'écrire.

De là, je suis allé chez les Bouchor qui m'ont demandé beaucoup de nouvelles de toi et de Madame Lonclas. Bouchor prépare une exposition de son œuvre chez Pierre Petit pour laquelle il m'enverra une carte. Il n'est pas d'avis d'écrire au notaire Lanflé. Il craint que cela ne l'engage dans une correspondance avec la dame à laquelle d'ailleurs il se propose de ne pas répondre si elle lui écrivait.

Pourquoi, m'a-t-il dit, n'a-t-elle pas demandé des renseignements à Loti ? Je crois, tout bien réfléchi, qu'il a raison et que ce qu'il y a de mieux c'est le silence. Tu vois que c'est aussi l'avis de l'abbé. L'abbé m'a dit : Il faut prendre cela comme la pluie et la grêle puisque nous n'y pouvons rien. Il est bien certain qu'elle n'a qu'un but, c'est d'empêcher qu'on l'oublie. Avec tout ça nous te plaignons de tout notre cœur.

Je t'envoie une coupure de *Comedia*. Je pense qu'il n'y a pas là de quoi t'inquiéter puisqu'il y a bien d'autres *Gaspard de Besse* antérieurs, romans ou pièces mais il m'a semblé pourtant qu'il fallait que tu fusses informé. Tu vois que c'est un simple catalogue de livres reçus pour comptes rendus, qui fait suite à l'article de Louis Nazzi.

Au cas où tu tiendrais à ce que quelqu'un écrive au notaire tu sais que je suis prêt à marcher et à lui envoyer la lettre *que tu me dicterais*.

À bientôt, amis, je vous embrasse de tout cœur.

J. Clément

NOTES :

1° « Le collègue, l'abbé » : collègue Stanislas, à Paris, où l'abbé Jean Calvet fut professeur et directeur des études de 1908 à 1921.

2° « Les Bouchor » : Clément cite ici Joseph-Félix Bouchor (1853-1937), artiste peintre. Il avait également un frère, Maurice Bouchor (1855-1929), poète et auteur dramatique.

3° « La dame » : il s'agit, à mots couverts, de Violette Pictet, née en 1877. De sa liaison avec Jean Aicard naquit Jacques Aicard (1898-1969). En cette année 1911 elle poursuivait notre écrivain de sa vindicte... en essayant d'y associer Jean Calvet, Bouchor, Loti, Clément.

4° *Comoedia*, 5^e année, n° 1514, mercredi 22 novembre 1911, « Le théâtre et les lettres », page 3, colonne 6, annonça le *Gaspard de Besse* du docteur H. Mireur. D'autres *Gaspard* virent ensuite le jour... si bien que les directeurs de la Porte-Sainte-Martin « oublièrent » celui de Jean Aicard, qui ne vit jamais les feux de la rampe (Cf. *Aicardiana*, 2^e série, n° 30, 15 avril 2020, notamment les pages 23-24).

Lettre n° 20 : vendredi 2 août 1912

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1526 et 1526 bis ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

vend 2 août 12

Mon cher Jean,

Voici la liste des livres trouvés hier chez toi. J'ai indiqué les éditeurs afin que tu puisses répondre un mot aux auteurs si tu le juges nécessaire.

Dans les poèmes à dire il y a : « ce qu'a fait Pierre ».

Dans les *Annales* deux articles de toi un sur Mounet Sully et un sur Alphonse Karr.

J'ai emporté des n°s du *journal de l'Université des annales* contenant des choses m'intéressant.

Et comment allez-vous tous deux ? As-tu reçu les catalogues Dupont, Vincent Bruland ?

Donne-moi un peu des nouvelles.

Je vous embrasse de tout cœur tous deux.

J. Clément

NOTES :

1° La liste jointe des ouvrages reçus mentionne :

— DOUMIC (René), *Les Grands Écrivains français, Lamartine* ; avec dédicace.

— FAGUET (Émile), *Fontenelle, texte choisis et commentés* ; avec dédicace.

— GAUBERT (Ernest), *Les Poèmes à dire*. Contient « Ce qu'a fait Pierre », poème de Jean Aicard.

— CAILLARD (C. Francis), *Les Rosiers sur la tombe*, volume de vers. Avec dédicace.

— MAINDRON (Maurice), *L'Incomparable Florimond, mœurs du temps de Louis XIII*.

— TOLLEMACHE SINCLAIR (Jean-George), *Larmes et Sourires*.

2° *Les Annales politiques et littéraires* ont publié : « Alphonse Karr à Étretat » (30^e année, n° 1517, dimanche 21 juillet 1912, page 53, colonnes 1-3) et « Mounet-Sully » (30^e année, n° 1515, dimanche 7 juillet 1912, page 11, colonnes 1-2).

Lettre n° 21 : mardi 15 septembre 1914

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1527 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages.

mar. 15 sept. 14.

Mon cher Jean,

J'ai reçu ce matin tes vers et tes lettres. Je sors de la *Revue hebdomadaire* où j'ai vu MM. Laudet et Perroy. M. Laudet m'a dit qu'il publiera tout ce qu'il pourra dans la *Revue hebdomadaire*. et tâchera de placer dans d'autres journaux les pièces qu'il ne pourra publier. Tous deux te font leurs amitiés. M. Laudet t'écrit aujourd'hui.

J'ai corrigé au point de vue typographique les vers. p. 3 vers 10. J'ai mis *Hoch* au lieu de *Hock* (et aussi dans les vers suivants). Page 6 vers 4 j'ai laissé :

Les Poniatowskis soulèvent leurs tombeaux.

Est-ce bien : « soulèvent » ?

Tes vers sont très beaux ; il y en a qui portent coup d'une manière admirable. Exemple : déshonorent ainsi l'épée et la prière.

Les deux pièces que j'aime le moins sont : Paris menacé et celle où se trouve le vers cité plus haut : Les Poniatowskis...

Pour Paris menacé, je ne sais si j'ai bien lu, mais j'ai eu cette impression que sans le cosaque sauveur tout était perdu. L'événement, la bataille, la victoire de la Marne prouve que nous n'avons pas eu besoin du cosaque.

Pour l'autre pièce, je trouve une impression du même genre.

Il va sans dire que je n'ai rien dit de tout cela à la *Revue*, mais je ne serais pas étonné s'ils avaient la même impression que moi et s'ils te demandaient de revoir ces deux pièces où il y a de très belles choses. Ils t'ont déjà renvoyé une pièce que je ne connais pas et où Clemenceau et Viviani étaient nommés.

Paris a été admirable. On me le disait encore à la *Revue* calme complet devant la défaite possible et ce qui est mieux encore devant la victoire. Dans les anciennes guerres, après une victoire, on illuminait cette fois l'illumination s'est faite dans les âmes. On a le cœur desserré bien que ce ne soit pas encore fini.

Je t'envoie la *Guerre sociale* d'Hervé devenu patriote. C'est je crois le seul journal qui publie des vers presque tous les jours, quelquefois très mauvais comme ceux d'aujourd'hui mais elle a publié des vers de Maurice Bouchor qui étaient bien. Il va sans dire que tes vers ne pourraient aller là. C'est M. Perroy qui m'a révélé la *Guerre sociale*. On y trouve une note populaire et bon enfant qui n'est que là. *Les prisonniers* t'intéresseront et aussi l'article de Hervé.

Paris est triste, sombre le soir, avec beaucoup de magasins fermés. La guerre est un désastre économique pour les vaincus et aussi pour les vainqueurs.

Soignez-vous bien, mes bons amis. Je suis sûr que la victoire a dû vous faire une santé meilleure.

Tu me diras ton avis sur le mot qui est dans *les prisonniers*, « C'est si bon d'être engueulé en français ! »

À bientôt, amis, je vous embrasse de tout cœur

J. Clément

NOTES :

1° « MM. Laudet et Perroy » : Fernand Laudet (1860-1933), diplomate, écrivain, administrateur et directeur de la *Revue hebdomadaire* de 1905 à 1920. — Pierre Perroy, docteur en droit, administrateur de la *Revue hebdomadaire*.

2° Clément a corrigé quelques poèmes écrits par Jean Aicard : « Les Poniatowskis » sont cités dans le poème « À sa majesté le czar Nicolas II » ; quant aux autres corrections, je n'ai pu identifier les poèmes concernés... qui n'ont peut-être pas été publiés car toutes les revues étaient assaillies par les auteurs désireux de faire connaître leurs productions.

3° *La Guerre sociale*, journal fondé et dirigé par Gustave Hervé (1871-1944), homme politique socialiste jusqu'en 1912 puis fasciste à partir d'août 1914.

216

Lettre n° 22 : samedi 26 septembre 1914

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1528 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

sam 26 sept 14

Mon cher Jean,

J'ai reçu ce matin ta lettre de mercredi. Je sors de la *Revue hebdomadaire*. Je n'ai pas trouvé M. Perroy mais j'ai attendu M. Laudet qui n'a pas tardé à arriver. Il est très occupé en ce moment par l'œuvre des vêtements contre le froid pour les combattants et il allait partir pour faire une conférence sur ce sujet. Il n'a pu me donner que trois minutes mais ça a suffi

pour que j'aie le temps de lui copier la convocation à faire avec toutes les indications que tu me donnes ton manuscrit étant chez lui. Il est entendu que toutes les fois qu'ils pourront, ils m'appelleront pour corriger les épreuves. M. Laudet m'a donné le numéro où ont paru tes vers sur la cathédrale de Reims. Ils sont splendides. Ils n'ont pas été corrigés par moi mais ils sont sans faute typographique. Je vais tâcher de voir ce soir notre amie Miss Claire qui est revenue de Bretagne et qui est à Paris. Je lui lirai tes vers sur Reims et lui demanderai si elle ne pourrait pas les faire reproduire, en français bien entendu, par un journal anglais en indiquant qu'ils ont été publiés par la *Revue hebdomadaire*. Je n'ai pas parlé de cela à M. Laudet mais je crois que c'est un droit pour les journaux de publier les articles d'un autre quand on indique la source.

Un sujet de pièce de vers pour toi ce serait de faire l'Allemagne *au-dessous* de tout, réponse à leur *Deutschland über alles* l'Allemagne *au-dessus* de tout qui se chante sur l'air national autrichien. Au besoin je pourrais t'envoyer une traduction de l'hymne allemand.

À bientôt, amis, je vous embrasse de tout cœur

J. Clément

NOTES :

1° L'Œuvre des vêtements contre le froid pour les combattants, fondée au début de la guerre, s'était donné pour mission de collecter ou de faire fabriquer des vêtements chauds devant être distribués aux soldats des tranchées pour leur permettre d'affronter l'hiver dans l'inconfort de leurs retranchements. Elle était patronnée notamment par René Doumic, de l'Académie française, et par Fernand Laudet.

2° « Les vers sur la cathédrale de Reims » : poème « La cathédrale de Reims » publié par *La Revue hebdomadaire et son supplément illustré*, 23^e année, samedi 26 septembre 1914, page 1.

217

3° « Miss Claire » : personnage non identifié.

4° *Allemagne au-dessous de tout* : magnifique idée de Jules Clément, que Jean Aicard s'empresse de reprendre. L'œuvre fut publiée par *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1640, dimanche 29 novembre 1914, pages 464-465, poème de Jean Aicard, musique de Blanche Poupon, mélodie avec accompagnement de piano. Le célèbre chanteur populaire Félix Mayol interpréta cette chanson dans tous ses concerts du temps de guerre et consacra ainsi son succès.

Lettre n° 23 : mercredi 30 septembre 1914

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1529 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

merc 30 sept. 14.

Mon cher Jean,

J'ai reçu ta dépêche hier soir. Je t'envoie ci-joint la traduction de l'Allemagne au-dessus de tout. Quant à la reproduction de ta pièce sur la cathédrale de Reims dont j'ai fait une copie, l'impression de la *Revue* étant très mauvaise, on essaiera de la faire passer dans un journal anglais mais il est douteux qu'on puisse y réussir.

Cette guerre s'éternise d'une manière terrible. Voilà plus de quinze jours qu'on est front contre front avec les Allemands, et il ne semble pas qu'on avance beaucoup, après quoi il faudra peut-être recommencer sur une nouvelle ligne de retraite des Allemands qu'ils sont en train de préparer. On a beau se dire que le résultat final ne peut être douteux, on trouve que c'est bien long et ceux qui se battent jour et nuit !...

Tu remarqueras que le lied qui a sa beauté en allemand date d'une époque où l'Allemagne était désunie.

À bientôt, amis, je vous embrasse de tout cœur

J. Clément

NOTE :

Jean Aicard ayant été séduit par la proposition de son ami, Jules Clément lui envoie donc, en pièce jointe, sa traduction du *Deutschland-lied*, le « Chant de l'Allemagne », incipit *Deutschland über alles* — qui ne se trouve pas dans la correspondance du Fonds Jean Aicard mais dans le carton 1 S 10, enveloppe n° 101, feuille manuscrite de la main de Clément, 1 page :

Le lied des Allemands

Allemagne, Allemagne au-dessus de tout, au-dessus de tout au monde, quand pour la défense et l'offensive, comme des frères elle nous tient ensemble, de la Meuse jusqu'à la Memel, de l'Etsch jusqu'au Belt — Allemagne, Allemagne au-dessus de tout, au-dessus de tout au monde !

Femmes allemandes, fidélité allemande, vin allemand et chant allemand doivent garder dans le monde leur ancien renom pour nous enthousiasmer à la noble action pendant toute notre vie. — Femmes allemandes, fidélité allemande, vin allemand et chant allemand !

Union et droit et liberté pour la patrie allemande ! Donnons-leur tous nos efforts en frères avec le cœur sur la main. Union et droit et liberté sont gages du bonheur. — Fleuris dans l'éclat de ce bonheur, fleuris patrie allemande !

Musique de Haydn 1797 (1732-1809). L'auteur des paroles est Henri-Auguste Hoffmann von Fallersleben 26 août 1841 à Heligoland (1798-1874)

Lettre n° 24 : samedi 11 mars 1916

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1530 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

sam 11 mars 16

Mon cher Jean,

J'ai reçu tes deux lettres du 7 et du 9 mars. Je passerai chez Flammarion le 17 mars, mais, comme tu le dis, il est probable qu'il y aura du retard. Ce sont là les usages de notre commerce. D'ailleurs en ce moment il est vrai qu'on a l'excuse de la guerre. En tout cas j'y repasserai jusqu'à ce que le volume ait paru et je ferai l'envoi moi-même par la poste.

Vu hier l'abbé qui va bien mais il craint que le collègue ne soit licencié pour cause de grippe. Il paraît que 150 élèves en sont atteints. Ce serait un sale coup pour les études.

Je sors de chez Bonnier. Madame Bonnier est couchée atteinte d'urticaire ; il paraît que ça n'a aucune gravité a dit le médecin qui la soigne.

Très amusante l'histoire de christianisme boche que tu me racontes d'après le *Journal de Genève*. Quel phénomène extraordinaire cette folie de tout un peuple ! Il faudra voir quelle sera leur attitude après la défaite, peut-être très plate comme après Iéna où tu sais que les Berlinoises ont illuminé pour l'entrée de Napoléon. *Videbitur infra* comme disait notre vieux Reynaud.

Bonnier vient de me dire une grosse nouvelle non encore parue. Joffre serait nommé maréchal de France et Pétain généralissime. Il paraît que c'est Pétain qui dirige la grosse bataille de Verdun où nos affaires vont très bien.

Bonnier m'a dit que tu dois revenir à La Garde mercredi. Je pense que cette lettre te trouvera encore à St-Raphaël.

Pour moi rien de nouveau santé très bonne.
Je t'embrasse de tout cœur.

J. Clément

NOTES :

1° « Le volume ait paru » : il s'agit de *Le Témoin*. 1914-1916, publié par Ernest Flammarion en mars 1916.

2° « L'abbé... le collègue » : voir ci-dessus lettre n° 19, note 1.

3° « Madame Bonnier » : il s'agit de l'épouse du botaniste Gaston Bonnier. Pour cette famille, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 321-329.

4° Le généralissime Joseph Joffre (1852-1931) fut effectivement élevé à la dignité de maréchal de France à la fin de l'année 1916. Le général d'armée Philippe Pétain (1856-1951), d'abord supplanté par le général Nivelle, fut finalement nommé commandant en chef des armées françaises le 15 mai 1917.

Lettre n° 25 : dimanche 19 mars 1916

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1531 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

dim 19 mars 16.

Mon cher Jean,

J'ai reçu hier ta lettre du 17. Les Bonnier vont bien et Madame Bonnier est tout à fait remise. Lorédan est à Paris 77 Rue Claude Bernard.

Les Bonnier me chargent aussi de te dire que Le Friec est actuellement Directeur des postes du département du Nord à

Dunkerque. Il ne reste plus trace de l'injustice qu'il a subie. Il a été justifié par un conseil d'enquête et félicité pour sa conduite.

Je suis toujours bien attristé ainsi que nos amis par tes ennuis si graves avec tes appareils et par les douleurs morales qu'ils te causent. J'espère que tu persistes dans le projet dont tu nous as fait part dans une de tes lettres de venir bientôt à Paris te faire soigner par Bazy. Cela peut être pour toi la délivrance.

Je t'embrasse de tout cœur

J. Clément

J'espère que quand tu recevras cette lettre tu auras déjà reçu le *Témoin* que j'ai lu tout entier et trouvé sans faute. C'est une des plus belles choses que tu aies faites et un digne frère de ton *Jésus*.

NOTES :

1° « Les Bonnier » : voir ci-dessus lettre n° 24, note 3.

2° « Le Friec » : François-Marie Le Friec (1857-1943), directeur des Postes et Télégraphes, alors en poste à Lille.

3° « Bazy » : le docteur Pierre Bazy (1853-1934), chirurgien des hôpitaux de Paris, spécialiste des maladies des voies urinaires, de l'Académie des sciences, commandeur de la Légion d'honneur.

4° *Le Témoin*, publié par Ernest Flammarion, est sorti en librairie en mars 1916.

Lettre n° 26 : samedi 22 avril 1916

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1532 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 3 pages.

sam 22 av. 16.

Mon cher Jean,

J'ai reçu tes deux lettres, la première contenant le mot de Fabre mercredi 19 et la seconde remettant la matinée du 10 au 15 mai, hier vendredi.

Je t'ai fait envoyer par Nelson le *Petit Lord* jeudi 20. On a commencé par me dire qu'il était épuisé puis on a fini par en trouver un exemplaire qui a dû être mis à la poste le soir même.

Je sors de chez Bonnier. Madame Bonnier va mieux mais ne sort pas encore. Il fait du reste un très vilain temps pluvieux et froid comme un hiver.

Bonnier m'a dit qu'on n'avait pas encore envoyé le *Témoin* à la *Revue hebdomadaire*. Il te conseille d'en envoyer un exemplaire à M. Perroy et un autre à Laudet ce dernier adressé à l'Hôtel de France à Pau.

Je crains bien que Flammarion ne compte sur toi pour s'occuper de ton volume pendant que de ton côté tu comptes sur lui. Les vacances de Pâques sont d'ailleurs un mauvais moment, je crois, pour les affaires. Je n'ai pas vu l'abbé qui est en vacances jusqu'au 2 mai.

Je crois qu'il faudrait que tu envoies un exemplaire avec une belle dédicace à Faguet. Faguet fait maintenant le compte rendu des livres aux *Annales*. Dans le dernier numéro il a parlé de deux ou trois volumes de vers, dont la *Divine Tragédie* de Henri Bataille. Il a fait l'éloge du volume de Bataille quoique faisant des objections à sa prosodie qui est en effet très libre. Tu sais comme les *Annales* sont répandues en France et à l'étranger. Si tu pouvais avoir là un bon article je crois que cela ferait du bien pour hâter le succès du volume que l'on découvrira certainement plus tard car il est excellent mais il faut tâcher de l'aider un peu. J'espère que tu es dans de bons termes avec Faguet.

Dans la *Revue de Paris* du 15 avril il y a sur la couverture quelques lignes que je te copie, (livres nouveaux)

Le Témoin, par Jean Aicard

On trouvera dans le nouveau recueil de M. Jean Aicard un écho frémissant des émotions inoubliables dont les cœurs français sont pénétrés depuis que s'est ouverte la crise de la patrie. Il nous semble que le talent de M. Jean Aicard s'est enrichi d'accents nouveaux ; la corde d'airain vibre avec de belles résonances indignées ou douloureuses sous les doigts du poète de Provence. Ce livre est une vision farouche, traversée par les clartés de pitié et d'amour. On en reçoit une impression poignante.

J'approuve sauf le mot « recueil » qui est inexact.

Je t'embrasse.

J. Clément

Ce n'est pas Flammarion mais un de ses employés qui a parlé à Bonnier de lancement.

NOTES :

1° « Madame Bonnier » : voir ci-dessus lettre n° 24, note 3.

2° « Perroy et Laudet » : voir ci-dessus lettre n° 21, note 1.

3° « Faguet » : Émile Faguet (1847-1916), écrivain et critique littéraire français.

4° *Le Témoin. 1914-1916*, publié par Ernest Flammarion et sorti en mars 1916.

Lettre n° 27 : samedi 9 août 1919

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1534 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

sam 9 août 19

Mon cher Jean,

Je t'écris dare-dare pour te faire connaître la cochonnerie que je viens de voir. Je viens de passer sous l'Odéon où j'ai vu deux exemplaires de *Gaspard de Besse*, marqués 7 francs au milieu d'un tas d'autres volumes du même Flammarion à 4.50 et 5^f. J'ai demandé au commis pourquoi cette différence de prix inexplicable. Il m'a répondu que c'était à cause du nom de l'auteur.

Je lui ai dit que c'était dégoûtant et qu'il pouvait aller le dire à son patron de la part de moi le nommé Clément et que j'allais l'écrire immédiatement à l'auteur.

On dirait que ces gens ont juré de ne pas vendre ton volume.

Tu peux écrire à ce mercanti que je te conseille de changer d'éditeur.

Je t'embrasse de tout cœur

J. Clément

Bien entendu je n'ai vu aucun article sur le volume. Peut-être que Monsieur Thierrey a fait son service aussi bien que la dernière fois. Tu feras bien de t'en assurer.

Lettre n° 28 : jeudi 11 décembre 1919

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1535 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

jeu 10 déc. 19

Mon cher Jean,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 7 contenant deux billets de cinq francs. Elle m'arrive à un assez mauvais moment. Je souffre de cystite depuis près de trois semaines. Je me suis enfin résolu à

ne plus sortir de chez moi qu'après guérison complète et j'ai commencé le 1^{er} décembre à prendre chez moi mes repas qui me sont portés par la bonne Madame Salomon dont le dévouement m'est précieux. Je ne puis donc te dire encore exactement quand je pourrai m'acquitter de ta commission. Peut-être lundi prochain peut-être avant, je ne sais, le temps extrêmement froid que nous avons en ce moment ne m'est pas favorable. Enfin je ferai pour le mieux. Peut-être aussi pourrais-je me faire aider par Bonnier, Calvet ou de la Condamine qui sont déjà venus me voir.

J'ai eu hier soir la visite de Bazy, toujours exquis et qui m'a donné une ordonnance me permettant de prendre des précautions d'antisepsie que j'avais négligées jusqu'ici. Il n'y a rien à faire que des lavages de la vessie pour lesquels j'ai un appareil excellent qui m'a été indiqué autrefois par Bazy.

Il n'y a absolument rien d'inquiétant dans mon état. C'est un embêtement et voilà tout, et puis je vais déjà beaucoup mieux.

Tous mes amis et les tiens ont été excellents pour moi.

Merci pour les bonnes nouvelles que tu me donnes de ton travail.

À bientôt de nouvelles nouvelles.

Je t'embrasse de tout cœur

J. Clément

Présente, je te prie, mes respects à Madame Bertrand.

NOTES :

1° En 1919, c'est le 11 décembre qui fut un jeudi.

2° « Bazy » : voir ci-dessus la lettre n° 25, note n° 3.

3° « Madame Bertrand » : Julia Pillore (1872-1960), épouse du peintre Paulin Bertrand ; écrivain et critique d'art elle publiait sous la signature « Léon de Saint-Valéry ».

Lettre n° 29 : mercredi 7 janvier 1920

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1536 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 1 page.

merc 7 janvier 1920

Mon cher Jean,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 4 Janvier. Je suis dans la grande misère. J'espérais pouvoir entrer dans un hôpital, il n'y a de place nulle part et j'en suis réduit à me soigner chez moi. Tu remarqueras le changement dans mon écriture qui m'inquiète beaucoup. Je suis obligé de peindre chaque mot. Voilà encore une nouvelle misère ajoutée aux autres. Je ne sais que devenir. Je mange mal, je dors mal et les nuits d'insomnie sont atroces et pas moyen de me faire soigner. Tout est encombré. Je fais appeler le Dr Rousseau qui pourra peut-être m'expliquer ce phénomène de ma main droite qui n'est pourtant pas paralysée. Il me semble que ce soit un défaut de coordination des mouvements : ce serait bien cruel si je ne pouvais plus écrire. Cela doit tenir peut-être aussi de mon état de constipation. Le Docteur m'a fait prendre des capsules d'huile de ricin qui n'ont produit aucun effet.

J'ai vu le Dr Rousseau il dit qu'il n'y a rien à faire pour ma main. C'est le tremblement sénile on ne peut que faire des frictions avec de l'alcool.

J'ai reçu l'avis qu'il y a une chambre vacante à l'hôpital de Bon Secours, je l'ai retenue. Ça me coûtera 15 francs par jour, pour une chambre d'une seule personne.

Je suis bien malheureux.

Je t'embrasse de tout cœur

J. Clément

Je suis heureux dans mon malheur. Je vais donc enfin être soigné.

NOTE :

L'écriture très dégradée de cette lettre atteste que l'état de santé de Jules Clément avait soudainement empiré.

Lettre n° 30 : mardi 13 janvier 1920

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1537 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 1 page.

228

mar 13 janvier

Mon bon vieux frère,

Je suis touché infiniment de ta bonne pensée de me prêter de l'argent. Je sais qu'au besoin je puis compter sur toi mais actuellement je n'ai besoin de rien et j'ai beaucoup d'économies.

Tu as dû recevoir la lettre de Bonnier en réponse à celle que tu m'as adressée.

J'ai refusé l'hôpital St Joseph où on m'offrait un lit dans une salle commune en attendant d'avoir une chambre. Avec ma vessie timide, j'ai besoin pour vivre de la chambre isolée et puis comme ça ne pourrait être que provisoire j'économise ainsi un déménagement.

Dis, je te prie à Madame Bertrand que j'ai été très sensible à son bon souvenir. J'espère que l'année 1920 lui apportera une meilleure santé. J'ai été voir les tableaux de son mari qui m'ont beaucoup plu et j'ai lu avec grand plaisir ta préface au catalogue.

Tu vois comme j'écris péniblement

Je t'embrasse de tout cœur

J. Clément

Je n'ai toujours pas reçu le second volume de *Gaspard*.

NOTE :

Dernière lettre : Jules Clément est décédé à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce, le 25 janvier 1920.

Lettre n° 31 : non datée, non datable

SOURCE : Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1515 ; lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 2 pages.

229

Mon cher Jean

Je t'envoie des vers latins que je trouve dans un livre de Lubbock intitulé : les plaisirs de la vie. Il me semble qu'il y en a qui pourraient te servir d'épigraphe. *Incertus morior, non perturbatus* me paraît joliment beau.

Viens me voir à la division.

Amitiés à M^{me} Lonclas.

J. Clément

ÉLÉMENTS DE DATATION :

1° Lettre écrite après juin 1879 puisqu'elle utilise le tutoiement apparu dans la lettre n° 7 du samedi 28 juin 1879.

2° Lettre écrite avant juin 1915 puisqu'elle mentionne « M^{me} Lonclas », décédée à La Garde (Var) le 12 juin 1915.

NOTES :

1° LUBBOCK (John,) *The Pleasures of life*, London, Macmillan, 1887, in-16, x-191 pages.

2° Lettré, Jules Clément est familier de la langue latine. Il joint à sa lettre une page de vers latins.

3° *Incertus morior, non perturbatus*, « Je meurs dans l'incertitude, non dans l'agitation ».

VISIONS DE NOËL

Jean AICARD

I

Ce mot : *Noël*, éveille toujours en moi des souvenirs, des rêves... Noël, c'est *Nouvel*, naissance, espérance. En plein cœur de l'hiver, quand les arbres paraissent morts, le petit brin d'herbe qui fait le pain renaît, perce la terre dure, la neige... Tout est mort... tout revivra... Noël !

Et les familles sont rassemblées autour du Feu. Le foyer devient symbolique. Sur la nappe très blanche, les cristaux, les vins, joyeusement semblent sourire. On a allumé tous les flambeaux, et la lumière met sur toute chose de la gaieté en étincelles. Les yeux rient. Si l'attendrissement, la joie de se retrouver, font venir aux yeux des larmes — elles brillent aussi, les bonnes larmes, elles brillent gaiement, car aujourd'hui, c'est Noël... Heureux ceux qui aiment et ceux qu'on aime !

Je suis seul dans ma maison triste, à la campagne, tout seul. Noël approche. J'y pense. Mon feu de vigne flambe en chantant. Ma lampe veille. Dans mon fauteuil, je m'assoupis — et, bercé au bruit du vent qui, sous le ciel noir, tourmente la mer et les grands pins du rivage, je rêve.

* *Revue Bleue*, n° 26, tome XLVI, samedi 27 décembre 1890, pages 801-807

II.

Quand nous étions petits, nous allions voir les crèches provençales, celle de M. Rimbaud, celle de M. Pomet. Au fond des ruelles tortueuses, étroites, entre les maisons hautes, je revois, au-dessus des portes d'entrée, les lanternes à transparents avec ces mots : CRÈCHE RIMBAUD, ou : CRÈCHE POMET... Ce sont de petits théâtres très bien machinés où des marionnettes jouent le mystère de la Nativité. Je crois y être encore. Je rêve... Je vois...

Le théâtre représente un paysage du Midi de la France. Au fond, un coteau, tout recouvert de pins parasols, se profile sur l'azur du ciel. Dans le lointain, à gauche, au pied du coteau, apparaît une bourgade. Au milieu des maisons s'élève le clocher de l'église... Attention ! on est à Bethléem... À droite, au premier plan, au bord de la grand'route, une auberge. Au-dessus de la porte, une branche de pin. L'enseigne dit : *Ici le vin est bon. Arrêtez-vous et goûtez-le.*

III.

PREMIER ACTE. — Un grenadier du premier Empire, décoré, mais un peu gris, sort de l'auberge en chantant :

Boire et manger sans payer
C'est le bonheur, (bis)
C'est le bonheur du grenadier...

Il s'éloigne toujours chantant — et sa voix, lentement, se perd tout là-bas, derrière le coteau.

La scène reste vide longtemps... C'est le soir... le jour baisse lentement.

Voici un âne qui rentre au moulin. Il porte des sacs. Il grimpe le coteau, s'arrête un moment pour mordre un chardon. Le meunier, qui le suivait de loin, accourt, furieux. Il est furieux, il jure, le meunier, et, d'un bâton qu'il a, il frappe l'âne... Les ânes sont nés pour être frappés. L'âne rue... Elles sont très bien articulées, les petites marionnettes de la crèche de M. Rimbaud ! L'âne rue toujours. Tous les sacs qu'il portait tombent à terre. Le meunier les ramasse. Le public rit, parce qu'il y a beaucoup d'enfants dans le public, des tout petits et des grands. Le meunier péniblement a repris les sacs par terre et, d'un coup d'épaule, clac ! il les a remis sur le dos de l'âne... Très bien articulées, les marionnettes de M. Rimbaud !... L'âne et le meunier, qui ont l'air vivants, rentrent au moulin, qui fait tic-tac, et l'on entend dans la coulisse l'âne braire : Hi-han ! hi-han !

La scène de nouveau reste vide très longtemps. La nuit gagne. — La lune paraît sur l'horizon, très grosse, bien ronde, bien luisante. Il y a un grand silence dans la campagne. C'est l'heure où les bécasses quittent les bois de pins pour la plaine marécageuse. C'est l'heure des affûts... Ouah ! ouah ! ouah !... Ça, c'est un chien qui aboie. On entend un coup de fusil : « Apporte, apporte ! » Le chien traverse la scène ; il a un oiseau entre ses dents ; il court le porter à son maître qu'on ne voit pas, mais qu'on entend siffler dans la coulisse... Il siffle un air de chasse du temps de Henri IV... Nous sommes à Bethléem. La lune a monté. Elle est maintenant au-dessus du clocher du village « comme un point sur un *i*. »

C'est à ce moment que la vierge Marie et saint Joseph entrent en scène. Marie est bien fatiguée...

— Encore un peu de courage, Marie, dit Joseph. (Saint Joseph prononce : *couraze*.) J'aperçois une hôtellerie. Je vais y frapper, et *peut-être* qu'on nous ouvrira !

Ce *peut-être* est un mot bien profond, triste ! C'est le doute du pauvre, habitué aux déceptions. Et déjà la pitié chrétienne, déjà le drame commence au cœur des assistants.

Saint Joseph, sans espérer qu'on ouvrira, heurte la porte avec son grand bâton ; mais l'aubergiste (encore irrité contre le grenadier de l'Empire !) paraît à sa fenêtre en bonnet de coton !

— Qui frappe à cette heure, coquin de sort ! quand les braves gens dorment ?

Saint Joseph s'explique :

— Ma compagne *on* est fatiguée (*sic*) ; nous sommes de pauvres gens ; nous ne voulons du mal à personne. Donnez-nous, péchère ! la retirée pour la nuit.

— Passez votre chemin, tas de mendiants, canailles !

Et brusquement l'hôtelier referme son volet, qui claque.

Comme tous les gens de peu, l'aubergiste parle en bon provençal, mais Joseph, Marie et toutes les personnes de distinction parlent en mauvais français.

Saint Joseph ne se tient pas pour battu.

— Frappez encore une fois, Joseph, dit Marie de sa voix douce, et *peut-être* qu'on nous ouvrira !

Il frappe et reffrappe à la porte, non sans humeur, tant et si fort qu'on entend se briser à l'intérieur toute la vaisselle !... Et l'aubergiste, hors de lui, de reparaître à sa lucarne, d'où peuvent les invectives et où s'agite désespérément la mèche de son bonnet de coton.

Pourtant, lorsqu'il comprend à la fin qu'on lui demande seulement un coin de son étable pour y coucher un petit enfant qui va naître, il s'humanise, prend sa lanterne, descend, et ouvrant sa porte :

— Allons, venez, braves gens, dit-il ; l'hiver est dur, la nuit bien froide. Il fait tiède dans mon étable, et entre le bœuf et l'âne, qui sont dociles, vous serez au chaud.

Tous trois s'éloignent. Le rideau tombe. La pitié a vaincu. Ainsi a commencé l'Évangile, la Bonne Nouvelle... *Noël !*

IV.

ACTE DEUXIÈME. — Dans la campagne, la nuit. On entend les clochettes des troupeaux qui paissent sur les collines, dans les bruyères roses. Deux bergers, dans leur limousine, appuyés à deux mains sur leurs longs bâtons et le menton sur leurs mains, sont debout au premier plan. L'un d'eux est bossu.

Un ange descend du ciel au milieu du théâtre, s'arrête brusquement à deux pieds du sol. On aperçoit, entre ses deux ailes ouvertes, la ficelle qui le rattache aux étoiles. Il tient dans sa main droite une trompette d'un sou, dont, par erreur évidemment, il porte l'embouchure à son oreille lorsqu'il y veut souffler. Cela n'empêche pas l'instrument de rendre aussitôt le son bien connu des trompettes d'un sou : *Tur-lu-tu-tu !*

GABRIEL, *d'une voix enfantine.*

Berzers de ces coteaux, c'est moi l'archange Gabriel, qui vient vous annoncer que le Messie est né cette nuit dans une étable, à Bethléem. Déjà les rois d'Arabie, guidés par une étoile miraculeuse, sont en chemin pour aller voir le Sauveur des hommes prédit à vos aïeux... Et, maintenant, berzers et berzères, je vais annoncer à d'autres la Bonne Nouvelle... *Tur-lu-tu-tu !... (Il remonte perpendiculairement dans le ciel.)*

LE BERGER BOSSU.

Oh ! quel bonheur ! Je suis ravi. Viens vite avec moi, compagnon, rendre visite à l'Enfant Jésus. Je vais lui porter un joli chevreau...

LE BERGER SCEPTIQUE.

... Et aussi une jolie bosse !

LE BERGER BOSSU.

Je suis bien forcé, péchère ! de la lui porter... Mais peut-être bien qu'il me l'ôtera.

LE BERGER SCEPTIQUE.

Alors, tu crois comme ça qu'il va te faire un miracle ?

LE BERGER BOSSU.

Et toi, tu ne crois donc pas ce que nous a dit l'ange ? Ce petit enfant, c'est le Messie.

LE BERGER SCEPTIQUE.

Messie ? Mais non, je n'y crois pas ! J'y croirai s'il t'enlève ta bosse !... Et tiens, ma foi, je vais t'accompagner, pour voir ! (*Ils sortent.*)

On voit entrer un vieil aveugle conduit par un petit enfant. Une chose frappe le public : le petit enfant a un chapeau castor à haute forme, à longs poils, très évasé, presque aussi grand que lui.

L'ENFANT.

Couraze, mon père ! Appuyez-vous sur-moi. Nous n'avons plus qu'un jour de marche, et, j'en suis bien sûr, l'Enfant Jésus, dont on raconte tant de miracles, vous rendra la vue.

L'AVEUGLE.

Oh ! si ça pouvait arriver ! Si je pouvais te voir, mon enfant ! Oh ! quel bonheur, mon Dieu, quel bonheur ! (*Ils sortent.*)

Passent à la file un grand nombre de personnages sans importance, qui tous, chargés de présents, se rendent à Bethléem... Une comète apparaît, suivie par les trois Mages, escortés de nombreux serviteurs et d'une troupe d'éléphants et de chameaux. Les rois sont vêtus somptueusement, leur manteau traîne derrière eux ; ils ont la couronne en tête, le sceptre en main ; l'un d'eux est nègre.

L'UN DES ROIS BLANCS, *style noble, voix sourde et basse.*

Hâtons-nous, seigneurs, hâtons-nous ! Voyez, l'étoile nous devance... Précipitons nos pas !

En entendant ces mots, le roi nègre, demeuré un peu en arrière de ses deux compagnons, s'efforce de glisser avec rapidité dans sa rainure qui grince. Il sursaute sur place, il vibre, et tout d'un coup s'élance dans la coulisse avec une rapidité que lui-même n'attendait pas. Le public rit aux larmes. C'est une maîtresse scène. Voilà du théâtre ! La toile tombe rapidement.

V.

TROISIÈME ACTE. — L'intérieur du palais d'Hérode. Beaucoup de colonnes. Le roi Hérode entre, suivi de tous ses ministres. Il a, lui aussi, la couronne en tête, le manteau sur les épaules, le sceptre en main.

LE ROI HÉRODE, *à ses ministres, style noble, basse-taille profonde. Il roule les r.*

Je raffermirai sur sa base mon trône chancelant. (Il prononce *tronne çancelant.*) Allez, seigneurs ; exécutez les ordres de votre souverain. Égorgez sans pitié ni retard tous les petits enfants de la Judée. Que pas un *il* n'échappe ! Allez, vous dis-je...

et prenez garde à votre tête !

Frappés de ce conseil, qui semble contenir une menace, les ministres, après un haut-le-corps, s'inclinent humblement. À ce moment, on entend le tonnerre... Le diable, en personne, apparaît, et, caché derrière une des innombrables colonnes, il ricane. L'assistance hue le roi Hérode, ce qui constitue le vrai succès de ce personnage, puisqu'il n'a rien de sympathique. On voit tomber aux pieds du roi quelques pelures d'oranges. Le tonnerre gronde derechef. La toile tombe avec une extrême rapidité.

VI.

ACTE QUATRIÈME. — L'intérieur de l'étable de Bethléem. Le petit Jésus est couché sur de la paille, entre l'âne et le bœuf qui remuent la tête sans discontinuer. Saint Joseph est assis à la droite du bœuf et Marie à la gauche de l'âne. Tous les personnages qu'on a vus en route au deuxième acte entrent les uns après les autres. Ils présentent à l'Enfant Jésus leurs offrandes et leurs compliments. Une bonne femme, bien connue du peuple sous le nom de tante Rigoumelle, retire de son panier, sans étonnement, une foule d'objets qu'elle n'y a pas mis. C'est que chacun des acteurs s'amuse à lui faire passer quelque chose par le fond de son panier qui est percé. Cela prend un temps considérable.

LE BERGER BOSSU, *s'avançant à son tour.*

Bonjour, monsieur Joseph. Bonjour, madame Marie. Bonjour, monsieur le bœuf. Bonjour, monsieur l'âne !... Moi, j'apporte un chevreau.

LE BERGER SCEPTIQUE.

... Et aussi une bosse !...

LE BERGER BOSSU.

C'est de bon cœur que je vous l'offre.

LE BERGER SCEPTIQUE.

Je crois bien !... (*Il rit, puis saisi d'un grand effroi :*) Oï, oï, aïe ! aïe ! mais qu'est-ce qui m'arrive ? qu'est-ce que je sens ? qu'est-ce qui me pousse dans le dos ?

La bosse du bossu disparaît avec un bruit sec ; on la voit gonfler aussitôt l'échine du berger sceptique. Tout le monde rit, les acteurs et le public. Les deux bergers vont se ranger dans la foule.

L'AVEUGLE, *s'avançant à son tour, accompagné de l'enfant au grand chapeau.*

Vous le savez, bon Jésus, ce qui fait chanter les aveugles, c'est la misère ! Moi, je n'ai rien à vous donner, et je n'ai pas même la joie de vous voir... (*Saisi d'un grand trouble :*) Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que je sens ? Mes yeux s'ouvrent !...

Tout joyeux, il se tourne brusquement vers son fils et s'écrie, en français, avec stupeur et avec l'accent : *Oh ! qué capô !* (quel chapeau !) Hilarité générale. Entrée immédiate des rois Mages, aux sons de la marche populaire illustrée à Paris par *l'Arlésienne* d'Alphonse Daudet. L'enfant Jésus se met à pleurer, avec des cris aigus.

UNE VOIX DE FEMME.

L'Enfant Jésus pleure,
Il a peur du roi nègre !

LE CHŒUR, BERGERS ET ROIS.

C'est pas la *négrure*
Qui le fait pleurer !
C'est la tache impure
De ce vieux péché.

LE ROI NÈGRE, *s'adressant à l'Enfant Jésus en langue franque
bâtarde (sic.)*

Ti avir pour, bambino ? Ti pas pas plourir. (*Il ôte brusquement sa couronne, et, d'un geste raide, la tend à Jésus, dont les cris redoublent.*) A ti ma roale coronna ! (*Il se tourne vers saint Joseph et lui offrant un objet invisible :) A ti... ma pipa per foumar !*

LE BERGER SCEPTIQUE, *à son camarade.*

Tout ça n'empêche pas que ta bosse me reste !
(*La bosse disparaît avec un bruit sec : clac !*) Joie universelle. Les tambourins résonnent. Les galoubets jouent. Le plafond s'ouvre. Les cieux apparaissent resplendissants de lumière et de papier doré. — La toile tombe lentement.

VII.

Je m'éveille dans mon fauteuil. Je jette une souche dans mon feu et je pense aux choses que je viens de revoir en rêve. Alors seulement des réflexions critiques se pressent dans mon esprit. Le rêve a eu du bon, mais qu'il y aurait à dire, si je m'écoutais au réveil !

Étrangement composée, cette pièce de théâtre, que j'ai vue bien des fois chez M. Rimbaud, chez M. Pomet ! Ce grenadier de l'Empire, ce clocher d'église catholique, à Bethléem... hum ! n'y a-t-il pas là un anachronisme ?... Et puis, trop souvent, en vérité, la scène est restée vide. Est-ce bien là du théâtre ? Le chasseur et son chien, le meunier et son âne, comparses inutiles qui n'ont servi à rien absolument... qu'à me donner, malgré tout, l'illusion intense de la vie, tout comme le clocher et le grenadier. N'ai-je pas eu tort de jouir sans réflexion de la naïveté, de l'ignorance adorables de l'auteur populaire ?

Gabriel, Gabriel, heureux les pauvres d'esprit qui n'ont pas vu ta ficelle ! — J'étais un roi heureux dans le pays des rêves ; je m'éveille désespéré : je ne suis plus qu'un critique !

VIII.

Maudits soient les temps de critique exaspérée, d'analyse à outrance, où l'on se gâte à soi-même toute chose, où l'on est bête, à force d'avoir tant d'esprit ! Les temps où l'on ne sait plus jouir d'un spectacle naïf sont ceux peut-être où l'on s'est éloigné de la vérité morale. Hélas ! les crèches de M. Pomet, de M. Rimbaud, n'ont plus beaucoup de public... On trouve ça trop simple aujourd'hui. Les hommes sont devenus très forts. Ils raisonnent très bien ; ils parlent tous ! et tous lisent les gazettes. Les gazettes leur apprennent que le progrès a maintenant la forme d'un gros canon qui lance à vingt mille mètres un projectile de douze cents francs, de quoi nourrir, une année durant, tout un ménage d'ouvriers !... Ah ! c'est une belle chose que d'être des hommes de notre temps, tous savants, tous critiques, des hommes très forts !

— Qu'en dis-tu, toi, mon chien ?

Mon chien Tom est venu mettre, il y a un moment, sa tête

sous ma main pendante. Tom ne me répond pas. Il ne veut pas parler ; mais il est bon et il a le regard paisible. Il a l'âme tranquille, parce qu'il croit à l'humanité.

Et, tenez, savez-vous ce qu'a fait un de ses frères, un soir qu'il assistait, chez M. Pomet ou chez M. Rimbaud, à une représentation du Noël populaire ? L'histoire est authentique.

Le chien dont je parle s'appelait Tom, comme le mien. Il y a beaucoup de chiens qui s'appellent Tom. Son maître, un officier de marine qui fut un vrai poète (dont l'œuvre sera publiée peut-être quelque jour), un ami des Louis Jourdan, des Préault, de M. de Lesseps, regardait, en compagnie de quelques jeunes amis, les marionnettes de la crèche, et subissant, avec les plus naïfs spectateurs, la force du spectacle, ils éprouvaient tous un sentiment de haine déterminée pour le *farouche* Hérode.

Le « farouche Hérode », c'est ainsi, jamais autrement, que les personnages de la crèche désignaient ce monarque, et ils en parlaient souvent.

Tom, assis à côté de son maître, suivait attentivement le spectacle, inclinant sa tête légèrement, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour mieux suivre le « mouvement » dramatique.

Au beau milieu du drame, au moment où le farouche Hérode, de sa voix de basse-taille, déclare en style noble, pour la troisième ou quatrième fois, qu'il fallait égorger tous les enfants à la mamelle, « Tom ! dit à voix basse le poète, sans imaginer qu'il allait être obéi, Tom ! il nous ennuie, à la fin, le farouche Hérode ! Va me chercher le farouche Hérode ! »

Le chien ne se le fit pas répéter. Il s'élança, franchit en trois bonds les épaules de trois rangs de spectateurs, et indigné, comme Don Quichotte au chapitre des Marionnettes, reconnaissant Hérode, à peu près comme Jeanne d'Arc reconnut Charles VII au milieu de tous ses brillants ministres, il le prit dans sa forte gueule, donna à la marionnette deux ou trois se-

cousses, l'arracha à la rainure grinçante, et l'apporta, triomphant, la queue haute, sur les genoux de son maître, au milieu des acclamations du parterre... On renvoya le cadavre au diable, qui rentrait en scène à ce moment.

Comment avait-il compris, ce bon chien, que c'était Hérode qui était responsable et non ses ministres ? Il y a là un mystère... Cette histoire signifie que les chiens aussi ont une âme... N'est-ce pas, mon Tom ? Et Tom se couche à mes pieds sans me répondre, mais en me regardant d'un air de profonde intelligence, commenté du reste par un rampement léger de sa queue sur le plancher.

IX.

Ma lampe a baissé, mon feu s'alanguit. Le vent, au dehors, plus tristement se lamente. Par les fentes des volets, des portes, il entre chez moi. Dans la chambre devenue froide, je me sens pris d'engourdissement. Je voudrais me lever ; je ne le puis, et, de nouveau, voici que je rêve. Le vent qui entre chez moi me raconte toute sorte de choses tristes qui se passent dans le monde, sous la nuit, à cette heure-ci et toujours ! Et j'entends retentir ces mots dans les échos sans fond du sommeil, du songe : « Allez, et égorgez tous les petits enfants à la mamelle ! »

Quelle est donc cette vallée ? Est-ce donc Josaphat ? Tout ce sol est-il de roche, que rien n'y a germé ? A-t-il donc menti, Jésus ? Quel fruit a porté réellement sa parole, si l'humanité, qui se dit chrétienne, ne rêve qu'éborgements, si la puissance, toujours accrue, de l'esprit humain, ne sert qu'à perfectionner et à multiplier les moyens de mort ?... « Allez, et égorgez tous les enfants des hommes ! »

L'immense plaine morne s'est couverte de jeunes hommes. Ils sont là deux millions, les plus vigoureux, les plus beaux. Comme ils s'attendent à mourir, ils sont là en silence. Où est l'ennemi ? On *ne peut pas* le savoir. Et cependant cette foule compacte de deux millions d'hommes qui était tout à l'heure une mer figée, subitement, sous une grêle drue, précipitée, dont chaque grêlon est d'acier, se divise, se rompt, trouée par larges places.

Où est l'ennemi ? On ne sait pas. On ne voit que ceux qui meurent.

Et maintenant ces hommes qui, tout à l'heure, étaient debout, forts, bien vivants, sont étendus sur le dos, les bras ouverts, comme en croix. Les visages grimacent. Les yeux agrandis regardent obstinément droit au-dessus d'eux. Ils interrogent. Les bouches, ouvertes, semblent crier vers le fond du ciel. Elles interrogent. Quel vaste silence !

Les blessés, ceux qui ont pu, se sont traînés les uns vers les autres, se sont rapprochés, parce qu'il est bon de n'être pas seul, ni pour vivre ni pour mourir. Se sentir près les uns des autres, c'est la seule consolation qu'aient trouvée les hommes à tous les maux de la vie. Et sur les champs de bataille, même entre ennemis, on s'entraide ; et l'on meurt plus volontiers d'être côte à côte, bien rapprochés, après s'être fait beaucoup de mal, le plus de mal possible.

Et les soirs de bataille, après la tuerie, dans les champs dévastés, horribles, les chevaux sans cavaliers s'assemblent en cercle, par groupes, et — leurs têtes basses bien rapprochées au centre du cercle — ils sont là immobiles, muets, tristes, ne comprenant pas... Mais qui comprend ?

X.

Comment se fait-il qu'il y ait, au milieu de cette plaine sinistre, un calvaire ? Je ne l'avais pas vu encore. Ce n'est pas un Christ de pierre ni de bois, c'est le cadavre vrai, saignant de Jésus lui-même... Ah ! c'est juste, voici la Noël, la Noël du monde civilisé, l'avènement de la paix. C'est aujourd'hui hui la fête du travail universel, et alors il fallait que Jésus fût là... Comme c'est étrange, les rêves !

Il est là, ce Christ, au milieu de cette plaine couverte de jeunes hommes tombés, étendus sur le dos, leurs bras en croix... Il est là, mort, ce Christ, et pourtant, tout à coup, il a crié ! Il a, étant mort, proféré ce cri : « Pourquoi, pourquoi, ô mon Dieu ! nous avez-vous abandonnés ? »

Et j'ai reconnu, sans savoir comment, que ce cri, répercuté par l'infini, est un cri venu de la mort, un cri de cadavre !... Noël !... Où êtes-vous, charme intime des foyers, joyeuses fêtes des petits enfants ? Où est cela ? Perdu, noyé, oublié, dans les temps... La guerre gouverne... Allez, et égorgez-vous les uns les autres !

XI.

Au pied de la croix pleure une femme. Ce n'est pas Marie. C'est Ève. Je la reconnais. Tous les hommes, tous ceux qui ont vécu et qui sont morts, sont sortis d'elle. C'est pourquoi elle pleure.

Elle est antique et toute blanche, mais l'antique aïeule n'est pas une vieille parce qu'elle est une immortelle. Elle éprouve donc éternellement l'horreur sans nom d'être la mère de tous, de tous les Abels, de tous les Caïns.

XII.

Ève pleure. De ses yeux coulent deux ruisseaux de larmes, et, de la place où tombent ses larmes sur la terre, jaillissent deux sources. Les deux sources deviennent des fleuves, et la terre en fleurit.

Le pays qu'entourent ces fleuves s'appelle le pays de Dieu.

De ces fleuves, l'un coule confondu avec la Moselle, l'autre avec le Rhin.

Entre les deux fleuves, je reconnais l'antique pays des cathédrales. C'est comme une île en forme d'ellipse.

C'est le lieu de l'arbitrage international. C'est le tribunal des États-Unis d'Europe. Là se tiennent les états généraux du monde.

Le roi qui préside, savant comme un mage, doux comme un bon prêtre, dit : « Aimez-vous. Allez, et civilisez. »

La raison humaine lentement devient bonté. Elle prend de la grâce. Elle enchante les univers. Partout le fort protège le faible.

Alors, sur la croix de bois, le cadavre divin se décompose en rayons qui s'épandent, se fondent dans la lumière du jour divinement accrue.

Et dans les sentiers heureux deux hommes se sont rencontrés.

— Bonjour, Abel.

— Bonjour, Caïn.

Ils s'embrassent. Ève sourit.

XIII.

Il n'y a au monde qu'une vérité : la sympathie ; qu'une consolation : la pitié qu'on éprouve ; qu'un bonheur : la pitié faite action.

— « Ainsi donc, si tu as pitié des autres, c'est pour toi-même ? Ta morale du dévouement, c'est encore l'intérêt. »

L'esprit des bêtes réplique :

— « La pitié, certainement, est un bien pour deux : pour qui la donne et pour qui la reçoit. Comment cela condamnerait-il ce qui est bon, d'être bon deux fois ? Je sentais le bien : tu me le démontres, par un chiffre. »

Il semble à l'homme que l'inconnu terrifiant éternellement le menace. Il a éternellement besoin d'une compassion, d'une protection, d'une providence. Dieu retiré, que nous resterait-il, perdus comme nous sommes dans l'infini, si nous n'étions pas à nous-mêmes notre propre secours ?

— « Si j'éprouve, avec certitude, tendresse et pitié pour un autre, c'est donc que cela existe, » se dit l'homme seul et désespéré, nu de croyances... Et il se rassure... « À mon tour donc, pense-t-il, je pourrai sentir cela d'un autre, en bienfait sur moi ? » Égoïsme fécond, qui contient l'avenir de l'humanité, apitoyée sur elle-même, tendre et maternelle à elle-même, devenue lentement son propre dieu, sa providence, qui sait ? (la vie est magique et si féconde !) peut-être par-delà la mort !

Et pourquoi non ? Pourquoi l'homme sceptique, daignant affirmer quelque chose, se croirait-il le dernier terme, le plus noble, d'une évolution qui pourrait bien être infinie ?

XIV.

Noël ! Noël ! Il naît un petit enfant par seconde. Le même souffle d'inconnu qui jette l'homme, abattu, dans le trou noir des tombeaux, se fait doux pour balancer les berceaux.

Noël ! Regardez le nouveau-né. Il est tout nu... On rit à cette nudité, à cette chair transparente où court un sang si frais, si rose au soleil.

Les mains mignonnes ressemblent à la feuille nouvelle, qui vient de se déplier, au sortir du bourgeon. Les ongles minuscules, délicats adorablement, luisent comme de l'eau pure. Le blanc des yeux est toujours teinté d'azur.

« Enfantelet, tout innocent, disent nos paysans de Provence, on te boirait dans un verre d'eau ! »

Comment donc l'homme, qui, si souvent, se méprise lui-même dans son esprit corrompu et dans sa chair fatiguée, ne sentirait-il pas au fond de lui une joie étrange à se dire : « Cette fraîcheur, l'enfance, cette limpidité, c'est encore moi ! »

Avec la tendresse, avec la pitié, l'Évangile a apporté au monde le culte du petit enfant.

Tout enfant nouveau-né désormais sera dieu. N'est-il pas l'inconnu futur, l'éternel espoir ?

La vue d'un petit enfant, paisiblement endormi, réjouit le cœur plus que tout au monde. On se prend à rêver pour l'homme de nouvelles destinées, un avenir d'amour, de paix...

Et pourquoi non ? La civilisation universelle n'est, en fin de compte, que le développement des sentiments d'humanité.

Tout le bonheur possible à l'homme, la seule consolation à ses maux de toute sorte, est dans la pitié mutuelle.

Et ne dites jamais : « Non ! mon effort sera inutile : il y a trop de malheureux ! »

Si chacun consolait un seul malheureux, chacune des deux moitiés du monde se trouverait avoir sauvée l'autre.

La morale de douceur, de pitié, de tendresse, retrouvera, grâce à je ne sais quelles formules impérieuses — grâce peut-être à des martyrs philosophiques — la force expansive que lui a retirée, en périssant, la religion, ce moyen nécessaire de la première heure.

Ouvrons les alphabets... L'Enfant, sans fin, sauvera le monde...

XV.

Brusquement je m'éveille. C'est mon bon chien qui m'a tiré de ces rêves. Le vent, qui, au dehors, se lamente, sans doute lui racontait des choses trop tristes, et inquiet tout à coup il est venu, *pour se faire plaisir*, poser sa tête sur mes genoux. Et cela veut dire : Caresse-moi. Sa caresse à lui, appel purement égoïste adressé par l'humble animal à mon humanité, pourquoi est-elle un bienfait pour moi ?... Ah ! ce besoin mystérieux qu'ont tous les êtres de s'allier contre la vie, voilà la seule vérité bienfaisante, la prédiction, le sens de Noël — l'égoïsme divin qui s'appelle amour.

JEAN AICARD.



La crèche parlante, scène de l'étable
(dessin d'Henri Varade — DR)

LES CRÈCHES MÉCANIQUES À TOULON

Dominique AMANN

La Provence est la région de France où les fêtes et traditions de Noël ont toujours été les plus nombreuses et les plus vivantes, avec notamment les santons d'argile, les noëls, les pastorales et les crèches mécaniques, relevant d'une même inspiration populaire

La crèche provençale — d'église ou familiale — représente certes la Nativité, avec ses personnages nommés dans les évangiles canoniques ou apocryphes : Jésus, Joseph et Marie, l'âne et le bœuf, les trois rois mages, les bergers avec leurs troupeaux et les anges. Elle a aussi la particularité de situer la scène dans un village, à l'époque présente, et d'y associer tous les habitants, notamment ceux qui répondent à des types sociaux et populaires bien marqués. Tous ces santons, de différentes tailles, sont disposés dans un décor plus ou moins développé et construit, selon l'endroit où la crèche est installée, généralement agrémenté de mousses et d'éléments végétaux.

Les noëls sont des chants populaires célébrant les personnages évangéliques ou les villageois se rendant à la crèche. Le plus célèbre compositeur de ce répertoire fut l'Avignonnais Nicolas Saboly, poète, compositeur et musicien.

Les *Pastorales* sont des spectacles scéniques, depuis de simples piécettes avec quelques chants interprétés par les spectateurs, jusqu'à de véritables opéras-comiques avec acteurs, chœurs et

orchestre. La littérature provençale en compte des dizaines, depuis les plus bouffonnes jusqu'aux plus mystiques, les plus connues étant celles d'Antoine Maurel et de Pierre Bellot.

Il y avait enfin en Provence des « crèches mécaniques », ou « crèches parlantes », petits théâtres populaires faisant intervenir des mannequins en bois — personnages évangéliques, personnages contemporains (types sociaux), — interprétant des scénettes avec chants. On pouvait voir ces crèches notamment à Aix-en-Provence, à Marseille et à Toulon ¹.

La crèche mécanique — ou parlante — consistait en une scène surélevée d'environ quatre mètres d'ouverture et deux de profondeur, formée de plusieurs plans régulièrement étagés. Chaque plan était parcouru transversalement par une rainure. Des personnages en bois, peints et habillés, étaient montés sur un petit socle prolongé en dessous par une longue tige engagée dans une rainure : des opérateurs se trouvant sous la scène pouvaient ainsi faire glisser les personnages dans les rainures, de gauche à droite ou de droite à gauche, pour les faire apparaître ou disparaître. Les personnages présents au premier plan étaient les plus grands — cinquante à soixante-dix centimètres de hauteur — tandis que ceux qui glissaient sur les rainures situées en arrière et de plus en plus élevées décroissaient en taille jusqu'à ne plus mesurer qu'une vingtaine de centimètres, ceci afin de développer un espace en perspective encore prolongé par le trompe-l'œil des décors joliment peints, montrant les lieux de l'action. Certaines marionnettes pouvaient être animées par un système de leviers, poulies et ficelles mus par le machiniste.

¹ Tous ces petits théâtres ont aujourd'hui disparu. On peut voir, au Musée du Vieil-Aix, 17 rue Gaston-de-Saporta, Aix-en-Provence, des lots de marionnettes provenant de huit crèches parlantes anciennes.

Le tout était fermé, par devant, par un rideau de scène. Des jeux de lumière permettaient des effets variés et l'action était ponctuée de bruitages réalistes.

Derrière ce théâtre se tenaient quelques acteurs prêtant leurs voix aux personnages et chantant les Noël traditionnels. Des instruments de musique pouvaient également exécuter diverses pièces et soutenir les voix.

Les acteurs s'exprimaient en provençal s'ils personnifiaient des gens du commun, et en français s'ils représentaient les Grands de ce monde — le roi Hérode, les rois Mages, les anges — ou Dieu le Père.

La salle était sommairement aménagée, avec des bancs de bois. Deux représentations y étaient données chaque soir en semaine ; les spectateurs payaient vingt-cinq centimes pour un banc de première, vingt pour une seconde et quinze pour une troisième.

Chaque crèche avait son propre livret et son choix de chants. D'une manière générale, à l'instar des pastorales, le scénario faisait intervenir des anges venus annoncer la naissance de Jésus à des bergers. Au deuxième acte, ces bergers, suivis des habitants des villages voisins, se rendaient à la crèche de Bethléem, supposée se trouver non loin de là. Le dernier acte montrait l'étable et la sainte Famille : bergers et villageois défilaient pour adorer le nouveau-né et lui offrir leurs petits présents ; puis venaient les mages venus de l'Orient lointain et mystérieux et la pièce s'achevait en apothéose avec un vigoureux *Gloria*. Cette trame minimale était fréquemment augmentée de tableaux divers et variés : un personnage typique — chasseur, rémouleur, meunier, gendarme, marchands, chanteur de rue, aveugle, etc. — raconte son petit boniment ou chante quelques couplets ; deux personnages ou plus interprètent des sketches plus ou moins bouffons ; les *boumians* apportent une note exotique ; des anges passent dans le ciel en coulissant sur un fil tendu...

Toulon eut deux crèches parlantes, créées par les sieurs Pommet et Reibaud².

Le père Pommet installa sa crèche en 1840 au n° 80 de la rue d'Orléans. Vers 1850, ses fils la transportèrent 52 rue Pomme-de-Pin et y restèrent jusqu'en 1865. Ce spectacle était très populaire :

Cette crèche pastorale, qui était exclusivement interprétée avec un texte mi-provençal, mi-français, était agrémentée d'une scène triviale au prologue, dont le principal personnage, un caporal d'infanterie, se livrait dans un langage de *françio* à des facéties peu en rapport avec le sujet biblique mais qui égayaient fort le jeune auditoire et les familles qui fréquentaient cette salle de spectacle. Les jeunes gens de Besagne et du *cuou de buou*, se donnaient rendez-vous dans cette enceinte joyeuse ; de temps en temps, les plus *maou fatan* soufflaient dans un petit tuyau et lançaient du fond de la salle sur la scène des pois secs. Les projectiles atteignaient souvent les mannequins, ils rebondissaient, ou tombaient sur les personnes qui au-dessous faisaient mouvoir et parler les poupées. Que de fois au moment d'une situation pathétique, tout à coup, le dialogue était coupé et l'on voyait surgir d'une des larges rainures du plateau, une tête d'homme, au visage courroucé qui apostrophait le polisson inconnu qui se permettait une licencieuse manœuvre. C'étaient alors des rires convulsifs qui éclataient. Ne pouvant trouver le coupable, on expulsait au hasard 4 ou 5 perturbateurs, qui protes-

taient faiblement, et la représentation reprenait dans un calme relatif³.

La crèche Reibaud, installée 15 rue des Riaux en janvier 1851, s'adressait à un public plus discipliné :

CRÊCHE⁴.

Le sieur REIBAUD, directeur de la crèche mécanique et pastorale, a l'honneur de prévenir le public, qu'il n'a reculé devant aucun sacrifice pour satisfaire les nombreux spectateurs qui, chaque année, s'empressent de l'honorer de leur présence.

Le mécanisme poussé à un degré supérieur de perfection et les décors nouvellement peints par un habile artiste, offriront aux amateurs une agréable surprise.

La crèche étant une œuvre toute morale les parents ne doivent pas hésiter à y conduire leurs enfants.

Le local est toujours situé rue des Riaux, n° 15, et le prix des places n'a subi aucune variation (40, 30, 20 centimes.)

Deux représentations tous les soirs, la première à 7 h. 1/2 et la 2^e à 9 h. moins 1/4.

Elle se transporta l'année suivante 10 place Saint-Pierre et poursuivit ses représentations jusqu'en janvier 1871 :

La crèche se jouait du soir de la Noël à la Chandeleur, puis suivait pendant un mois *Geneviève de Brabant*.

² Ces deux patronymes étant très répandus dans l'état civil toulonnais, il ne m'a pas été possible d'identifier plus précisément ces deux entrepreneurs.

³ François Rossi, *Archives théâtrales*, 4^e partie, 2^{ème} chapitre, folio 26 recto.

⁴ Annonce publiée dans *Le Toulonnais*, 17^e année, n° 2478, vendredi 10 janvier 1851, page 3, colonne 4 ; et répétée dans le n° 2480, mercredi 15 janvier 1851, page 4, colonne 4.

Cette miniature eut un grand succès durant un quart de siècle. Non seulement les *pupazzi* mécaniques étaient admirablement articulés et se mouvaient avec des gestes normaux, mais ils étaient vêtus avec goût. Raibaud ouvrier de l'arsenal, en avait sculpté très habilement les têtes en bois et organisé le mécanisme général des poupées avec une grande précision. Les nombreux décors avaient été brossés avec art par l'artiste Pierre Letuaire et la mise en scène luxueuse complétait une vision des plus agréables. Au dialogue fort bien écrit en provençal et en français, s'ajoutaient des soli et des chœurs chantés par de jolies voix, qu'accompagnait l'harmonium. L'ensemble de ce spectacle artistique classa l'établissement comme le premier du genre⁵.

À la fin de la saison, Reibaud offrait une dernière séance aux enfants de la Charité :

— Le sieur Raybaud, en terminant les représentations de sa crèche a voulu donner une dernière séance aux enfants de la Charité.

Tous les commerçants de la place St Pierre désirant participer à cette œuvre de bienfaisance se sont empressés d'envoyer des masses de friandises et de rafraîchissements, qui ont été mis à la disposition de ces petits orphelins.

Cette soirée a été une véritable fête et avait attiré une foule nombreuse qui jouissait du bonheur de ces pauvres enfants⁶.

⁵ François Rossi, *Archives théâtrales*, 4^e partie, 2^{ème} chapitre, folio 27 recto.

⁶ *Le Toulonnais*, 28^e année, n° 4154, samedi 8 février 1862, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4.

ou à d'autres œuvres :

CRÈCHE REIBAUD⁷

Place St-Pierre, 10.

Jeudi et Vendredi représentations extraordinaires au profit des ouvriers de la Seine-Inférieure à 8 heures du soir.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE⁸ DE SECOURS AUX BLESSÉS.

Comité de Toulon.

MM.

[...].

Bénéfice d'une représentation donnée à la Crèche de M. Reibaud. 15f. 60c.

Le délicieux La Sinse, dans ses pittoresques *Scènes de la vie provençale*, a immortalisé le spectacle Pomet. Dans « Le jour des Rois », il montre une famille du très populaire quartier toulonnais de Besagne dégustant la galette traditionnelle ; puis tous se rendent à la crèche du père Pomet :

À la Crèche⁹

PREMIER GROUPE

LA COMMÈRE. — Quelles places prenons-nous ?

MISÉ TISTÉ. — Les secondes, nous serons plus tranquilles.

⁷ *Le Toulonnais*, 29^e année, n° 4304, jeudi 5 février 1863, « Nouvelles locales », page 2, colonne 4.

⁸ *Le Toulonnais*, 37^e année, 2^e série, n° 334, mardi 31 janvier 1871, « Chronique locale », page 3, colonne 3.

⁹ SÉNÈS (Célestin), *Scènes de la vie provençale*, Toulon, imprimerie G. Mouton, 1923, in-8°, deux volumes. Voir le volume II, « Le Jour des rois », pages 218-229, version française (la version provençale est en regard).

LA COMMÈRE. — Choïs et Mius payent demi-places, ils n'ont pas sept ans.

LA BELLE-SŒUR GATOUN. — Vous le demanderez à Maître Poumet.

LA COMMÈRE. — Ça serait plus fort que du poivre si Mius et Choïs payaient comme de grandes personnes. (*À Mius*). Tu n'as pas encore fini de te frotter le nez contre mon tablier ?

MIUS. — Z'ai pas de mouchoir.

MISÉ TISTÉ. — Qu'est-ce que tu as fait du tien ?

MIUS, *pleurnichant*. — Ze l'ai perdu...

MISÉ TISTÉ. — Mauvais coquin !!! tu as perdu le mouchoir !!! un mouchoir tout neuf !!! ce soir, en entrant à la maison, je te secoueraï les mites !

MIUS, *pleurant*. — C'est Ninan, qu'on me l'a pris pour se moucher, on l'a gardé...

LA COMMÈRE. — Fiche-lui un emplâtre à Ninan quand tu le verras.

MIUS, *consolé*. — Vouï, marraine... va ! Ze l'y ficheraï un soufflet !

DEUXIÈME GROUPE

Jeunes demoiselles, jeunes gens, mamans et petits enfants.

M. AUGUSTE, *criant*. — Oh ! Marianno, et ta sœur... elles sont toutes chaudes, toutes bouillantes... elles brûlent ! elles brûlent !

FINE. — Ce Monsieur Auguste, comme il fait rire !

GOTHON. — Monsieur Auguste fait un peu le coq !

(*Monsieur Auguste fait le coq... rires prolongés.*)

MIUS, *à sa mère*. — Man ! pourquoi qu'on rit ?

NAÏS. — C'est M. Auguste qui fait la bête...

M. AUGUSTE, *criant d'une voix plaintive*. — Bon Dieu ! ma bonne Misé Rébou, j'ai les douleurs... aïe !... aïe !... quel trouble

dans le ventre... bon Dieu ! je meurs !

(*Éclats de rire prolongés.*)

FINE. — Ce M. Auguste, comme il sait bien faire rire !

(*Ici M. Auguste imite le glou-glou des dindons, le miaulement des chats, et, à chacun de ces cris, les applaudissements redoublent.*)

MIUS. — Man ! man ! M. Auguste fait bien l'animal...

MISÉ TISTÉ. — Vouï.

MIETTO, *à Barna*. — Barna ! finissez, vous me faites mal à la main, vous me la serrez trop fort.

BARNA, *bas à Miette, soupirant*. — Je ne croyais pas de vous faire souffrir... ce n'était pas mon intention... je vous aime tant !

MIETTO, *soupirant*. — Je le sais...

MISÉ TISTÉ. — Ces jeunes gens ! ils ne viennent que pour faire du vacarme à la crèche.

LA COMMÈRE. — Pour faire du vacarme et pour se courtiser. Regardez la petite Sépoun avec son amoureux comme ils se font les yeux de chèvres.

LA COUSINE SIDONIE. — Le mariage est accordé, ils ont le droit.

LA BELLE-SŒUR. — Ils n'auraient pas le droit qu'ils le prendraient. Ici il fait presque nuit... et la nuit protège les amoureux.

Dans la salle

VOIX DIVERSES. — Accommencez ! commencez !

M. AUGUSTE. — Silence au poulailler... *ca ca ra ca !!!*

UN AMI DE M. AUGUSTE. — La toile ou j'en fais des faux-cols.

VOIX DIVERSES. — Accommencez ! commencez !

MIUS, *à sa mère*. — Man ! on fera voir le Ravi de la crèche... et puis le petit qu'il a gros çapeau ?

MISÉ TISTÉ. — Tais-toi ! on va commencer... et ne bouge pas.

(On entend frapper trois coups ; la toile du théâtre se lève rapidement. Il doit faire nuit sur la scène.)

JOSEPH, le bras droit armé d'un bâton. — Marie... Marie... courage...

MARIE. — Joseph, je souffre, la force m'abandonne... frappez à la porte voisine, et demandez la *retirée* pour cette nuit.

JOSEPH. — Oui... Marie... j'y cours...

(Mais Joseph ne peut pas faire un pas. La rainure dans laquelle il doit glisser n'a pas été graissée sans doute, alors une grosse main sort de la coulisse, saisit Joseph aux genoux, et l'entraîne vers une toile représentant une maison.)

JOSEPH, agitant le bâton devant son visage. — Holà ! Holà ! de la maison...

(Il frappe deux fois.)

MARIE. — Joseph, frappez pour la troisième fois, peut-être qu'on vous ouvrira.

JOSEPH. — Oui, Marie... Holà ! Holà !

(Il frappe tellement fort qu'on entend dans l'intérieur de la maison un grand bruit de vaisselle qui tombe à terre.)

MESTRÉ PEISSÉ, paraissant à la fenêtre, la tête ornée d'un bonnet de coton. — Oh ! coquin de sort... qui frappe comme ça ! attendez un peu... je vais vous trouver la marche...

(Il se retire de la fenêtre et paraît subitement à la porte.)

En colère. — Oh ! qui êtes-vous pour frapper si fort ?... Que voulez-vous ?

JOSEPH. — Arrière ! brave homme, nous sommes de braves gens... que nous sommes pas ici pour vous faire de mal... nous venons vous demander la *retirée* pour cette nuit...

MESTRÉ PEISSÉ. — Vous êtes seul ?

JOSEPH. — Marie m'accompagne...

MESTRÉ PEISSÉ, après les avoir examinés attentivement. — Vous êtes heureux d'avoir de bonnes figures comme vous

avez... savez-vous, j'étais bien décidé à vous donner une volée... Tenez... vous voyez bien la porte rouge... allez, vous n'aurez qu'à pousser... vous entrerez... vous trouverez de la litière... une ânesse... une vache son veau... vous n'avez pas d'allumettes au moins ?

JOSEPH. — Merci brave homme, allons, Marie, venez.

MARIE. — Oui, Joseph.

(La toile tombe.)

MIUS, à sa marraine. — Marraine ! dis ! qu'ils vont faire dans l'étable ?

LA COMMÈRE. — Ils vont !... ils vont !... ça il t'arregarde pas !

MONSIEUR AUGUSTE, criant. — Orgeat, limonade, bière... achetez l'analyse de la pièce...

(Rires.)

MISÉ TISTÉ, à Mius. — Mius, ne bouge pas tant... tu te fais souffleter...

MIUS. — Ze boulègue pas...

(On frappe trois nouveaux coups et la toile se lève rapidement. — Il est encore censé faire nuit sur la scène. On entend au loin les sons d'une trompette d'un sou : Tuw... Tuw... Tuw...)

UNE VOIX DE JEUNE FEMME. — Berzers, berzères, abandonnez vos troupes à la rigueur du temps et venez adorer Jésus de Bétélem dans une étable... Tuw... Tuw... Tuw... Tuw...

MESTRÉ PEISSÉ, à la fenêtre. — Oh ! tonnerre de sort... qui joue de la trompette ainsi, à cette heure ?

(Ici on voit descendre des frises une petite poupée. Elle est suspendue par un fil qui la tient par le milieu du corps. Un autre fil sert à agiter le bras droit armé de la trompette.)

LA POUPÉE, portant la trompette à son oreille. — Tuw... tuw... tuw... Berzers de ces coteaux...

MESTRÉ PEISSÉ. — Des couteaux !!! nous n'en avons pas.

LA POUPÉE. — Je viens dans ce jour auguste,

MESTRÉ PEISSÉ. — Marianne ! *vois...* on appelle ton petit !!!

LA POUPÉE. — Vous annoncer l'arrivée du Messie qui a été prédite à vos aïeux.

MESTRÉ PEISSÉ. — Les aïés [aulx] cette année sont tous pourris...

(Rires dans la salle).

VOIX DIVERSES. — Bravo, bravo, Poumet !!!

MONSIEUR AUGUSTE. — Cacaraca..., hâ... i... hâ... i...

ROSA, à *Siméon*. — Comme il est bête, ce Monsieur Auguste !

MISÉ TISTÉ. — Si tu bouges encore, je fais deux morceaux de toi !!!

LA COMMÈRE. — Il a quelque chose, ce petit !

MISÉ TISTÉ. — Nous verrons ça à la fin.

(Les tableaux se succèdent. — Les tambourins et les galoubets accompagnent les chœurs de bergers et de bergères allant adorer Jésus. Tous ont des cadeaux. — Au dernier tableau, une étoile se détache des frises et bondit dans l'espace, agitée par une main très visible. — Les Rois Mages entrent en scène, l'un derrière l'autre, ils sont costumés à l'orientale.)

BALTHAZAR, à ses camarades. — Entrons.

LES ROIS MAGES, basses profondes. — Entrons.

(Ils s'avancent vers l'étable.)

BALTHAZAR. — C'est nous que nous sommes les trois Rois Mages... que nous sommes venus ici conduits par la planète mystérieuse... et que nous vous apportons de l'or, de l'encens, de la myrrhe...

CHOIS, *pleurant*. — Man ; nous s'en allons, j'ai peur du nègre.

LA BELLE-SŒUR GATOUN. — Tais-toi... n'aie pas peur !!!

MONSIEUR AUGUSTE. — À la porte ! À la porte !!! faites-le têter !

UN AUTRE JEUNE HOMME. — Asseyez-vous dessus... à la porte !

(Le vacarme grandit. — Le haricot du gâteau des Rois donne

de sérieuses inquiétudes à la cousine Sidonie.)

LA BELLE-SŒUR GATOUN. — Cousine ! vous n'avez pas l'air d'être à la noce ?

LA COUSINE SIDONIE. — J'ai un peu de vapeurs... je ne suis pas bien...

LA COMMÈRE. — Vous mangez trop de haricots... c'est un mauvais légume.

LA COUSINE SIDONIE, *soupirant*. — Ah ! la Crèche est finie..., partons vite !

LA COMMÈRE. — Vous êtes bien pressée... laissez sortir les gens !... *(Bas à Misé Tisté)* : La punition commence...

MISÉ TISTÉ, *souriant*. — C'est la loupe qui sort... *(À Mius)* : Ah ! mauvais gueux, tu as tellement bougé, que je n'ai rien entendu !...

LA COMMÈRE. — Il avait quelque chose, ce petit.

NAÏS, *après avoir passé la main sur le banc occupé par Mius*. — Je crois bien qu'il devait bouger... avec le clou qu'il avait dans le *dernier* aussi !!!

Notes et Documents

Anton van Hamel	267
Gustave Revilliod	275
Victor Du Bled	281

Rédacteur : Dominique AMANN

ANTON VAN HAMEL

Anton-Gerard [Antonius Gerardus] Van Hamel est né le 17 janvier 1842 à Haarlem (Pays-Bas) où son père, Joost Adriaan (1810-1885), était prédicateur. Il est décédé à Amsterdam (Pays-Bas) le 15 avril 1907. Anton avait un frère jumeau, Gerardus Antonius (1842-1917), qui fut avocat et professeur de droit à Amsterdam.

Théologien, Anton débuta comme prédicateur et exerça son ministère à Leeuwarde (1868-1872) où sa première épouse, Jeanne Marguerite van Goens (1848-1870), mourut très prématurément, puis à Rotterdam (1872-1879). Il démissionna en 1879 et s'installa à Paris avec sa deuxième épouse, Elisabeth Margaretha de Kok (1851-1887). Il en profita pour étudier l'histoire de la littérature française.

En 1884, il obtint la première chaire de langue et littérature françaises et de philologie romane créée en Hollande à la faculté des lettres de Groningue et prononça son discours inaugural, en français, le 29 septembre. C'est dans cette ville que sa deuxième épouse mourut, le 13 novembre 1887. Il contracta un troisième mariage, plusieurs années après, en octobre 1896, avec Clara Marie van Stockum (née en 1869), qui lui donna un fils, Georges-Maurice van Hamel, né le 22 janvier 1900.

Outre les travaux écrits dans sa langue maternelle, Van Hamel a laissé quelques publications en français :

La Chaire de français dans une Université néerlandaise, discours prononcé le 29 septembre 1884, Groningue, J. B. Wolters, 1884, in-8°, 42 pages.

Li Romans de carité, Miserere : poèmes de la fin du XII^e siècle, du Renclus de Moiliens, Paris, F. Vieweg, collection « Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences philologiques et historiques » n° 61-62, 1885, deux volumes in-8°. Édition critique, texte en ancien français accompagné d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste des rimes. — Facs, Genève, Slatkine, 1974, in-8°, CCIII-468 pages. Publication d'un mémoire pour l'obtention du titre d'élève diplômé de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des hautes études, 1882.

Les Lamentations de Matheolus et Le livre de Leesce, de Jehan Le Fèvre, de Ressons, Paris, E. Bouillon, collection « Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences philologiques et historiques » n° 95-96, 1892-1895, deux volumes in-8°. Édition critique, avec l'original latin des *Lamentations*.

« L'Album de Louise de Coligny », *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1903. Tiré à part Paris, Armand Colin, 1903, in-8°, 24 pages.

« Les Récits médiévaux de Tristan et Iseut, conférence faite à l'Université de Bordeaux par A. G. Van Hamel le 15 janvier 1904 », *Revue philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 7^e année, n° 6, 1^{er} juin 1904. Tiré à part Bordeaux, imprimerie de Gustave Gounouilhou, 1904, in-8°, 27 pages.

En 1886 l'Académie française lui décerna le prix Archon-Despérouses, d'une valeur de 1500 francs, pour son ouvrage *Li Romans de Carité*.

Un intéressant article de *La Presse*¹ évoque cette figure originale :

¹ *La Presse*, 49^e année, n° 278, lundi 6 octobre 1884, « Chronique mondaine », page 1, colonnes 1-4 ; article signé Camille Delaville.

J'adore la Hollande, ce petit pays sage, studieux et honnête entre tous, ce pays bizarre, aux villes propres serties et traversées de canaux, et comme enveloppé d'une saine fraîcheur qui fait ses femmes blanches et roses et garde à tous ses habitants des cervelles calmes et des cœurs sans fièvre ! Ce pays, où sont étrangement mêlés avec les meubles élémentaires et lourds des civilisations primitives, les merveilles venues de l'Extrême-Orient, où l'on trouve le vertigineux échiquier d'ivoire dont chaque pièce est montée sur une quadruple boule découpée à jour, à côté de la lourde horloge flamande à la sonnerie rauque, qui a dit l'heure de la naissance du bisaïeul, dont le berceau archaïque sert encore au nouveau-né d'aujourd'hui, empaqueté dans ses langes comme l'étaient les enfants au temps de Marguerite de Parme.

J'aime la correcte floraison de ses tulipes éclatantes s'épanouissant dans les splendides potiches chinoises ou dans les précieux vases de Delft, les plaques d'or des Frisonnes éclairant les fines dentelles de leurs bonnets ; j'aime la richesse simple et hospitalière de ce peuple de négociants qui est en même temps un peuple de lettrés, et surtout son originalité calme dont seul bientôt, en Europe, il aura le monopole, grâce à ses colonies florissantes dix fois supérieures, en étendue et en population, à celles de la mère-patrie, avec laquelle leurs rapports commerciaux sont incessants.

Cette *Île des Bataves*, comme l'appelaient les Romains, me paraît la terre par excellence du repos et du bon sens, et la seule qui ait, avec la Suède et la Norvège, conservé un peu de poésie au milieu des *agitées*, ses voisines.

C'est dans ce pays grave et bizarre qu'est né le Français le plus Français que je connaisse : Anton Van Hamel, qui n'a de hollandais que le nom, et que depuis quelques années s'arrachaient littéralement les salons parisiens.

On le voyait, le soir, avec sa charmante jeune femme², jouant la comédie comme un fils de Bressant, dans les milieux les plus littéraires, assistant aux *premières* des Français dans la loge d'Aicard, mêlé aux familiers des salons de Mme Adam ou de la comtesse Diane³.

Mme Van Hamel, fort jolie et fort élégante personne, est une danseuse intrépide et une adorable *diseuse* ; aussi son mari, très fier de ses succès, passait-il presque toutes ses soirées avec elle dans le monde ; mais le lendemain, à l'heure où les laitières sont encore sous les portes, le mondain mettait une lourde serviette bourrée de livres et de notes sous son bras et traversait les ponts pour aller suivre les cours de la Sorbonne et du Collège de France, et là les précieuses amitiés des savants ne lui faisaient pas plus défaut que les légères amitiés mondaines.

Tous les professeurs de l'*École pratique des hautes études* connaissent Anton Van Hamel et le tiennent en haute estime, et la personnalité de cet érudit est assez intéressante pour qu'on raconte son histoire.

² NDLR. — Il s'agit de sa deuxième femme, née Elisabeth Margaretha de Kok. L'auteur évoque ici des années ayant précédé le long séjour à Paris du couple, avant 1884.

³ NDLR. — Juliette Lambert (1836-1936), épouse Adam. Républicaine ardente, elle tint un salon littéraire de grande réputation qui attira toute l'élite des lettres et de la politique en opposition à Napoléon III. En 1879, elle créa un périodique littéraire, *La Nouvelle Revue* et la dirigea jusqu'en 1899. Elle soutint puissamment Pierre Loti et Jean Aicard dans leurs débuts. — Marie Joséphine de Suin (1829-1899), fille d'un vice-amiral qui fut préfet maritime de Lorient, devint comtesse par son mariage avec Alfred de Beausacq. Femme de lettres, elle tint salon et publia sous le nom « Diane de Beausacq ». Au cours de ses nombreux voyages en Europe, Asie et Afrique, elle se lia avec la première reine de Roumanie, femme de lettres sous le pseudonyme « Carmen Sylva ».

M. Van Hamel est le fils d'un pasteur de Hollande ; lui-même fit des études théologiques et embrassa la carrière ecclésiastique ; fort jeune encore, il fut nommé aumônier d'un établissement de l'État ; il avait là une fort belle situation pécuniaire. À cette époque, il épousa une toute jeune et charmante jeune fille d'une très riche famille ; mais le père, trouvant le parti insuffisant pour sa fille, au point de vue de la fortune, ne lui donna pas de dot, ce qui satisfait pleinement la délicatesse du pasteur. Les époux étaient parfaitement heureux, lorsqu'un jour Anton Van Hamel se décida à avouer à sa femme que ses idées religieuses s'étaient modifiées, qu'il était devenu libre-penseur et que sa conscience lui défendait d'enseigner ce qu'il ne croyait plus, et d'accepter pour cela des émoluments ; il n'avait d'ailleurs aucune fortune.

« Eh bien ! il faut donner votre démission — dit la gracieuse femme, — et cela tout de suite. »

Ainsi fit-il.

Ils vinrent à Paris, où tous deux, habitués au confort, menèrent pendant plusieurs années une vie plus qu'austère⁴, mais toujours gais, toujours heureux. Van Hamel, qui déjà parlait admirablement notre langue, se mit à travailler les lettres françaises et à fouiller les arcanes de ses origines avec beaucoup d'entrain, tout en envoyant des correspondances à divers journaux néerlandais, ce qui représentait le pain quotidien ; puis la jeune femme perdit son père, et un jour ils se réveillèrent riches ; c'est après ce deuil que nous commençâmes à les voir chaque hiver à Paris, parmi la fine fleur du monde des lettres. Mme Van Hamel aime Paris passionnément, son mari aussi ; ils avaient fait de longs séjours dans toutes les capitales de

⁴ NDLR. — Années 1879-1884.

l'Europe, et c'était Paris qui avait toutes leurs sympathies. On pensait qu'ils allaient s'y fixer mais voilà que Anton Van Hamel, qui a des idées toutes particulières, s'est avisé qu'il ne lui convenait pas de vivre en travaillant seulement pour son plaisir, parce que sa femme avait de la fortune ; il a demandé une chaire de professeur à l'Université de Groningue, une vieille ville de Hollande où les heures s'écoulaient monotones et studieuses ; et, l'ayant obtenue, il est parti et s'est installé dans cette sévère province, sans que la très mondaine et séduisante jeune femme ait protesté.

Le 29 septembre, le professeur Van Hamel a prononcé son discours d'ouverture au cours de français à l'Université de Groningue, le premier qui ait été institué dans ce pays ; il l'a prononcé en français ; je l'ai là ouvert devant mes yeux, c'est la perfection du genre, plein d'érudition, d'esprit, écrit dans la plus pure langue du dix-huitième siècle, et si français que cela fait regretter de ne pas avoir cet aimable savant comme professeur à Paris.

J'ai oublié un détail important à son sujet : c'est de dire qu'il a les traits de Van Dyck et qu'il est encore fort jeune.

Il y a une chose fort curieuse dans les mœurs hollandaises, c'est que la *libre-pensée* n'y a aucune des allures agressives qu'elle affecte en France ; elle n'est ni applaudie, ni conspirée, c'est un fait de conscience qu'on admet sans le juger, Anton Van Hamel n'est pas le seul pasteur qui ait cessé volontairement d'exercer son ministère, il y en a beaucoup ; ils se font ensuite la place qu'ils peuvent dans la société, sans cacher en rien leurs antécédents ; cela n'a aucune influence sur leurs rapports avec leurs concitoyens.

Notre Hollandais était aussi poète et il adressa ces jolis vers à Jean Aicard au début de son séjour :

À Monsieur Jean Aicard⁵

après sa conférence du 26 novembre 1878
hommage d'admiration et de sympathie
profondes.

Quoi ! vers nos froids brouillards votre Muse s'avance ?
Au Nord — fils du Midi ! — s'arrêtent donc vos pas ?
Ces vers, que fit éclore un soleil de Provence,
Demandent des échos au sol des Pays-Bas ?

Mais vous avez pensé qu'à la fin de l'année
Chez vous comme chez nous le beau soleil s'endort,
Que, depuis Héraclès, la Méditerranée
Verse des gouttes d'eau dans notre Mer du Nord,

Qu'à défaut d'orangers, notre Maison d'Orange
Rappelle le pays d'où son trône est venu...
Que la question du froid près d'un foyer s'arrange,
Qu'un poète chez nous est toujours bienvenu.

Que nous aimons sentir le souffle de Shakespeare
Caresser noblement une lyre aux sons doux,
Que partout on gémit quand Desdémone expire
Et que son chant funèbre émeut chanté par vous.

Je le sais, on entend des notes gutturales
Sous nos saules frileux par l'automne émondés...
Nos grenouilles sont là qui raillent les cigales
De chanter en hiver dans des prés inondés.

⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

Laissons ces troubadours des tristes marécages !
 Leur lugubre sanglot, vraiment, n'est qu'un détail.
 Et vous êtes chez vous sur nos humides plages,
 Vous que *seul le soleil* soulage du travail.

Le pays de Rembrandt n'est jamais sans lumière.
 Sur son ciel gris souvent paraît l'éclair d'un dieu.
 La liberté chez nous a vaincu la première,
 De ses ardents combats il nous reste du feu.

Poète, que toujours le Midi vous inspire
 Et qu'on vous cueille là vos lauriers de vainqueur !
 Mais souffrez quelquefois que le Nord vous admire
 Et réponde à vos vers par la voix de son cœur !

Rotterdam

Van Hamel

À son retour en France, Jean Aicard lui fit parvenir, en remerciement de son accueil et de son hospitalité, quelques vers, dans une version légèrement différente de celle publiée dans le recueil :

À mon hôte et ami M. van Hamel ⁶

Je fus l'hôte trois jours de la douce maison
 Hollandaise, où tout est blanc, discret, calme, intime ;
 En bas, le cabinet, plein de livres, qu'anime
 Votre femme veillant sur vous, et l'horizon

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier n° 262, « Ms XXI ». — Voir aussi AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, poème n° XVII, « Adieu à mon hôte ».

Entrevu sous l'écran par les vitres si pures,
 C'est le ciel à travers des branches en guipures,
 Le ciel pâle touchant là-bas les prés lointains.
 Et tout près le canal paisible aux vertes rives.
 La rue est parallèle, où passent, les matins,
 Leurs bidons bien luisants jetant des flammes vives,
 Les laitiers, devant eux poussant le petit char
 Que le chien harnaché tire bien pour sa part.

Et là-haut le salon et la chambre qu'habite
 Dans les fleurs, laissant là sa cage trop petite,
 Perché sur les fauteuils, attentif à tout bruit,
 Un oiseau familier chantant même la nuit.

Adieu, je pars. Merci, mon ami, mon cher hôte,
 Où vais-je ? qui le sait ? peut-être à l'Orient.
 J'ai, qui le sait ? le cœur — peut être par ma faute —
 Plein de trouble. Adieu donc, intérieur riant ;
 Ô maison, grâce à toi, d'une âme plus calmée
 Je repars pour la Vie et pour la Renommée,
 Et, poète, au départ je te paierai d'un vœu :
 Maison, garde ta paix, toujours la même, adieu.
 Que ton oiseau captif, maison, chante à toute heure.
 Ô petite maison, que la paix te demeure !

Jean Aicard.

GUSTAVE REVILLIOD

Gustave-Philippe Revilliod est né à Genève le 8 avril 1817. Il est décédé au Caire, lors d'un voyage en Égypte, le 21 décembre 1890 et se fit enterrer dans la propriété de Varembe héritée de sa

grand-mère. Son père, *Philippe-Léonard Revilliod* (1786-1864), fut membre du Conseil représentatif de Genève et directeur de l'hôpital de la ville. Son aïeul paternel, Jean-François Revilliod (1760-1801), avait épousé Marguerite Rilliet (1768-1856) qui lui apporta le vaste domaine de Varembe ; il était capitaine de la garnison de Genève. La famille Revilliod, de grande aisance, venue de Savoie, s'était établit à Genève au *xvi^e* siècle.

Gustave fit des études de droit à l'université de Genève (1835-1837) puis de philosophie à Berlin (1838 à 1839).

Doté d'une belle fortune, il parcourut les continents, amassant de grandes collections d'œuvres d'art — peinture, sculpture, horlogerie, bijoux, porcelaine, céramique, verre, vitraux, mobilier, orfèvrerie, numismatique, armes, curiosités — qu'il réunit dans son *Musée Ariana*, achevé dans le domaine de Varembe en 1884, et d'ouvrages qui formèrent une bibliothèque de plus de trente mille volumes.

Pour l'anecdote, une dame Fleuriot, domiciliée à Bulle dans le canton de Fribourg, légua sa collection de tableaux, la plus belle de toute la Suisse, à Gustave Revilliod... cinq heures avant la mort de celui-ci⁷ !

Resté célibataire, sans descendance, il légua à la ville de Genève son musée et toutes ses collections⁸.

Érudit polyglotte, il laissa des poésies, des biographies et des ouvrages historiques :

⁷ *Le XIX^e Siècle*, 19^e année, n° 6921, samedi 27 décembre 1890, page 1, colonne 6. Même information dans *Vert-Vert*, dimanche 28 décembre 1890, « Province et étranger », page 3, colonne 2.

⁸ Pour davantage de renseignements, voir : BUYSENS (Danielle), NAEF GALUBA (Isabelle), ROTH LOCHNER (Barbara) (sous la direction de), *Gustave Revilliod (1817-1890), un homme ouvert au monde*, Genève, Musée Ariana et 5 Continents éditions, 2018.

Anges et Fleurs, Genève, imprimerie Gruaz, 1845.

Le Comte Ostermann Tolstoï, Genève, imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1857.

Bâle au quatorzième siècle, Genève, imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1858, 36 pages.

Les premiers beaux jours : à ma mère, Genève, imprimerie Ramboz et Cie, [ca 1852], 7 pages.

J.-J. Chaponnière : allocution à la Société d'histoire et d'archéologie le 24 novembre 1859, Genève, imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1860.

La Cité de Bâle au quatorzième siècle, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1863.

Les Fleurs de mon printemps : poésies, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1867. 2/ Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1870.

La Madonna di Vallombrosa, tableau de Raphaël, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1868, 32 pages.

De Genève à Suez : lettres écrites d'Orient, Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1870, 342 pages. 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher ; Neuchâtel, librairie générale Jules Sandoz, 1873, 404 pages.

Théophile Heyer, Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1871, 24 pages.

Rapport au Conseil fédéral sur l'exposition de Vienne en 1873, Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1873, 19 pages.

L'homme à la colonne [Auguste Pictet de Bock], Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1882, 46 pages.

Portraits et Croquis : album d'un homme de lettres, Genève, librairie Desrois, Jules Sandoz ; Paris, Sandoz et Thuillier, 1882-1883, deux volumes.

Lettres d'un inconnu bien connu, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1883, 323 pages.

Le Cousin l'abbé, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1884.

Lettres d'un étudiant en vacances, Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, [1884 ou 1885], 369 pages.

Le vieux troupier, Genève, Jules-Guillaume Fick, 1886, 106 pages.

Il traduisit en français de nombreux ouvrages principalement allemands :

CAMENISCH (Nina), Alfred HARTMANN, « Félix Mendelssohn-Bartholdy », *La veillée des amoureux : scènes de la vie suisse*, Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1870.

CAMENISCH (Nina), HARTMANN (Alfred), *Les veillées du chalet : scènes de la vie suisse*, Paris, Sandoz et Fischbacher ; Neuchâtel, Jules Sandoz, 1873.

DINGELSTEDT (Franz von), *Jean Gutenberg : premier maître imprimeur : ses faits et discours les plus dignes d'admiration et sa mort*, Genève, Jules-Guillaume Fick, 1858.

FURRER (Conrad), *En Palestine*, Genève, A. Cherbuliez ; Paris, G. Fischbacher, 1886.

GERSTÄCKER (Friedrich), *Scènes de la vie californienne*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1859.

HARTMANN (Alfred), *Peterli, l'enfant prodigue*, Genève, Jules-Guillaume Fick, 1875.

HARTMANN (Alfred), *Aventures du chancelier Hory : une page de l'histoire de la Comté de Neuchâtel*, Genève, Desrois ; Neuchâtel, Jules Sandoz, 1876.

HAUFF (Wilhelm), *Contes orientaux*, Genève, 1851.

HUMBOLDT (Alexander von), *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen de Ense, de 1827 à 1858*, Genève, imprimerie Ramboz et Schuchardt, 1860.

KERTBENY (Károly Mária), *La Hongrie, son développement in-*

tellectuel et politique : notice sur le comte Széchenyi, Genève et Bâle, Georg, 1860.

KRUMMACHER (Friedrich Adolph), *Paraboles*, Genève, Jules-Guillaume Fick, 1875.

REBER (Balthasar), *George Ienatsch, ou Les Grisons et la Suisse pendant la guerre de Trente ans : étude historique*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1869.

REDWITZ (Oskar von), *Le Maître des compagnons de Nuremberg, drame en cinq actes et en prose*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1870.

SEALSFIELD (Charles), *George Howard*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1869.

SEALSFIELD (Charles), *Nathan le Squatter ou le Premier Américain au Texas, roman*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick ; Paris, Jules Sandoz, 1880.

SEALSFIELD (Charles), *La Prairie du Jacinto, roman*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1861.

SEALSFIELD (Charles), *Le Vice-Roi ou le Mexique en 1812*, Genève, A. Cherbuliez, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1888.

Il publia également :

Le Livre du Recteur : catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick ; Paris, A. Aubry, 1860.

Bibliothèque universelle, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1861-1865.

Flore saharienne : histoires et légendes, Genève, librairie Jules Sandoz ; Paris, librairie Sandoz et Fischbacher, 1879 ; traduite de l'arabe par Victor Largeau.

La Vengeance d'Ali, poème arabe, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1875 ; traduction de Victor Largeau.

BONIVARD (François), *Avis et devis des langues ; suivis de L'Amartigenee, cest à dire de la source de peché*, Genève, Imprimerie de Jules-Guillaume Fick.

BONIVARD (François), *Avis et devis de la source de l'idolatrie et tyrannie papale*, Genève, chez Jules Guillaume Fick, 1856.

BONIVARD (François), *Avis et devis de l'ancienne et nouvelle police de Genève ; suivis des avis et devis de noblesse et de ses offices ou degrez & des III estatz monarchique, aristocratique & démocratique. Des dismes & des servitudes tailables*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1865.

BONIVARD (François), *Chroniques de Genève*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1867.

DESBORDES-VALMORE (Marceline), *Poésies inédites*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1860. 2/ Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1873.

DENTIÈRE (Marie), *La Guerre de Genève et sa délivrance : fidèlement faite et composée par un marchand demeurant en icelle*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1867.

LARGEAU (Victor), *Le Sahara algérien, les déserts de l'Erg*, 2/ revue, corrigée et contenant 17 gravures et 3 cartes, Paris, Hachette, 1881.

ROCCA (Jean), *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1886. 2/ Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1887. 3/ Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1890, avec un avant-propos d'Edmond Scherer et un appendice sur la famille Rocca par Gustave Revilliod.

Enfin, il réédita quelques livres d'histoire religieuse :

ARNAUD (Henri), *Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées, où l'on voit une troupe de ces gens, qui*

n'a jamais été jusqu'à mille personnes, soutenir la guerre contre le Roi de France, & contre SAR. le Duc de Savoye, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1879 ; reproduction de l'édition de Bâle, 1710.

BADE (Conrad), *Comédie du pape malade et tirant à la fin*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1859.

BÈZE (Théodore de), *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1857, reproduction de l'édition de Conrad Badius, 1560 ; attribué à Conrad Badius ou à Pierre Viret ; de Théodore de Bèze selon Charles-Antoine Chamay.

BÈZE (Théodore de), *Abraham sacrifiant, tragédie françoise*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1874.

CALVIN (Jean), *Traitté des reliques ou advertissement tres utile du grand profit qui reviendrait à la chrestienté, s'il se faisoit inventaire de tous les corps saints et reliques*, Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1863, reproduction de l'édition de P. de la Rovièrre, 1599.

VICTOR DU BLED

Dominique-Victor Du Bled naquit le 31 mars 1848 à Saint-Rémy-en-Bouzemont-Saint-Genest-et-Ison où son père, Guillaume Du Bled, était receveur de l'Enregistrement et des Domaines. Il fit ses études juridiques à la faculté de droit de Paris et soutint sa thèse en 1872.

Nommé sous-préfet de Pont-l'Évêque le 7 septembre 1870, il fut envoyé, après la guerre, à Tarbes comme secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées.

Le 30 novembre 1872 il prit pour épouse Marie Antoinette Madeleine Dupeyrat de Thouron, née à Tarbes le 18 novembre

1845, fille de feu Bertrand Charles Frédéric Dupeyrat baron de Thouron.

En 1877, il quitta la fonction publique pour se consacrer à ses travaux littéraires. Il devint un historien très apprécié, davantage attiré par la petite histoire et même l'histoire anecdotique, et ses recherches lui fournirent la matière non seulement d'une belle série d'ouvrages fort conséquents, mais aussi pour un nombre incalculable de conférences très courues de la société mondaine.

Sa bibliographie est importante :

Des Municipales, en droit romain. Des Biens communaux, en droit français, Tarbes, imprimerie de T. Telmon, 1872, in-8°, 182 pages. Thèse pour le doctorat en droit, faculté de Paris, 1872.

Histoire de la monarchie de Juillet, de 1830 à 1848, avec une introduction sur le droit constitutionnel aux États-Unis, en Suisse, en Angleterre et en Belgique, Paris, Édouard Dentu, 1877-1879, in-8°, deux volumes, CI-429-748 pages.

Réflexions et Propos d'un conservateur sur les budgets de la République, Paris et Poitiers, Henri Oudin éditeur, décembre 1884, in-16, 30 pages.

Les Causeurs de la Révolution, Paris, Calmann Lévy, collection « Bibliothèque contemporaine », 1889, in-18, IV-400 pages ; avec une préface du duc Albert de Broglie (15 août 1888).

Orateurs et Tribuns 1789-1794, Paris, Calmann Lévy, 1891, in-18, VI-320 pages ; avec une préface de Jules Claretie (24 décembre 1890).

Le Prince de Ligne et ses contemporains, 2/ Paris, Calmann Lévy, 1890, in-18, V-324 pages ; avec une préface de Charles de Mazade.

La Société française avant et après 1789, 2/ Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18, VIII-337 pages.

La Comédie de société au XVIII^e siècle, Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18, V-326 pages.

La Société française du XVI^e siècle au XX^e siècle, Paris, Perrin, 1900-1913, in-18, neuf volumes ; réunion d'articles publiés dans la *Revue des deux mondes*.

La Femme dans la nature, dans les mœurs, dans la légende, dans la société : tableau de son évolution physique et psychique. Tome IV. Paris, Bong & C^{ie}, 1910, in-8°, 353 pages, illustrations, planches. Contient notamment : « La jeune fille française », par Victor Du Bled.

Le Bridge et les Bridgeurs, règles, psychologie, anecdotes, Paris, Charles Delagrave, 1914, in-16, 251 pages.

Histoire anecdotique et psychologie des jeux de cartes, dés, échecs, Paris, Charles Delagrave, 1919, in-18, 300 pages.

L'Envers et l'Endroit, roman, Paris, Perrin et C^{ie} libraires-éditeurs, 1923, in-16, 320 pages.

La Société française depuis cent ans. Quelques salons du Second Empire, Paris, Bloud et Gay, 1923-1924, in-16, deux volumes XXXI-244-274 pages. 1. Quelques salons du Second Empire ; 2. Madame Aubernon et ses amis.

Le Salon de la Revue des Deux Mondes, Paris, Bloud et Gay, 1930, in-16, 207 pages.

FRANCE (Hector) et DU BLED (Victor), *Dictionnaire de la langue verte : archaïsmes, néologismes, locutions étrangères, patois* ; Paris, Librairie du Progrès, 1907, in-4°, 495 pages et 12 pages de planches.

Il participa également à la rédaction de plusieurs grands périodiques auxquels il donna d'importantes études, notamment à la *Revue des deux mondes* : « Une ancienne colonie fran-

çaise, le Canada » (janvier et février 1885), « Les aliénés à l'étranger et en France » (octobre 1886), « Les syndicats professionnels et agricoles. Le crédit agricole » (1^{er} septembre 1887), « Le régime municipal de Paris » (septembre 1888), « Le régime municipal des grandes villes étrangères » (décembre 1888), « Un amour platonique au XVIII^e siècle. Madame de Coigny et Lauzun » (octobre 1889), « La société dans les prisons de Paris pendant la Terreur » (février 1890), « Un client de l'Ancien Régime, de l'Isle, M^{me} de Choiseul et ses amis » (25 août 1890), « Les comédiennes de la Cour. La duchesse du Maine, M^{me} de Pompadour et la reine Marie-Antoinette » (août 1891), « Le théâtre des princes de Clermont et d'Orléans, Leujon et Collé » (15 septembre 1891), « Comédiens et comédiennes d'autrefois » (1^{er} septembre 1892), « Une femme du monde auteur au XVIII^e siècle. Madame la comtesse de Genlis » (1^{er} juin 1892), « La Franche-Comté » (juin, juillet, août et octobre 1893), « Les comédiens français pendant la Révolution et l'Empire » (1^{er} avril, 1^{er} août et 15 novembre 1894), « Le maréchal Bugeaud, d'après une correspondance inédite » (octobre 1895), « Berryer d'après ses derniers historiens » (août 1897), « Les souvenirs du baron de Barante » (mai 1900), « La comédie de société » (1901), « Les fleurs » (juin 1901), « Une nièce de William Pitt, Lady Hester Stanhope » (avril 1907), « Les transformations de l'agriculture » (décembre 1904, juillet 1905, mai et octobre 1906, septembre 1908), « Les comédiens et la société polie » (15 juin et 15 novembre 1910), « Foyers de théâtre. I. La Comédie-Française » (1^{er} mai 1911), « Foyers de théâtres. II » (15 août 1911), « Les directeurs de théâtre » (1913), « L'idée de patrie à travers les siècles » (juin et juillet 1915).

Ses travaux lui méritèrent six récompenses de l'Académie française : en août 1880, prix Thérouanne de 1500 F pour *His-*

toire de la Monarchie de juillet (1830-1848) ; en juin 1889, prix Monthyon de 1000 F pour *Les Causeurs de la Révolution* ; en mai 1903, prix Mombinne de 3000 F ; en juin 1914, prix Lambert de 1600 F ; en juin 1920, prix Lambert de 1600 F ; en juin 1924, prix Lambert de 1600 F pour l'ensemble de son œuvre. Il fut également distingué par la Société des gens de lettres : en décembre 1905, prix Petit-Bourg de 1000 F pour *Études sur la société française du XVI^e au XX^e siècles* ; en décembre 1912, grand prix Chauchard de 3000 F.

Et la République lui décerna la croix de chevalier de la Légion d'honneur par décret du 5 juillet 1913 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Son épouse est décédée en novembre 1916 et Victor Du Bled mourut lui-même à Paris (7^e) le 22 mars 1927, entouré de ses deux enfants : son fils Théodore ingénieur agronome haut fonctionnaire au ministère de l'Agriculture et sa fille Yvonne.

Victor Du Bled et Jean Aicard, nés la même année et donc strictement contemporains, firent connaissance à la faculté de droit de Paris : Victor y fit une belle scolarité qui le conduisit rapidement au doctorat tandis que Jean décrocha bien vite, n'étant pas parvenu à s'intéresser à une matière pour lui aussi aride.

Après leurs joyeuses pérégrinations de jeunesse dans le Quartier latin et les jardins du Luxembourg, les deux hommes durent trouver quelques occasions de se rencontrer dans des manifestations littéraires et mondaines, ou bien encore à la Société des gens de lettres.

J'ai retrouvé trois correspondances écrites par Victor Du Bled à Jean Aicard afin de solliciter son soutien pour l'obtention de récompenses académiques :

Victor du Bled⁹

6, Square de la Tour Maubourg

Candidat à un prix littéraire, notamment à un des prix Bonaparte, se permet de se rappeler au bienveillant souvenir de son cher et illustre ami, M^r Jean Aicard qu'il prie de vouloir bien agréer l'assurance de sa respectueuse sympathie ; serait bien heureux de passer au choix ou à l'ancienneté : 62 ans, et, à cet âge-là, les longs ajournements sont souvent des enterrements.

5 Février 1911

Victor du Bled

Victor du Bled¹⁰

6, Square de la Tour Maubourg

Cher Monsieur et ami,

Vos vers dans la *Revue* du 1^{er} Mai¹¹ sont superbes : vous ne vous êtes jamais élevé plus haut. Je ne vous aurais pas écrit ces quelques lignes si je n'avais lu cette admirable poésie. Quelques-uns de vos confrères de l'Académie Française veulent bien songer à moi pour un prix d'ensemble, et je vous serais infiniment reconnaissant de vouloir bien m'accorder votre précieux suffrage.

Votre bien dévoué serviteur qui, il y a quelque 43 ans, déambulait avec vous et les Parnassiens à travers le jardin du Luxembourg

2 Mai 1911

Victor du Bled

⁹ Carte de visite autographe signée de Victor du Bled à Jean Aicard, recto-verso, datée « Dimanche 5 février 1911 ». Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 662.

¹⁰ Carte de visite autographe signée de Victor du Bled à Jean Aicard, recto-verso, datée « Mardi 2 mai 1911 ». Collection particulière.

¹¹ La *Revue des deux Mondes*, LXXXI^e année, sixième période, tome III, 1^{er} mai 1911, pages 208-216, a publié le poème « Le Roseau » (232 vers) de Jean Aicard.

6 Square de la Tour Maubourg, VII^e¹²

6 Juin 1920

Cher Monsieur et ami

L'Académie Française a daigné m'accorder quatre récompenses — la quatrième en 1913 — et je serais bien désireux d'en obtenir une cinquième et dernière, sous la forme d'un *prix d'ensemble*, pour mes dix-huit volumes de littérature historique : l'un d'eux est presque entièrement consacré à votre illustre Compagnie. M. Frédéric Masson a, je crois, quelque sympathie pour moi, et je viens vous prier de vouloir bien me prêter votre très précieux appui, si vous êtes à Paris. J'ai soixante-douze ans, hélas ! les longs espoirs me sont interdits, les conditions de la vie deviennent de plus en plus difficiles pour les vieux lettrés voués désormais à des travaux absolument platoniques, et aussi pour les propriétaires ruraux qui ne cultivent pas eux-mêmes.

Bien qu'un peu découragé, et souvent meurtri par la vie, je continue à mettre du noir sur du blanc, car je me rappelle un mot dit devant moi, en 1869, par Michelet montrant son encrier : « Voilà ma Fontaine de Jouvence ! » Pendant les années tragiques et séculaires, malgré de graves maladies, j'ai mis en train mes *Mémoires*, ou plutôt, à travers ma vie, celle de mes aînés et mes amis, un tableau de la société française depuis cent vingt ans : le cadre est trop vaste, puisqu'il me faudrait encore cinq ans pour tisser cette grande toile de Pénélope. Mais *j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris*. Et le travail, étant le

¹² Lettre autographe signée de Victor du Bled à Jean Aicard, 3 pages, datée « Dimanche 6 juin 1920 », Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, pièce n° 663.

Consolateur par excellence, je m'abandonne à lui comme si je devais aller jusqu'au bout de ma tâche, Madame Sarechine disait : comme si l'on avait promesse de deux vies.

Veillez, je vous prie, cher Monsieur, agréer tous mes vœux avec l'hommage de ma très affectueuse admiration. Il vient un âge, hélas ! où l'on ne peut plus se souhaiter que le moins possible de soucis.

Votre ancien camarade de 1869 au temps des poétiques et gaies randonnées du Quartier Latin

Victor du Bled

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).